

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XXV—1987 N° 1 (Janvier—Mars)

*Sources et moyens artistiques*

*Ottomans et réalités socio-politiques*

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## COMITÉ DE RÉDACTION

ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur responsable* ;  
*Membres du comité* : EMIL CONDURACHI,  
AL. ELIAN, VALENTIN AL. GEORGESCU ;  
GHEORGHE I. IONIȚĂ, COSTIN MUR-  
GESCU, D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL.  
ROSETTI, ELENA SCĂRLĂTOIU, EUGEN  
STĂNESCU  
*Secrétaire du comité* : LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.  
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à « Rom-  
presfilatela », Departamentul Export-Import Presă, P. O. Box 12-201, tél. 10376,  
proful r, Calea Griviței nr 64-66, 78104 București — Roumânia ou à ses repré-  
sentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 62 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés  
pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Căsuța poștală 22 159, 71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collabora-  
teurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15-20 pages dactylographiées  
pour les articles et 5-6 pages pour les comptes rendus

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 73 80, 79717, București — Roumânia

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXV

1987

N° 1 Janvier—Mars

---

## SOMMAIRE

### *Sources et moyens artistiques*

- PAUL PETRESCU, Les sources populaires et l'évolution de l'art contemporain dans le Sud-Est de l'Europe . . . . . 3
- ВАСИЛІЙ ПУЦКО (Калуга), Заглавная миниатюра Никомидийского Евангелия и византийские изображения Христа во славе . . . . . 11
- LOUISA SYNDIKA-LAOURDA (Salonique), Les néomartyrs du narthex de l'église de Cetățuia . . . . . 39
- MARIA ALEXANDRESCU-VIANU, La sculpture en pierre à Istros. I. L'art d'Istros aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles . . . . . 51

### *Ottomans et réalités socio-politiques*

- SILVIA BARASCHI, Tatars and Turks in Genoese deeds from Kilia (1360—1361) . . . 61
- MIRCEA SOREANU, Le destin de Kara Mustafa Paşa en perspective européenne  
Image et vérité . . . . . 69

### **Comptes rendus**

- BYZANTIOΣ, Festschrift für Herbert Hunger (*Ion Barnea*); DEMETRIOS D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, Die nachbyzantinische Wandmalerei auf Kerkyra (*Daniel Barbu*); Lexicon des Mittelalters (*Octavian Iliescu*); ROBERT DARNTON, L'aventure de l'Encyclopédie. 1775—1800 (*Ștefan Lemny*) . . . 85

- Notes de lecture** . . . . . 95

## LES SOURCES POPULAIRES ET L'ÉVOLUTION DE L'ART CONTEMPORAIN DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE

PAUL PETRESCU

Je me demande si dans un musée mondial, imaginaire, d'art contemporain où les continents et les pays seraient représentés par un nombre limité et égal d'œuvres, on pourrait distinguer plus ou moins facilement l'art européen et, dans le cadre de celui-ci, l'art de l'Europe septentrionale, occidentale, méridionale, centrale, orientale et sud-orientale et si, dans l'ensemble de l'art sud-est européen on pourrait identifier avec la même relative facilité, l'art de l'Albanie, de la Bulgarie, de la Grèce, de la Yougoslavie, de la Roumanie, de la Turquie. Et je me dis que si ces questions recevaient leur réponse affirmative dans le sens énoncé, probablement que l'on constaterait que le fond local — agissant, dans le cas de notre thème, au niveau des sources populaires — demeure une réalité de l'art de notre temps manifesté dans la peinture, la sculpture, les arts graphiques, les arts décoratifs et l'architecture. Si, maintenant, nous serions tentés de dissocier ces réalités, force nous serait d'admettre — en nous bornant à l'Europe — que les sources populaires semblent plus agissantes dans le cas de l'Europe du Sud-Est que partout ailleurs sur le continent. C'est d'ailleurs ce qu'affirment la plupart des travaux d'histoire de l'art provenant de cette partie de l'Europe. En ce qui me concerne, la diversité et la complexité des sources populaires, sans cesse invoquées sous différentes acceptions et dénominations, m'encourage à m'y attarder et à préciser notamment le contexte de celles qui font partie du fond local de l'Europe de Sud-Est.

Que le fonds local de la civilisation sud-est européenne lui soit commun et unitaire est une réalité. Ce sont, semble-t-il, l'archéologie et la linguistique qui l'ont affirmée et démontrée. C'est ainsi, par exemple, que des termes comme « union » ou « communauté » du Sud-Est ou balkanique sont depuis longtemps proposés et discutés par la linguistique. Mais, pour nous approcher du thème qui nous intéresse ici, celui des « sources populaires », il convient de relever que la recherche folklorique a elle aussi emboîté le pas, la méthode comparée dans le cadre du folklore sud-est européen<sup>1</sup> ayant une tradition imposante en Roumanie, dont les débuts se placent il y a plus de cent ans grâce à de prestigieuses figures parmi lesquelles Alexandre Odobescu qui, en 1861, publiait une étude dont le titre même indiquait la toute nouvelle orientation : *Echos des*

<sup>1</sup> Adrian Fochi, *Recherches comparées de folklore sud-est européen*, Bucarest, 1972



*Pindes dans les Carpates.* A sa suite, Bogdan Petriceicu Hasdeu, puis Lazăr Șăineanu, plus tard encore Nicolae Iorga, Ovid Densusianu, D. Caracostea, Teodor Vapidan, s'en sont préoccupés, suivis à leur tour, à notre époque, par Ion Mușlea, I. C. Chițimia, Anton Balotă, Gheorghe Vrăbie, Ion Taloș et, sans doute, Adrian Fochi — un folkloriste érudit, ayant donné une synthèse de toutes les recherches roumaines de folklore comparé dans la zone sud-est européenne à travers l'ouvrage que je viens de citer et dont le dernier livre<sup>2</sup>, constitue précisément un exemple de recherche comparée à l'échelle mondiale, dirais-je. Par ailleurs, son étude ne se limite pas au seul folklore puisqu'il le met en relation avec les grands modèles de la littérature universelle, ainsi que l'indique le sous-titre de l'ouvrage : *Recherche comparée de folklore et littérature.*

Il est à noter que les investigations du fonds local, les efforts, nullement négligeables, de définir le caractère spécifique de la spiritualité sud-est européenne — car c'est de cela en fait qu'il s'agit — se sont, ces derniers temps, étendus en Roumanie à la littérature et à la culture en générale et que des études comme celles d'un Alexandru Duțu, Virgil Căndea ou Paul Cornea ont réussi à éclairer d'un jour nouveau des aspects encore peu analysés dans la sphère des relations roumano-balkaniques. Dans ce sens, le livre — relativement récent — de Mircea Muthu, sur la littérature roumaine et l'esprit sud-est européen, passe en revue cet esprit qui s'est manifesté dans des œuvres littéraires s'échelonnant sur plus d'un siècle, et y introduit, à côté du concept de « balkanisme », celui de « balkanité », voulant marquer ainsi une véritable catégorie spirituelle, littéraire et en dernière instance culturelle où les « sources populaires » sont à l'honneur. Elles occupent, en effet, une place inaliénable dans une analyse qui tient tout autant de la philosophie de la culture et de la psychologie comparée des peuples et dont le passage que je vais citer en porte témoignage : « Le fond thrace — affirme Mircea Muthu — mais aussi une histoire agitée, liée à la grandeur et à la décadence de l'empire ottoman, ont réuni en un conglomérat gigantesque la force intellectuelle des Grecs, la suprématie politique et militaire des Turcs, la clairvoyance et l'équilibre natif des Roumains, l'occidentalisme des Serbes, la volonté des Bulgares et la capacité nationale de préservation des Albanais »<sup>3</sup>.

Malgré la note vague et l'imprécision de pareilles caractérisations globales de peuples et malgré l'emploi de critères singuliers, sinon incongrus, on peut cependant reconnaître l'existence d'une certaine *unité dans la diversité* qui colore d'une manière particulière le monde du Sud-Est européen. Un monde auquel les racines autochtones conféraient simultanément une unité fondée sur une longue continuité historique dans un espace géographique restreint et une diversité issue de la superposition et de l'interférence, sur cet espace même — pont de communication entre l'Occident et l'Orient — de courants culturels et de civilisation éveillant des échos spécifiques dans cette complexe composition ethnique et linguistique qu'était celle de la Péninsule entourée de golfes méditerranéens ouverts ou profonds comme la mer Adriatique, la mer Ionienne, la mer Egée, la mer de Marmara et la mer Noire. Car, l'hellénisme, la romanité,

<sup>2</sup> Idem, *Femeia lui Puliphar*, K. 2111, Bucarest, 1982.

<sup>3</sup> Mircea Muthu, *Literatura română și spiritul sud-est european*, Bucarest, 1976

Byzance et l'Islam ne sont point des couches parfaitement horizontales comme le sont les strata géologiques fossiles, mais seulement des enveloppes successives, organiques, vivantes qui, au cours de l'histoire, n'ont jamais cessé jusqu'à nos jours d'assouplir leur surface en attestant des protubérances et des épaisseurs variables dans le magna ethnique aux tréfonds duquel le monde thraco-illyrien continuait le monde du néolithique. Et il n'est pas rare que le substrat ancestral perce jusqu'à la flexueuse surface des ethnies actuelles, de même que des filaments des grandes cultures et civilisations qui s'y sont succédées s'entrelacent dans une texture gigantesque, en se manifestant sous des aspects divers chez chacun des peuples du Sud-Est. A partir des différents niveaux historiques ces filaments ne représentent plus que l'interprétation populaire de tel ou tel fait d'art ou de telle ou telle civilisation, elle aussi colorée par l'interaction des segments ethniques. A l'instar du fond linguistique archaïque qui s'est transformé dans les langues actuelles, les motifs littéraires du classicisme hellène et latin, ou bien ceux plus tardifs de Byzance et de l'Islam ont acquis une vie toute neuve au niveau du folklore ; en même temps des images célèbres des arts de l'Antiquité ont également circulé dans les arts populaires. Bien que les transformations aient eu lieu à travers des modalités et de rythmes différents, elles n'ont pas moins marqué les sources populaires d'une complexité parfois déroutante, fragmentée non seulement selon les ethnies mais aussi selon des zones entières historioethnographiques abritant souvent plusieurs ethnies. Une histoire agitée a donc opposé des conceptions et des modes de vie antagonistes parfois, mais, dans le même temps, a engendré des harmonies nouvelles au niveau de l'existence artistique populaire.

C'est ainsi que les terres balkaniques, longtemps fécondées par le sévère art de Byzance, en témoignent aujourd'hui encore probablement, tel que nous assure Nikos Hagikirikos-Ghicas qui, dans un émouvant et lucide hommage à l'art byzantin affirme que celui-ci est « encore vivant, notamment pour nous autres, Grecs », tout comme il le reste pour les artistes yougoslaves contemporains qui, d'après Oto Bihalji-Merlin, « ont transposé et adapté les canons de l'art byzantin dans des formes cristallisées en Macédoine et en Serbie » ; et, sûrement, des citations similaires peuvent être facilement trouvées pour témoigner de la même réalité au sein de l'art moderne bulgare et roumain. Bien plus, la vision byzantine du monde a produit aussi des réactions à travers le temps, parmi lesquelles l'on reconnaît le bogomilisme — qui représentait précisément l'opposition des couches populaires, prédominantes sud-slaves, devant les formes auliques — dans les stèles funéraires de facture bogomile-populaire de Bosnie du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette vision s'est transposée jusque dans les formes simplifiées des toiles de Lazar Vujaklija, peintre contemporain yougoslave, qui se sert des « couleurs dissonantes et sourdes » (je viens de citer le même Oto Bihalji-Merlin) de la broderie et de la dantellerie paysanne.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que l'un des ressorts de fermentation des sources populaires sud-est européennes ait été, autrefois, cette tension bipolaire entre le fanatisme et le scepticisme ironique. D'une part, en effet, le fanatisme amenant des heurts sanglants non seulement entre

les adeptes des croyances irréductiblement adverses dans le passé (« latins » — orthodoxes, musulmans — chrétiens), mais aussi entre fidèles de même loi que séparaient toutefois, avec violence, des arguments de foi apparemment dogmatiques mais profondément ancrés dans la mentalité ayant, au fond, des racines sociales, et d'autre part le scepticisme doublé d'un sourire — parfois amer, mais toujours ironique — que l'on retrouve un peu partout sur cette terre balkanique, depuis la Roumanie où le peuple sait le diriger sur ses propres manifestations, jusqu'à la Bulgarie où en témoigne la fameuse « House of Humour », honorable institution de Gabrovo, possédant de vastes casiers avec toutes les séries de personnages « sages-ridicules ». L'humour, d'espèces fort diverses, a adouci la vie aux Balkans, à toute époque peut-on dire, et tous ces héros s'en portent garants, avec leurs innombrables variantes nationales : Nasredin Hodja, Turc omniprésent dans les Balkans, dont les « plaisanteries » ont été transposées dans le monde roumain par Anton Pann (1853), Bai Gantchou (Bulgare), Tindală et Păcală (Roumains), Mitică (aussi Roumain).

Certes, transposer le rire dans les arts plastiques ou bien dans ceux de la scène, de l'écran, est plus difficile, mais ne pourrait-on pas tenir pour une performance en la matière le fameux « Cimetière joyeux » planté, avec ses centaines de croix entaillées et vivement colorées, aux épitaphes humoristiques, où cela ? En bien, sur cette terre si sobre, qu'est le Maramureș roumain contemporain. Et qui donc en est l'auteur ? Eh bien, un paysan (Stan Patraș) de l'endroit, qui, pour travailler le bois, n'est pas moins peintre et poète. Ce cimetière représente pourtant davantage qu'un sourire : il est l'illustration concrète d'une certaine vision de l'existence et de la mort entendues comme un passage ininterrompu, d'un certain sens du relatif s'étendant à l'univers, source de millénaire sagesse, si opposée au sombre bogomilisme de jadis mais si permanente et clairement manifestée dans les œuvres populaires de la Péninsule.

La vie populaire, avec tout ce qu'elle implique comme relations sociales — depuis les paisibles et traditionnels travaux agricoles à côté et en même temps que l'élevage et l'exercice des métiers et jusqu'à ces rafales passionnées que sont les émeutes, les révolutions et les guerres qui, pour de brefs intervalles, balayent l'espace balkanique —, la vie populaire, dis-je, a inspiré tant d'artistes de tous les pays du Sud-Est européen pendant les derniers cent ans. Elle serait longue la liste qu'on pourrait dresser avec ces thèmes dans les arts plastiques de tous les pays balkaniques : labour, semailles, femme filant, paysannes vêtues de leur costume traditionnel, bergers et pâtres, troupeaux, le forgeron du village, file de chevaux chargés de fardeaux, conduite par des *karacačani* ou saracačani (pasteurs Valaques), âne ou mulet, moulin à eau ou moulin à vent, pêcheurs, barques, filets de pêche, l'ancienne église ou mosquée, le hameau, le café du village, la vieille maison, autour du foyer, près de l'âtre, le pain, la récolte, le *haidouk*, le soldat, etc., etc. Sans doute, ces thèmes sont universels et, certainement, les arts plastiques de l'Europe occidentale les englobent. Mais, c'est ici, dans le Sud-Est de l'Europe qu'ils ont été le plus fréquents au cours du dernier siècle, étant nourris par les réalités populaires *locales* qui y ont persisté à cause — ou grâce — à une complexité de facteurs socio-historiques et qui continuent d'exister jusqu'à notre époque dans certains sens et dans une certaine mesure, en

tout cas dans une mesure incomparablement plus grande que dans le reste du continent. Communs à l'ensemble de l'espace sud-oriental, ces thèmes constituent à la fois, d'une certaine façon, paradoxalement d'ailleurs, l'expression du caractère spécifique de chacun des peuples du Sud-Est, une spécificité nationale considérée comme exclusive et irrépétable, parfois même comme motif. Preuve en est que ces thèmes survivent parfois jusqu'à ce jour dans les courants artistiques de la plus moderne orientation.

Mais, à côté de ce genre de thèmes, d'un caractère dirais-je naratif-descriptif, les sources populaires sont aussi reconnaissables dans des formes, des motifs décoratifs, un chromatisme et un symbolisme qui relèvent de l'art populaire de divers peuples sud-est européens. Elles y sont présentes depuis la simple « citation folklorique » à l'incorporation subtile dans l'œuvre respective et, probablement, c'est à travers cette dernière modalité que ces sources sont véritablement génératrices de « spécificité nationale ». Définir cette notion de spécificité « nationale » reste cependant une tâche ardue non seulement dans les arts plastiques modernes et d'autant plus contemporains, mais même en ce qui concerne l'art populaire car, c'est ici, dans ce domaine des formes, des motifs, du symbolisme populaire qu'on se trouve mis d'emblée devant une évidente *'unité'* sud-est européenne. Ne fût-ce, en effet, que la seule catégorie des symboles archaïques dans l'art populaire des peuples balkaniques. En passant en revue l'art populaire dans les musées, dans les villages, et dans les ouvrages déjà publiés, on constate chez tous les peuples du Sud-Est de l'Europe l'existence de quatre catégories de motifs décoratifs investis de fonctions symboliques ancestrales, à savoir : les motifs solaires, l'arbre de vie, l'image de l'homme et l'image du cheval. Nous avons employé le terme de « catégorie » parce que chacune de ces images-symboles peut, à son tour, apparaître sous plusieurs aspects. Ainsi, le symbole solaire sera-t-il représenté par des formes curvilignes ou rectilignes d'une grande variété ; l'arbre de vie apparaîtra-t-il tantôt sous la forme iranienne, tantôt hellénistique, tantôt encore thraco-dacique ; de l'être humain, sera représenté soit sa silhouette entière, soit le visage ou la main ; et du cheval aussi bien représentera-t-on le corps en entier ou seulement la tête, ou enfin l'image du cavalier, remontant ainsi jusqu'à la tradition du « Cavalier thrace ».

A côté de ces quatre catégories fondamentales de motifs ornementaux, il en existe encore quatre, un peu moins répandus, que j'aimerais pourtant mentionner ici dans l'idée d'aider éventuellement à l'établissement d'un répertoire futur, aussi complet que possible, de la décoration balkanique. Un de ces motifs est celui du „navire”, fréquent surtout dans la Grèce insulaire mais pouvant apparaître également dans un territoire aussi éloigné de la Grèce qu'est la Dobroudja, en Roumanie, où je l'ai découvert dans des formes d'une similitude surprenante, sur des broderies turques et tartares des environs de Constanța. Le syncrétisme dont il a déjà été question est visible aussi dans le cas du motif du « navire » : sur le corps du vaisseau poussent des cyprès traités comme des « arbres de vie », avec des oiseaux et des personnages à la cime. Un autre motif est celui du „serpent”, dont l'extension et la fréquence sont peut-être plus limitées mais que l'on trouve sur différentes catégories

d'objets, notamment sur ceux en céramique (de Bulgarie, de Serbie ou de Roumanie), sur les anses des vases en métal (cuivre martelé sous la forme de serpent) ou bien ornant les bâtons en bois des bergers macédo-roumains et roumains. Le motif du « serpent » apparaît également dans l'hypostase fantastique du dragon qui figure avec une relative fréquence sur les frontons des maisons et sur les portes dans le Banat roumain et serbe. Une autre création de la fantaisie populaire, le motif de la « sirène », semble avoir pénétré dans l'espace balkanique par la filière urbaine ou, dans tous les cas, des classes dominantes d'autrefois, en apparaissant surtout dans le décor architectural, sur les portes d'églises — en Grèce — et sur les plafonds des maisons fortifiées (les soi-disant *koulas*) de Roumanie. La sirène est connue dans la littérature française sous le nom de Mélusine : dans les légendes (Poitou—France) elle passe pour être la protectrice de la maison de Lusignan et son origine peut être cherchée dans les échos de légendes plus anciennes, méditerranéennes mais aussi nordiques. Dans l'iconographie populaire, cet être mi-femme, mi-poisson, à la queue bifurquée, peut aussi prendre la forme d'un homme tenant dans ses mains deux poissons. Enfin, le quatrième motif témoignant de syncrétisme est celui de l'aigle bicéphale, hypostase tardive, byzantine, de l'archaïque motif de « l'oiseau ».

Ce qui importe dans tout cela, c'est le vaste processus de syncrétisme qui s'est opéré, dans le domaine des croyances magiques et religieuses et qui, naturellement, se reflète dans l'« iconographie » de ces croyances, c'est-à-dire dans la décoration.

La présence de ces catégories de « sources populaires » — la forme le symbolisme, la couleur —, mais une présence implicite, fondue dans une vision et une synthèse nouvelles, éminemment moderne, voilà ce qui peut conférer de la spécificité nationale et sud-est européenne à l'art contemporain. J'envisage ici l'exemple trop bien connu de Brâncuși, puis celui d'une importante orientation de la sculpture roumaine contemporaine, représentée, par Ovidiu Maitec, Gh. Iliescu-Călinești, Napoleon Tiron, etc. Et j'ose affirmer que dans les sens symboliques d'une œuvre aussi moderne que celle du peintre Horia Bernea — voir son cycle intitulé *Hrana* (Nourriture) —, on retrouve sous différentes hypostases *les victuailles* en tant que symbole universel-humain. Lors de sa récente exposition à Londres, le critique anglais William Packer écrivait dans le *Financial Times* : « Horia Bernea (House, 62 Regent's Park Road) affirmait qu'il à l'intention de faire de la peinture moderne avec des moyens simples et la simplicité qui fait l'objet de son option, pluristratifiée dans ses associations, nous parle de la culture et de l'art du pays d'où il vient ».

C'est bien cela la « spécificité nationale » vers laquelle doit tendre l'art contemporain sud-est européen : recéler un caractère qui n'a pas besoin de prouver explicitement ses rapports avec l'illustre tradition de l'art populaire ou de l'art médiéval, mais qui, simplement, impose une œuvre d'art comme ressortissant de l'espace sud-est européen tout en planant dans l'universalité. Le lien entre tradition et innovation, entre original et universel, la recherche de l'identité, constitue des thèmes inépuisables, sans doute, chaque époque apportant non seulement dans le débat des arguments tout neufs mais, aussi, changeant profondément l'optique et le sens attribués à ce lien. Après que toutes les écoles d'art



national du Sud-Est de l'Europe ont traversé à des rythmes peu différents tous les courants artistiques généraux de l'Europe — depuis l'impressionisme et l'expressionisme jusqu'au cubisme, surréalisme, art abstrait, etc. —, il est presque impossible de citer les noms d'artistes originaires du Sud-Est et figurant aujourd'hui dans les grands dictionnaires de l'art contemporain : Christo, Giorgio di Chirico, Miodrag Protici, Spyropoulos, Brâncuși, etc.

Les « sources populaires » présentes dans une certaine manière dans les œuvres d'art du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles, sont soumises à une transfiguration qui les rend reconnaissables d'une autre manière dans l'art contemporain, cette transition étant saisissable chez les Roumains, par exemple, si on parcourt la distance, dans l'ordre littéraire, qui sépare Anton Pann et Nicolae Filimon de Matei Caragiale, Adrian Maniu, Ion Barbu. On pourrait dire que ce ne sont pas les sources populaires qui changent mais la manière, l'esprit dont on les comprend et la capacité de les intégrer en de nouveaux contextes culturels et spirituels. Des valeurs toujours neuves pourront être découvertes à l'intérieur de ces « sources » et ces valeurs inédites nous permettront de ne pas demeurer cantonnés dans un provincialisme nostalgique, encore que dilaté à l'échelle de l'espace sud-est européen. Car, si autrefois, celui-ci était défini à la lumière d'une histoire engendrant un climat culturel caractéristique, aujourd'hui cet espace exige d'être envisagé dans la perspective des synthèses nouvelles — depuis la technique à la spiritualité — opérant à l'échelle d'un monde de plus en plus petit et de plus en plus unitaire, mais dans le même temps, de plus en plus ouvert dans les deux directions possibles : l'infiniment grand et l'infiniment petit.

# ЗАГЛАВНАЯ МИНИАТЮРА НИКОМИДИЙСКОГО ЕВАНГЕЛИЯ И ВИЗАНТИЙСКИЕ ИЗОБРАЖЕНИЯ ХРИСТА ВО СЛАВЕ

ВАСИЛИЙ ПУЦКО  
(Калуга)

Циклы миниатюр, иллюстрирующих греческие рукописи Евангелия выдвигают много важных и интересных проблем. Одной из них является обращение византийских миниатюристов начала XIII в. к использованию раннехристианских иконографических схем. Понятно, что о буквальном копировании древних оригиналов не может идти речи, поскольку иконография предстает в несколько трансформированном виде, хотя и не настолько, что с трудом можно было бы опознать один мотив. Отмеченное явление делает необходимым выявление причин и непосредственных истоков этих новых для византийской живописи мотивов. Мы решаемся назвать их новыми, поскольку они не имеют за собой устойчивой и непрерывной традиции, прослеживаемой на всех этапах ее развития, но обнаруживают лишь определенные соприкосновения с композициями отдаленного времени, с которыми их связывает некое подобие прерывистой линии. Так схематически можно попытаться представить историю иконографической схемы изображений Христа во славе в византийской живописи от раннехристианского периода до эпохи Палеологов.

Начальный этап представлений Христа во славе, связанный с искусством Христианского Востока, исследован значительно лучше<sup>1</sup>, чем судьба этого мотива в византийской живописи<sup>2</sup>. Только сравнительно недавно Г. Галаварис осуществил сводку миниатюр греческих рукописей Евангелия с интересующим нас сюжетом и высказал интересные соображения относительно связи этой темы с теологией и византийской литургией<sup>3</sup>. Миниатюра Никомидийского Евангелия, лишь упомянутая исследователем, но не подвергнутая разбору в этой связи, на наш взгляд, может дать ответы на некоторые из затронутых нами вопросов, поскольку в большей мере чем другие поздневизантийские произведения несет отражение раннехристианской иконографической схемы, засвидетельствованной бауитскими стенописями.

<sup>1</sup> Укажем лишь основные работы: F. Van der Meer, *Majestas Domini Théophanes de l'Apocalypse dans l'art chrétien. Etude sur les origines d'une iconographie spéciale du Christ*, Roma-Paris, 1938, A. Grabar, *Martyrium Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, t. II, Paris, 1946. Chr. Ihm, *Die Programme der christlichen Apsismalerei vom vierten Jahrhundert bis zum Mitte des achten Jahrhunderts*, Wiesbaden, 1960; T. Dobrzeniecki, *Majestas Domini w zabytkach polskich i obcych z Polską związanym*. „Rocznik Muzeum Narodowego w Warszawie”, t. XVII Warszawa, 1973

<sup>2</sup> Иконография в основном рассматривалась в связи с дискуссией по иконе из Погановского монастыря.

<sup>3</sup> G. Galavaris, *The Illustrations of the Prefaces in Byzantine Gospels*. Wien, 1979 (Byzantina Vindobonensia, XI).

Греческое Четвероевангелие, хранящееся теперь в Научной Библиотеке Академии наук Украины в Киеве (№ ДА, 25 л), представляет кодекс размером 17,5 × 11,5 см, состоящий из 325 лл. пергамента и украшенный многочисленными иллюстрациями. Свое название рукопись получила оттого, что до середины XIX в. она находилась в Никомидии; до 1880 г. входила в собрание В. В. Добровольского в Киеве, а с 1880 по 1923 гг. принадлежала церковно-археологическому музею при Киевской Духовной академии <sup>4</sup>. Миниатюры Никомидийского Евангелия благодаря исследованиям о них Н. И. Петрова получили широкую известность <sup>5</sup>. Подвергнутые недавно реставрации, они были экспонированы на выставке произведений византийского искусства в Москве в 1977 г. <sup>6</sup> Художественное оформление рукописи имеет все признаки, позволяющие датировать ее началом XIII в. и связать выполнение этого кодекса со скрипторием Никеи, включив его в группу Карахиссарского Евангелия, с которым он обнаруживает ближайшее сходство <sup>7</sup>. Сюда же, в частности, относятся и два граничащие в Москве кодекса Четвероевангелия <sup>8</sup>. Поэтому совершенно прав Р. Хаман-Мак Лен, привлекая хранящуюся в Киеве греческую рукопись для характеристики нового стиля в византийской живописи раннего XIII в. <sup>9</sup> Рассчитывая в недалеком будущем посвятить Никомидийскому Евангелию специальную работу, мы на этот раз ограничимся изучением иконографии заглавной миниатюры (рис. 1), состоящей из двух частей и занимающей целый разворот (лл. I об. — 2), привлекая попутно лишь имеющиеся в рукописи изображения Христа-Еммануила (лл. 4, 95, 153, 252), которые помещены перед началом каждого из четырех Евангелий и выполняют ту же функцию заглавной миниатюры (рис. 2—5).

Заглавная миниатюра Никомидийского Евангелия, изображения которой являются предметом нашего внимания, как было сказано, объединяет две композиции расположенные на одном развороте. Их красочный слой очень плохой сохранности, и поэтому уяснению деталей помогает преимущественно предварительный рисунок выполненный чернилами пером. В левой части разворота представлен тронный Христос

<sup>4</sup> А. Лебедев, Рукописи церковно-археологического музея имп. Киевской Духовной академии, Саратов, 1916, т. I, с. 7, № 25; К. Treu, *Die griechischen Handschriften des Neuen Testaments in der UdSSR* Berlin, 1966, S. 339—341.

<sup>5</sup> И. И. Петров, Миниатюры и заставки в греческом Евангелии XI—XII вв. и отношение их к мозаическим и фресковым изображениям в Киево-Софийском соборе. „Труды Киевской Духовной академии“, 1881, № 5, с. 78—100; он же. О миниатюрах греческого Никомидийского Евангелия (XIII в.) в сравнении с миниатюрами Евангелия Гелатского монастыря XI века. „Труды V Археологического съезда в Тифлисе“, 1881. Москва, 1887, приложение, с. 170—179, табл. XVII; он же. Миниатюры и заставки греческого Евангелия XIII века. „Искусство“, Киев, 1911, № 1, с. 117—130, рис. 1—11; № 4, с. 170—192, рис. 12—24.

<sup>6</sup> Искусство Византии в собраниях СССР. Каталог выставки, вып. 3, Москва, 1977, № 893, с. 21—22, с указанием литературы.

<sup>7</sup> E. C. Colwell and H. R. Willoughby, *The Four Gospels of Karahissar*, vol I—II. Chicago, 1936

<sup>8</sup> О них я пишу в своей статье: Византийские лицевые рукописи ГБЛ в Москве. „Византийский временник (в печати).“

<sup>9</sup> R. Hamann — Mac Lean, *Der Berliner Codex Graecus Quarto 66 und seine nächsten Verwandten als Beispiele des Stilwandels im frühen 13. Jahrhundert* In: *Studien zur Buchmalerei und Goldschmiedekunst des Mittelalters*. Festschrift für K. H. Usener, Marburg an der Lahn, 1967, S. 235, Abb. 33



Еммануил в миндалевидной (стрельчатой) мандорле, в сопровождении четырех живых существ; отведенной в сторону правой рукой он благословляет, держа в левой свиток. Живые существа, выступающие здесь как символы евангелистов, представлены согласно толкованию Елифания (ангел — Матфей; лев — Марк; телец — Лука; орел — Иоанн)<sup>10</sup>. Голова



Рис. 1. — Никомидийское Евангелие, лл I об. — 2.

Христа окружена золотым нимбом с обычным крестчатым делением. Хотя красочный слой миндалевидной мандорлы утрачен, за исключением весьма незначительных его участков, не подлежит сомнению его плотный тон, великолепно соответствующий символике мандорлы — кристаллического небосклона, сферического свода неба; миндалевидная форма мандорлы — древний символ вечного обновления — довершает вместе с символами евангелистов, держащими кодексы, а также со свитком в руке Христа этот ряд элементов композиции, позволяющих видеть в ней сгусток идей, заложенных в Евангелии. Космическое окружение фигуры Христа-Еммануила в левой части разворота не только композиционно, но и в идейном плане соотносено с изображением тронной Богородицы с младенцем в правой (рис. 1). Младенец сидит на правой руке Богородицы, в чем В. И. Лазарев видел несомненное свидетельство дальнейшей переработки основного иконографического типа сидящей Одигитрии, предполагающего

<sup>10</sup> G. Galavaris, *The Illustrations of the Prefaces...*, p 39—42





Рис. 2 — Никомидийское Евангелие, л. 4



Рис. 3. — Никомидийское Евангелие, л. 95





Рис. 4 — Никомидийское Евангелие, л. 153.



Рис. 5. — Никомидийское Евангелие, л. 252.



изображение младенца на левой руке<sup>11</sup>; композицию Никомидийского Евангелия, о которой идет речь, исследователь относил к числу редких примеров восседающей Одигитрии в византийском искусстве XIII—XIV вв.<sup>12</sup> Из заслуживающих внимания деталей следует отметить жест благословляющей левой руки младенца, держащего в правой руке свиток, а также представленные вверху маленькие фигурки парящих двух ангелов с орудиями страданий Христа. Последний мотив, столь часто встречающихся в позднейшей италокритской иконописи, не является характерным для византийской иконографии Богоматери, и его проникновение в миниатюру Никомидийского Евангелия явно обязано каким-то другим источникам. Показательно, что первая композиция, представляющая Христа во славе, меньше по высоте второй, но зато под ней помещена двустрочная, ныне полустертая надпись.

Образ Христа-Еммануила, связанный прежде всего с темой Воплощения, в Никомидийском Евангелии кроме заглавной миниатюры рукописи представлен в круглых медальонах четырех заставок перед текстом каждого из четырех Евангелий. Эти изображения в типологическом отношении весьма сходны между собой и отличаются только в деталях (в расположении в медальоне погрудного образа, в положении рук и особенно в жестах благословляющей руки), но из этих расхождений (включая и присутствие крестчатого нимба только в первом изображении) было бы неверным делать далеко идущие выводы, приписывая при этом работавшим над украшением кодекса миниатюристам чуждые им идеи. Сущность образа Христа-Еммануила везде остается той же, независимо от правильности рисунка, пропорций головы, моделировки лица и складок одежды, положения и жеста благословляющей руки, окружающего медальон орнамента. Все эти различия в деталях только подчеркивают стремление миниатюристов к некоторому разнообразию движений, не выходя за рамки определенной иконографической схемы. Четыре заставки с погрудным изображением Христа-Еммануила в круглых медальонах принадлежат, по меньшей мере, двум мастерам. Стиль живописи и манера передачи орнаментальных мотивов сближает первую заставку (рис. 2) с третьей (рис. 4), а вторую — с четвертой (рис. 3, 5). Но это впечатление не дает оснований настаивать на предложенной разгруппировке, поскольку методы сотрудничества мастеров в скриптории могли быть и другими, предполагающими специализацию одного из них по выполнению лиц, тогда как спецификой другого являлись одежды и орнаменты. Для того, чтобы вопрос о мастерах и отражении их индивидуальной манеры на характере иконографии миниатюр получил более детальное решение, необходимо привлечение всего состава миниатюр Никомидийского Евангелия, а также иллюстраций рукописей локализуемых тем же скрипторием, что должно составить следующий этап в исследовании кодекса. Пока же, в целях освещения темы нашей статьи, следует уделить внимание прежде всего иконографическим проблемам.

О популярности определенных иконных изображений в Византии нередко позволяют судить данные нумизматики. На основании золотой

<sup>11</sup> В. Н. Лазарев, Этюды по иконографии Богоматери, в его кн.: Византийская живопись, Москва, 1971, с. 309.

<sup>12</sup> Там же, с. 309, 312.

номисмы императора Мануила I (1143—1180)<sup>13</sup>, с аналогичным образом Христа-Еммануила, можно говорить о времени распространения интересующего нас иконографического типа в искусстве Константинополя, традиции которого были восприняты никейским скрипторием. Таким образом становится понятной одна из причин, обусловивших, помимо идеи о Воплощении, включение образа Христа-Еммануила в заставки Никомидийского Евангелия. Это символическое изображение, восходящее к раннехристианскому идеальному типу Христа, основано на ветхозаветных текстах, содержащих указания на грядущее воплощение Бога-Слова (Логоса), и прежде всего на Книге пророка Исаии (VII, 14), цитированной в Евангелии от Матфея (I, 18—25). Круглый медальон с погрудным изображением Христа, как известно, является модификацией античных *imago clipeata*<sup>14</sup>. В послеиконоборческое время в Византии круглые диски с изображением Христа как связанные с догматом Воплощения Бога-Слова получают широкое отражение в иллюстрациях греческих рукописей Псалтири, где однако Христос представлен в историческом типе, тогда как щиток с образом Спаса-Еммануила становится принадлежностью двух иконографических типов Богоматери (Никопея и Знаменье)<sup>15</sup>, а также композиции «Собор архангелов»<sup>16</sup>. Медальон с погрудным изображением юного Христа воспринимали и как победный символ, и это отчасти объясняет причины популярности образа в Византии на рубеже XII—XIII вв., что нашло отражение и в заставках Никомидийского Евангелия. В данном случае изображение Христа-Еммануила, находящее параллели и в других византийских кодексах Евангелия того же времени, является как бы присутствующим в начале каждого из четырех Евангелий отголоском композиции заглавной миниатюры, связанной с темой ветхозаветных пророческих видений, а также с Апокалипсисом, инспирировавшими появление в ранний период в восточнохристианском искусстве изображений Христа во славе.



Помещение образа Христа в начале кодекса, содержащего его учение Евангелия, восходит к эллинистической традиции украшения книги портретом автора. Тема исполнения ветхозаветных пророчеств о Христе в заглавных миниатюрах византийского кодекса Евангелия получила несколько различных решений. Одно из них состояло в том, что на книжном развороте оказываются сопоставленными две композиции: «Получение Моисеем Закона» и «Христос во славе», как это имеет место в рукописях хранящихся во Флоренции (Lauren. VI. 36) (рис. 6 а, б) и в Париже (Bibl. Nat. Suppl. 1335)<sup>17</sup>. Возможно, что рукопись флорентийской Лаурен-

<sup>13</sup> W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins*, vol II, London, 1908, p. 566; C. Morisson, *Catalogue des Monnaies Byzantines de la Bibliothèque Nationale*, t. II, Paris, 1970, p. 707.

<sup>14</sup> A. Grabar, *L'icônoclisme byzantin. Dossier archéologique*. Paris, 1957, p. 218—219; id. *L'imago clipeata chrétienne*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus de séances de l'année 1957, avril-juin. Paris, 1958, p. 209—213.

<sup>15</sup> Н. П. Кондаков, *Иконография Богоматери*, т. I С.-Петербург, 1914, с. 304—313, рис. 206—209; М. Татъ Бурић, *Икона Богородице Знаменья*, „Зборник за ликовне уметности”, кн. 13. Нови Сад, 1977, с. 3—23.

<sup>16</sup> Г. И. Вадорнов, *Σύναξις τῶν Ἀρχάγγελων*, „Византийский временник”, т. 32, 1971, с. 157—183.

<sup>17</sup> G. Galavaris, *The Illustrations of the Prefaces...*, p. 125, fig. 98—99, 100—101.





Рис. 6 а, б.—Флоренция, Лауренциана, VI. 32, лл 7 об. — 8.

цианы действительно относится к XI в., но украшающие ее миниатюры по иконографии и стилю невозможно отнести ранее, чем к рубежу XII—XIII вв., к которому принадлежит и упомянутый парижский кодекс, составляющий собственность Национальной Библиотеки. Отличие его заглавной миниатюры (лл. 6 об. — 7) состоит в том, что Христос-Еммануил изображен погрудно в круглом медальоне, несомом четырьмя ангелами (до некоторой степени напоминающая одну из ранних схем Вознесения Христа в сокращенной редакции<sup>18</sup>). Этот медальон находится в перекрестии большого четырехконечного креста, рукава которого делят поле миниатюры на четыре равные части, заполненные крупными по масштабу изображениями символов евангелистов. Такая схема весьма характерна для миниатюр раннесредневековых латинских рукописей Евангелия, о чем можно судить по памятникам VIII в.<sup>19</sup>, и, вероятно, восходит к восточнохристианской традиции, засвидетельствованной в ряде коптских памятников; на истоки указанной схемы проливает свет фрагмент миниатюры из коптской рукописи 906 г.: в крест вписаны фигуры двух ангелов, возносящих круглый медальон с погрудным изображением Христа (занимает перекрестье), а под ним представлена тронная Богоматерь с младенцем<sup>20</sup>. Все эти ранние параллели позволяют наметить связь композиции заглавной миниатюры с искусством Христианского Востока и одновременно выявить сохранение его традиций на не знавшем иконоборчества латинском Западе. Вместе с тем фрагмент миниатюры из коптской рукописи 906 г. содержит основу и иконографии заглавной миниатюры Никомидийского Евангелия.

Композиция двух миниатюр греческих рукописей Четвероевангелия, хранящихся во Флоренции и в Париже, поставлена Г. Галаварисом в связь с пасхальным чтением на литургии из Евангелия от Иоанна, в котором проведен параллелизм между даянием Закона Моисеем и даянием Благодати и Истины через Иисуса Христа (I, 17), и указано на соответствия образности композиций символическим действиям византийской литургии<sup>21</sup>, а также их эсхатологическая сущность, связывающую с темой Второго пришествия<sup>22</sup>. Изображение Христа во славе, связываемое с Вознесением, и есть прообраз его Второго пришествия, и именно так осмыслялось теологами и соответственно было интерпретировано в средневековом христианском искусстве<sup>23</sup>. Следовательно, представление юного Христа в мандорле в сопровождении четырех символов евангелистов в флорентийском кодексе (рис. 6 б) и Никомидийском Евангелии (рис. 1) связано с одним и тем же кругом идей, несмотря на то, что выступает в различном контексте: в первом случае проведен параллелизм между ветхозаветным Законом и новозаветными Благодатью и Истинной, во

<sup>18</sup> Н. А. Аладашвили, Монументальная скульптура Грузии. Москва, 1977, с. 32—40, рис. 33—35.

<sup>19</sup> T. Dobrzemski, *Op. cit.*, cz. 2 „Rocznik Muzeum Narodowego”, t. XVIII, Warszawa, 1974, 231, 236, il. 6—10.

<sup>20</sup> Id., s. 279, il. 39

<sup>21</sup> G. Galavaris. *The Illustrations of the Prefaces* . . . , p. 162—167.

<sup>22</sup> Id., p. 157—159.

<sup>23</sup> См.: С. Жебелев, Иконографические схемы Вознесения Христова и источники их возникновения, в кн.: Сборник статей, посвященных памяти Н. П. Кондакова. Прага, 1926, с. 1—14; G. Schiller, *Iconographie der christlichen Kunst*, Bd. 4(1). Gutersloh, 1976, S. 144—150; В. Brenk, *Tradition und Neuerung in der christlichen Kunst des ersten Jahrtausends. Studien zur Geschichte des Weltgerichtsbildes*. Wien, 1966



втором — царственность Христа над Вселенной, безначальная и непреходящая, сопоставлена с тем, как, по апостолу Павлу, «Он, будучи образом Божиим, не почитал хищением быть равным Богу; но уничижил Себя Самого, приняв образ раба, сделавшись подобным человекам и по виду став как человек» (Флп, П. 6—7). Отмеченное сопоставление не принадлежало византийскому миниатюристу начала XIII в.: оно явилось одной из реминисценций восточнохристианской программы росписей алтарной апсиды, получившей разработку в доиконоборческий период.

Самым ранним изображением Христа во славе, представляющим его согласно описанию теофании в книге пророка Иезекииля (I, 1—28)<sup>24</sup>, является мозаика алтарной апсиды монастырской церкви Хознос Давид в Салониках, датируемая V в.<sup>25</sup> В круглом ореоле изображен сидящий на радуге юный Христос в пурпурном одеянии, с поднятой высоко правой рукой, держащий в левой раскрытый свиток с текстом представляющим парафраз цитаты из книги пророка Исаии (XXV, 9); из ореола выходят четыре живых существа, держащие книги: человек и лев с правой стороны от Христа и телец с орлом — с левой, имеющие покрытые глазами крылья. Внизу открывается панорамный пейзаж с возвышающейся горкой с текущими четырьмя ручьями; слева фигура Иезекииля, которой справа соответствует фигура сидящего пророка Исаии (рис. 7). Благодаря тексту на свитке эту композицию справедливо рассматривают не только в качестве иллюстрации ветхозаветной теофании и отражения непосредственно относящихся к данной тематике библейских текстов, но и как изображение

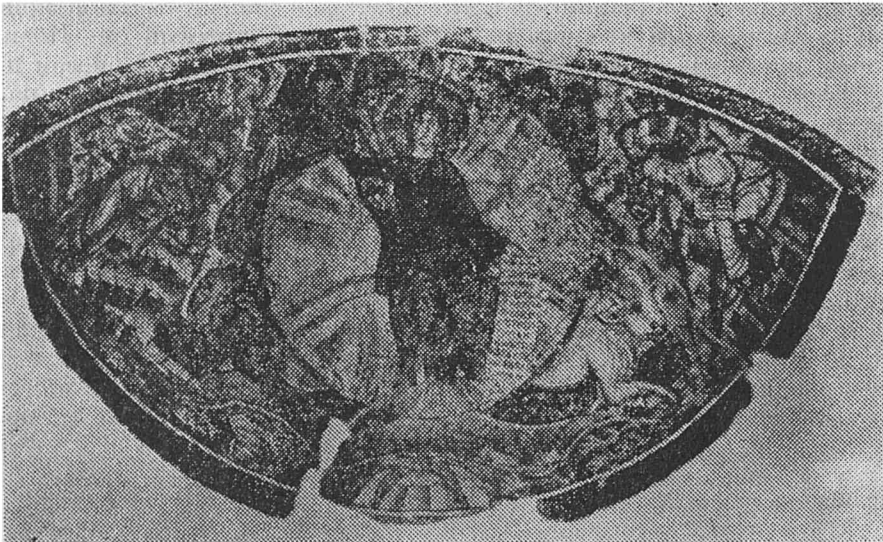


Рис. 7. — Мозаика апсиды в Хознос Давид, Салоники.

<sup>24</sup> См. М. Скабалланович. Первая глава книги пророка Иезекииля. Опыт изъяснения. Мариуполь, 1904; он же. Комментарий на книгу пророка Иезекииля. С.-Петербург, 1909, с. 6—42; W. Neuss, *Das Buch Ezechiel in Theologie und Kunst bis zum Ende 12 Jahrhunderts* Munster, 1912.

<sup>25</sup> Chr. Ihm, *Op. cit.*, S. 182—184, Taf. XIII, 1; T. Dobrzeniecki, *Op. cit.*, cz. 1, s. 38—45, с указанием обширной литературы и с изложением взглядов различных исследователей на содержание мозаики.

связанное прежде всего с эсхатологическим пророчеством. Солунскую мозаику невозможно отнести с полной определенностью ни к римскому, ни к восточнохристианскому (сиро-палестинскому) кругу памятников, поскольку в ее иконографии и художественных формах есть элементы того и другого.

Остается неизвестным, насколько широко была распространена указанная иконографическая схема в искусстве христианского средневековья. Но на византийском материале можно указать лишь два произведения, которые следует рассматривать как инспирированные солунской мозаикой. Одним из них является миниатюра, украшающая греческий кодекс Четвероевангелия XII в. в Венеции (Marc. Z 540)<sup>26</sup>. Как и в предыдущих рукописях, композиции с изображением Христа во славе (л. II об.) соответствует новозаветная тема, в данном случае — Отослание учеников на проповедь; но эта композиция однако не находится на одном развороте с предыдущей, а занимает обратную сторону следующего листа (л. 12 об). Как и солунская мозаика, миниатюра рукописи в венецианской Марциане иллюстрирует видение Иезекииля, с восседающим на радуге Христом-Еммануилом, фигура которого окружена овальной мандорлой с обозначенными сферами, с выходящими символами евангелистов; внизу помещены полуфигуры пророков Иезекииля и Исаи, держащих перед собой раскрытые свитки с текстами описания их видений (Иез, I, 26; II, I; Ис VI, 10); Христос имеет в руке тоже раскрытый свиток, с текстом из Евангелия от Матфея (XXVIII, 18). Итак, рассматриваемая миниатюра близка солунской апсидальной мозаике прежде всего общей иконографической схемой, при многочисленных отличиях в деталях, не позволяющих видеть в ней воспроизведение древнего памятника (рис. 8). Это лишь довольно вольная его интерпретация, в отличие от других, встречающихся в византийской миниатюре, еще не утратившая сюжетную связь с ветхозаветными теофаниями, превратившись в изображение-символ как это имеет место в Никомидийском Евангелии. Стиль миниатюры Четвероевангелия в венецианской Марциане позволяет думать, что она выполнена едва ли раньше последней четверти XII в.; сопроводительные надписи с характерными лигатурами в обозначениях пророков говорят о том же. Если эта дата найдет подтверждение в анализе иконографии и стипля других миниатюр того же кодекса, мы будем иметь еще один пример тесной связи палеологовской живописи с искусством позднекомниновского периода. Речь идет об иконе из Погановского монастыря (рис. 9).

Икона прежде находившаяся в Погановском монастыре, куда была около 1395 г. вложена византийской императрицей Еленой, супругой Мануила II Палеолога, относится к типу билатеральных. На одной ее стороне изображены Богоматерь и Иоанн Богослов — покровитель монастыря, на другой — воспроизведена апсидная мозаика солунская мозаика церкви Христа Латома в монастыре Хознос Давид (рис. 7). Произведение, ныне хранящееся в Археологическом музее в Софии, весьма хорошо известно в специальной литературе, где по праву рассматривается как

<sup>26</sup> Venezia e Bisanzio. Venice, 1974, № 47. И L. Kessler, *The Illustrated Bibles from Tours*. Princeton, 1977, p. 39, fig. 58; G. Galavaris, *The Illustrations of the Prefaces...*, p. 100—101, fig. 79—80.



одно из высоких достижений поздневизантийской живописи <sup>27</sup>. Иконография этой иконы стоит значительно ближе к солунской мозаике, чем изображение миниатюры Четвероевангелия в Венеции. Христос-Еммануил представлен сидящим на радуге на фоне круглой мандорлы, образованной семью разноцветными концентрическими кругами и красиво



Рис. 8. — Венеция, Марциана, Z 540, л. II об.

выделяющейся на золоте; из ореола выходят символы евангелистов, расположенные в том же порядке, что и в мозаической росписи V в. Правая рука Христа поднята вверх, в левой — раскрытый свиток с текстом пророчества Исаии (XXV, 9). Характерно, что Христос-Еммануил изображен с язвами от гвоздей на кистях рук и ступнях ног, что, соответственно, устанавливает связь этой композиции с темой Второго пришествия. В нижней части иконы скалистый пейзаж с озером с плавающими в его водах рыбами. Слева на берегу стоящий, воздев руки, пораженный видением

<sup>27</sup> T. Gerasimov, *L'icône bilatérale de Poganovo au Musée archéologique de Sophia*. „Cahiers archéologiques”, t. X, 1959, p. 279–288, fig. 1–7, A. Grabar, *À propos d'une icône byzantine du XIV<sup>e</sup> siècle au Musée de Sophia* — Id., p. 289–304, fig. 1–3; A. Xynopoulos, *Sur l'icône bilatérale de Poganovo* — Id., t. XII 1962, p. 341–350, A. Grabar, *Sur les sources des peintures byzantines des XIII<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles* — Id., p. 363–372





Рис. 9. — Икона Погановского монастыря. София, Археологический музей.

пророк Иезекииль, справа — фигура сидящего юного пророка Аввакума, придерживающего рукой раскрытый кодекс (рис. 9). Сопоставляя в деталях композицию палеологовской иконы с ее ранневизантийским оригиналом нетрудно заметить, что мастер конца XIV в. не стремился к буквальному воспроизведению образца, и, сохраняя основные элементы, подверг их радикальной переработке в соответствии не только с формой и пропорциями доски, но и с новыми эстетическими нормами. Художник отчасти изменил также позы пророков и их состав. Последнее отнюдь не было следствием непонимания оригинала. Об этом можно уверенно говорить потому, что нам известны изображения теофании с созерцающим видение пророком Аввакумом. В качестве примера можно указать иллюстрацию второй литургической гомилии Григория Назианзина в рукописи первой половины XII в. в монастыре св. Екатерины на Синае (cod. gr. 339)<sup>28</sup>. В этой миниатюре Христос-Еммануил изображен на фоне овальной мандорлы в сопровождении символов евангелистов, с созерцающим видение пророком Аввакумом и Григорием Назианзином (рис. 10). Но эта композиция вторичного образования, построенная на переосмыслении схемы, предполагающей присутствие Иезекииля и Исаии. О том, что представленный в синайской рукописи вариант не получил развития в византийской иконографии, свидетельствует большое разнообразие иллюстраций той же гомилии Григория Назианзина, прослеживаемое по иллюминированным рукописям<sup>29</sup>. Присутствие Аввакума в композиции Погановской иконы — возможно, следствие воздействий иллюстраций, в которых изображение Христа-Ангела нередко оказывается замещенным другим иконографическим образом<sup>30</sup>.

Сопоставление нескольких contemporaneous произведений византийской живописи, в основе композиции которых находится тема пророческих видений, показывает лишь относительную стабильность общей схемы, которая не получила широкого распространения. Но зато из ее состава выделяется одно звено, приобретающее значение формулы теофании — это ореол с восседающим Христом-Еммануилом в сопровождении четырех символов евангелистов. Именно этот вариант был положен в основу многочисленных западных изображений, самым ранним среди которых является миниатюра Комментария диакона Павла на устав св. Бенедикта — рукописи, выполненной в Капуе между 915—934 гг. Начиная с XI в. мотив арки как трона становится повсеместно распространенной особенностью композиции *Maiestas Domini* в искусстве Запада. Уже в каролингских скрипториях, копируя восточные оригиналы, происходит соединение элементов восточнохристианской иконографии изображений Христа во славе с западными, обусловившее основу нового иконографического типа, который, после переходных вариантов, получает, наконец, классическую форму, предполагающую фигуру тронного Христа, вписанную в мандорлу миндалевидной формы, в сопровождении четырех живых существ. В это время в Византии мы не замечаем столь деятельной разработки указанной темы, хотя такие попытки, по-видимому, все же имели

<sup>28</sup> G. Galavaris, *The Illustrations of the Liturgical Homilies of Gregory Nazianzenus*. Princeton, 1969, p. 120—122, fig. 379.

<sup>29</sup> Id., p. 120—125, fig. 2, 100, 138, 181, 357, 402, 437, 455.

<sup>30</sup> S. Der Nersessian, *Note sur quelques images de rattachant au thème du Christ-ange*. „Cahiers archéologiques”, t. XIII, 1962, p. 209—216.





Рис. 10. — Библиотека монастыря св. Екатерины на Синае, № 339, л. 9 об.





Рис. 11. — Эчмиадзинское Евангелие. Ереван, Матенадаран, № 2374.



Рис. 12. — а, б, Фреска ниши капеллы XVII монастыря Аполлона в Баумте.



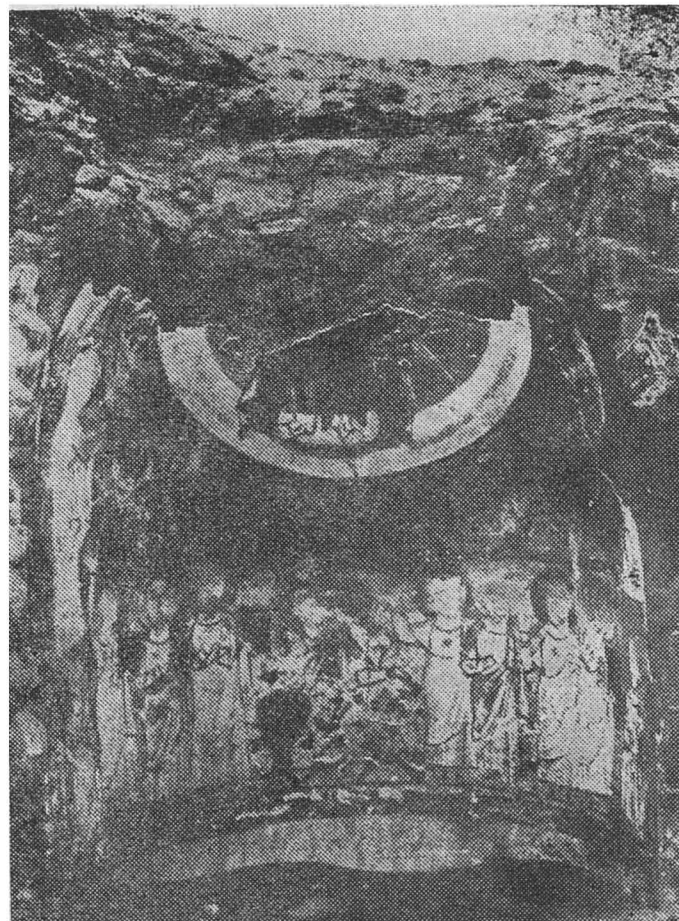


Рис. 13. — а) Фреска ниши капеллы XLVI монастыря Аполлона в Баунте; б) фреска ниши капеллы XI.V монастыря Аполлона в Баунте.





Рис. 14. — Фреска ниши капеллы XII монастыря Аполлона в Баунте.

место. На это указывают заставки пескольных греческих кодексов Четвероевангелия, композиции которых явно инспирированы доиконоборческими моделями. Отсутствие единой формулы свидетельствует о незавершенности поисков. В качестве отдельного варианта можно выделить композиции заставок с изображениями размещенными в пяти круглых медальонах: в более крупном по размерам центральном — фигура Христа, в остальных — символы евангелистов. Но и здесь нет полной стабильности. В Четвероевангелии, конца XI в., хранящемся в Палатинской библиотеке в Парме (№ 5), Христос во славе представлен в сопровождении четырех тетраморфов и огненных крылатых колес (изображения сидящих евангелистов вынесены в углы обрамления)<sup>31</sup>. В оксфордском кодексе того же времени (Slatke 10) при аналогичной общей схеме в центральном медальоне представлена стоящая фигура Христа<sup>32</sup>, в рукописи в библиотеке Чикагского университета, XII в., изображен тронный Христос (№ 131)<sup>33</sup>, а на фронтисписе, хранящегося в Париже кодекса XIII в. (Bibl. Nat. 81) — бюст Христа в круглом медальоне, из которого выходят символы евангелистов<sup>34</sup>. Это постепенное упрощение композиции отнюдь никак нельзя охарактеризовать как поиски наиболее сильных и лаконичных выразительных средств. Но оно хорошо определяет общую тенденцию от символики с элементом повествовательности к символическому изображению, утратившему связь с более ранними источниками. Заставка греческой рукописи XII в. Нового Завета в Национальной Библиотеке в

<sup>31</sup> Venezia e Bisanzio, № 38; G. Galavaris, *The Illustrations of the Prefaces ...*, p. 88 90, fig. 50

<sup>32</sup> Id., p. 76, fig. 53.

<sup>33</sup> Id., p. 76, fig. 56.

<sup>34</sup> Id., p. 77, fig. 58.

Афинах (№ 2251)<sup>35</sup>, на которой в круглом медальоне помещено изображение тронного Христа, окруженное меньшими медальонами с херувимами и бюстами ангелов и евангелистов, указывает один из путей, которыми проходило абстрагирование в византийском искусстве XI—XII вв. отдельных элементов иллюстрации ветхозаветной теофании. Фигуры обращенных в молитву Богоматери и Иоанна Предтечи здесь представлены на полях, над маленькими фигурками пророков. Таким образом композиция на пути своего превращения в Деисус еще продолжает сохранять связь со своим источником, внося при этом выразительный штрих параллелизма.

Иконографические источники пармской миниатюры тщательно прослежены Г. Галаварисом, указавшим на ее связь с восточнохристианским искусством, и прежде всего с каппадокийскими памятниками, а также выявившим разносторонние и ступенчатые связи иконографии всей этой группы миниатюр с византийскими литургическими гимнами<sup>36</sup>. Отдельные разделы второй главы книги Г. Галавариса об иллюстрациях предисловий в византийских Евангелиях посвящены иконографическим типам Христа Ветхого Денъми и Христа-Еммануила, представленного как Пантократор<sup>37</sup>. Известная энкаустическая икона VII в. в монастыре св. Екатерины на Синае (рис. 15) доказывает, что этот образ, вошедший в христианское искусство под воздействием текста Апокалипсиса, получил распространение уже в доиконоборческий период<sup>38</sup>. Значение этой иконы для иконографии Христа во славе усиливается еще тем обстоятельством, что в ней имеем наиболее ранний пример выделения интересующего нас образа из повествовательного-иллюстративного контекста, который присущий солунской мозаике и ее поздним немногочисленным репликам. Однако в доиконоборческий период на Христианском Востоке преобладал тип Христа-Еммануила как более тесно связанный с догматом Воплощения. Это подтверждает ряд памятников, представляющих Богоматерь, держащую перед собой щиток овальной формы с указанным изображением, в чем сказалось отражение устойчивого древнего иконографического типа, представленного фреской аркосолия XXVIII капеллы монастыря Аполлона в Бауите в Египте, датируемой V—VII вв.<sup>39</sup>, фреской VI—VII вв. в монастыре св. Иеремии в Саккаре<sup>40</sup>, фреской небольшой ниши в правом нефе Святой Марии Антикава в Риме (середина VII в.)<sup>41</sup>, миниатюрой в Эчмиадзинском Евангелии (VI в.)<sup>42</sup>, миниатюрой сирийской Библии VII в. в парижской Национальной Библиотеке<sup>43</sup>, иконой VI в. в монастыре св. Екатерины на Синае<sup>44</sup>. Только в качестве реминисценции древнего мотива эта деталь

<sup>35</sup> Id., p. 94—95, fig. 87.

<sup>36</sup> Id., p. 74—109.

<sup>37</sup> Id., p. 93—109.

<sup>38</sup> K. Weitzmann, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai. The Icons*, vol. I. Princeton, 1976, p. 41—42, pl. XVIII, I.XII, I.XIII.

<sup>39</sup> Chr Ihm, *Op. cit.*, S. 203, Taf. XVIII, 1

<sup>40</sup> I E. Quibell, *Excavations at Saqqara 1906—1907*, I.e. Cairo-Leipzig, 1908, vol. IV, p. 23, 135, pl. XXV

<sup>41</sup> Н. П. Кондаков, *Иконография Богоматери*, т. I, с. 307—309, рис. 208.

<sup>42</sup> В. Пудко, *О двух миниатюрах Эчмиадзинского Евангелия*. „Вестник общественных наук АН Арм. ССР”, 1980, № 9.

<sup>43</sup> Н. П. Кондаков, *Иконография Богоматери*, т. I, с. 309—311, рис. 209.

<sup>44</sup> K. Weitzmann, *Op. cit.*, vol. I, p. 27, pl. I.IV.



изредка встречается в архаизированной иконографии таких памятников как фреска конхи алтарной апсиды Св. Софии в Охриде<sup>45</sup>. Во всех названных случаях щиток с фигурой Христа-Еммануила воспринимается не как обычный живописный портрет, но осмыслено как представление



Рис. 15 — Христос во славе. Икона монастыря св. Екатерины на Синае.

воплощенного Слова (Логоса). Изображение оказывается одушевленным, действующим.

Для уяснения мотивов входящих в иконографию восточнохристианских памятников представляющих Христа во славе уже в доиконобор-

<sup>45</sup> С. Радојчић, Прилози за историју на старијег охридског сликарства. „Зборник радова Византолошког института”, кн. VIII, 2, 1964, с. 357—359, сл. I.

ческий период важное значение имеет концепция Ефрема Сирина, согласно которой одним из назначений херувимов является возношение Христа, хотя эта принадлежность ветхозаветной теофании не упомянута в повествовании о вознесении-восхождении на небо Христа (Деян, I, 9—10). Между тем ее отражение нашло место уже в миниатюре с изображением Вознесения Христа в кодексе Рабулы-сирийском Евангелии, выполненном в 586 г. в монастыре Загба в Месопотамии. Связь видения Иезекиэля с Вознесением, засвидетельствованная Евангелием Рабулы, определяет основную иконографическую схему росписей в нишах капелл VI в. коптского монастыря в Бауите<sup>46</sup>. Композиция в капелле XXVI представляет сидящего на геммированном троне юного Христа с раскрытым кодексом в левой руке; из окружающей его фигуру круглого ореола выходят четыре живых существа, внизу изображены колеса<sup>47</sup>. Бауитские фрески не обнаруживают абсолютного иконографического сходства в отдельных деталях. Если сопоставить фреску капеллы XVII (рис. 12 а, б) с росписями капеллы XLVI и XLV (рис. 13 а, б), в которых изображение Христа во славе включено в иконографическую схему Вознесения<sup>48</sup>, с фреской капеллы XXVI, нетрудно заметить, что в сущности варьируются несколько весьма сходных между собой вариантов. Особенностью одного из них являются колеса под мапдорлой, тогда как для другого характерно колесовидное представление многоочитых тел животных с маленькими головами. В фреске капеллы VI, кроме того, надо отметить изображение Христа в историческом типе, а в нижней зоне росписей среди апостолов представлена тронная Богоматерь с младенцем<sup>49</sup>. Сходное по общей иконографической схеме изображение алтарной ниши капеллы XIII (рис. 14)<sup>50</sup> заслуживает внимания тем, что изображение тронной Богоматери с младенцем в нижней зоне типологически сходное с заглавной миниатюрой Никомидийского Евангелия (рис. 1). Следовательно последнюю можно рассматривать как реплику иконографической схемы росписей алтарной ниши, в свою очередь повторявшей программы росписей апсиды. Отмеченное обстоятельство позволяет понять истоки иконографии византийской миниатюры начала XIII в.

Приведенные примеры дают представление о различных тенденциях в развитии иконографии Христа во славе в доиконоборческий период. К этим схемам в сущности мало нового прибавляет фреска VII в. в Латмосе близ Гераклеи (Малая Азия), с ангелами возносящими ореол с тронным Христом<sup>51</sup>. Однако она вместе с грузинским вариантом (апсида пещерного храма Додо в Давид-Гаредже)<sup>52</sup>, а также с позднейшими малоазиатскими примерами<sup>53</sup> дает представление о различных национальных

<sup>46</sup> A. Grabar, *Martyrium*, t. II, p. 129—233.

<sup>47</sup> Chr. Ihm, *Op. cit.*, S. 202—203, Taf. XIII, 2.

<sup>48</sup> Id., S. 201, 204, Taf. XXIII, 1, XXIV, 1—2.

<sup>49</sup> Id., S. 200—201, Taf. XXV, 1.

<sup>50</sup> Id., S. 203—204, Taf. XXV, 2.

<sup>51</sup> Fr. Rademacher, *Der thronende Christus der Chorschranken aus Gustof.*, Köln-Graz, 1963, S. 85—86, Abb. 49.

<sup>52</sup> Ш. Я. Амиранашвили, История грузинской монументальной живописи, т. I Тбилиси, 1957, с. 30—35, табл. 18—23.

<sup>53</sup> J. Lafontain-Dosogne, *Théophanies-visions auxquelles participent les prophètes dans l'art byzantin après la restauration des images*. In: *Synthronon* Paris, 1968. p. 68—74, fig. 1—3.



вариантах указанной композиции в ряде восточнохристианских стран. Армянская фреска VII в. церкви св. Степаноса в Лмбате, на которой изображение Христа во славе объединено с Вознесением, также инспирирована ветхозаветными текстами, хотя в то же время несет и отражение Апокалипсиса<sup>54</sup>. Итак, сирийское и коптское искусства на основе видения Пезеккиля выработали наиболее ранние схемы изображения Христа носимого четырьмя живыми существами. Генезис этой колесницы прослежен Х. П. Л'Оранжем, выводящим ее из непресекающейся традиции искусства Древнего Востока<sup>55</sup>.

Иконографический тип юного Христа, благословляющего отведенной в сторону рукой, длительное время количественно преобладает в миниатюрах средневековых латинских рукописей, и только в XII в. исторический тип получает более заметное распространение. Связь композиции *Maiestas Domini* с программой росписей алтарной апсиды, наметившаяся в раннем средневековьи на Христианском Востоке, становится обычной для декора романских храмов<sup>56</sup>. Если в коптских фресках капелл Бауита еще нет ясно обозначенного различия между двумя иконографическими типами образа Христа, то в миниатюрах византийских рукописей XII—XIII вв. оно существует. Изображения юного Христа встречаются преимущественно в иллюстрациях ветхозаветных текстов, в которых отражена теофания, или же в инспирированных ими композициях (рис. 8). Это отчасти распространяется и на миниатюру Никомидийского Евангелия (рис. 1). Отмеченная ремниценция доиконоборческой иконографии не является неожиданной, поскольку определенная ориентация на раннехристианское наследие на рубеже XII—XIII вв. преимущественно в плане иконографии характерна для европейского искусства в целом.

В византийской иконописи комниновского времени нам известен лишь единственный случай представления Христа во славе с символами евангелистов — на обрамлении иконы тронной Богоматери с младенцем в монастыре св. Екательпы на Синае<sup>57</sup>. Эта изящная работа конца XII в., как и известный панагиар в афонском монастыре св. Пантелеимопа, с именем императора Алексея Комнина Ангела (1195—1204)<sup>58</sup>, представляет Богоматерь в окружении пророков, и, соответственно, изображение Христа во славе в таком контексте следует воспринимать не иначе как инспирированное пророческими видениями. Фигуру Христа окружает круглый ореол с мотивом арки как трона. В сущности здесь оказываются налицо элементы как восточнохристианской, так и западной схем. Последние на рубеже XII—XIII вв. достаточно активно проникают в византийскую иконографию. О том, что соприкосновения византийского искусства с западным не носили элемента случайности, говорят многочи-

<sup>54</sup> В. Г. Пуцко, Иконографические схемы армянских алтарных росписей VII века (Истоки и параллели). „Историко-филологический журнал“, 1980, № 3, с. 71—78, рис 1—3.

<sup>55</sup> H. P. L'Orange, *Studies on the Iconography of Cosmic Kingship in the Ancient World* Oslo, 1953, p. 124—133.

<sup>56</sup> O. Demus, *Romanische Wandmalerei* München, 1968, Taf. 84 ff.

<sup>57</sup> G. et M. Sotiriou, *Icons du Mont Sinai*, t. I Athènes, 1956, fig 54; t. II. Athènes, 1958, p. 73—75.

<sup>58</sup> Н. И. Кондаков, Памятники христианского искусства на Афоне, С.-Петербург, 1902, с. 222—225, табл. XXXI.

сленные факты<sup>59</sup>. Причем особо показателен установленный К. Вейцманом факт участия византийского художника XI в. в выполнении украшающей «Золотой кодекс» Генриха III (Эскориал) миниатюры с изображением *Maiestas Domini* (рис. 16)<sup>60</sup>. Эта композиция с традиционной для Запада иконографической схемой и с определенными чертами визан-



Рис. 16. — Эскорцал, Codex Aureus, л. 2.

<sup>59</sup> K. Weitzmann, *Various Aspects of Byzantine Influence on the Latin Countries from the Sixth to the Twelfth Century* „Dumbarton Oaks Papers”, vol 20, 1966, p. 1-24, O. Demus, *Byzantine Art and the West* New York, 1970, p. 121 ff.

<sup>60</sup> K. Weitzmann, *Various Aspects* .., p. 4, fig 1.



тийского стиля дает представление о характере компаративизма подобных образцов.

Сопоставляя византийскую и западную миниатюры, выполненные около 1200 г., из которых одна украшает Четвероевангелие в флорентийской Лауренциане (рис. 6 б), а другая Вестминстерскую Псалтирь в Лондоне<sup>61</sup>, нельзя не увидеть близости их общей композиционной схемы. Но в то же время нельзя не заметить и различий, как касающихся не подлежащих строгой регламентации деталей, так и имеющих более принципиальное значение. Мандорла в обоих случаях имеет миндалевидную форму, как и в заглавной миниатюре Никомидийского Евангелия (рис. 4), но в английской рукописи она с декоративным обрамлением. Византийские художники чаще всего изображают Христа с благословляющей рукой перед грудью, тогда как западной иконографии более свойственный жест поднятой либо отведенной руки. Но, пожалуй, более существенно положение четырех живых существ, трактованных как символы евангелистов, о чем на миниатюре флорентийского кодекса говорят сопроводительные надписи, а на миниатюре Вестминстерской Псалтири свидетельствуют надписи на свитках, которые держат орел, лев и телец. В положении и изображений символов евангелистов проявляется одна характерная деталь: в византийских памятниках они лишь наполовину выходят из мандорлы, тогда как в западных уже с каролингской эпохи получает широкое распространение обычай представлять символы евангелистов «сопровождающими» мандорлу. Это различие устойчиво держится и в тех случаях, когда произведение обнаруживает явные признаки византизирующего стиля. Здесь может служить примером небольшая икона с изображением *Majestas Domini* в монастыре св. Екатерины на Синае (рис. 17)<sup>62</sup>. Ее происхождение К. Вейцман связывает с деятельностью мастерской, обслуживавшей крестоносцев. Представляя тронного Христа согласно византийскому обычаю, художник начала XIII в. изображает символы евангелистов по западной традиции с латинскими надписями на свитках; миндалевидная мандорла украшена орнаментированным бордюром. Нам известно лишь единственное произведение византийского круга, обнаруживающее принципиальное сходство в общем композиционном решении. Это заглавная миниатюра в русском Евангелии конца XIV в., происходящем из Переславля-Залесского<sup>63</sup>.

Известная искусству доиконоборческого периода схема, предполагающая размещение фигуры восседающего Христа на фоне круглой мандорлы, в сопровождении символов евангелистов (рис. 7, 12—14), не была забыта византийскими художниками комниновского периода. В венской Национальной Библиотеке хранится греческое Евангелие, переписанное в 1109 г. монахом Андреем возле Патр в Пелопоннесе, украшенное четырьмя изображениями евангелистов, а также заглавной миниатюрой с изображением Христа во славе (л. 5), которое дает простейший вариант (рис. 18)<sup>64</sup>.

<sup>61</sup> *The Year 1200*, vol. II, New York, 1970, fig. 177

<sup>62</sup> K. Weitzmann, *Four Icons on Mount Sinai. New Aspects in Crusader Art.* „Jahrbuch der osterreichischen Byzantinistik, Bd. 21, 1972, p. 291, fig. 11.

<sup>63</sup> В. Пуцко, *Majestas Domini* в русской миниатюре конца XIV века „Byzantinoslavica“, t. XI, 1979, с. 199—203

<sup>64</sup> P. Buberl und H. Gerstinger, *Die byzantinischen Handschriften 2. Die Handschriften des 10.—18. Jahrhunderts.* Leipzig, 1938, S. 46—48, Taf. XIX—XXII; H. Hunger, *Katalog*



Рис. 17. — *Majestas Domini*. Икона монастыря св. Екатерины на Сицае.



Рис. 18. — Вена, Национальная библиотека, Suppl 154, л. 5.



Христос изображен сидящим на арке, трактованной как трон, на фоне трех концентрических сфер, из которых выходят символы евангелистов, расположенные в весьма оригинальном порядке (слева вверху человек, внизу — лев; справа вверху телец, внизу — орел), сопроводительные надписи говорят об истолковании символов евангелистов по Псевдо-Афанасию. Стиль миниатюры выдает точки соприкосновения с произведениями греческого искусства Южной Италии, на что уже было указано П. Буберлом. Вторая миниатюра украшает кодекс Четвероевангелия XI—XII в. в метеорском монастыре Варлаама в Фессалии (№ 1)<sup>65</sup>. Христос изображен также в круглой мандорле и с таким же расположением символов евангелистов, но трактованных по Елифанию (рис. 19). Как и в миниатюрах латинских рукописей, бордюр мандорлы орнаментирован, а ее пространство разделено луновидными полсками, отдаленно напоминающими ме-



Рис. 19. — Метеора, монастырь Варлаама, № I, л. 6.

*der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek Supplementum graecum.* Wien, 1957, S. 101—102; G Galavaris, *The Illustrations of the Prefaces...*, p. 76—78, fig. 154.

<sup>65</sup> Id., p. 76—77, fig. 55.

редьяны, благодаря чему мандорла кажется объемной. В обеих миниатюрах много сходного, обязанного общему источнику. Изображение тронного Христа окруженного круглой мандорлой с концентрическими сферами и символами евангелистов известно и в византийской живописи XV в. От том, что оно могло входить в состав Деисуса, говорит обрамление иконы св. Николы с житием в монастыре св. Екатерины на Синае<sup>66</sup>. Отсюда можно сделать вывод, что включение в деисусный ряд русского иконостаза композиции «Спас в силах», осуществленное Феофаном Греком в Москве, имело прецедент уже в Византии<sup>67</sup>. Получающее популярность в византийском искусстве рубежа XII—XIII вв. изображение Христа во славе появляется в книжной миниатюре и при первых Палеологах, о чем говорит миниатюра в кодексе Четвероевангелия с Деяниями и посланиями апостолов в Ленинграде (ГПБ, греч. 101), где интересующая нас композиция собственно занимает лишь верхнюю часть миниатюры с сидящим евангелистом Матфеем (рис. 20)<sup>68</sup>. Новой чертой общей схемы этого изображения Христа во славе является то, что овальная мандорла вписана в большой неправильной формы ромб. Несколько особое место занимает композиция Христос во славе в ватиканском кодексе XI в., украшенном миниатюрами не ранее XV в.<sup>69</sup>: Христос-Еммануил представлен в том же положении как и на солунской мозаике, со свитком в левой руке и с поднятой правой; фигура вписана в неправильной формы ромб, изображенный поверх круглой мандорлы, из которой выходят символы евангелистов. Определенными формальными чертами эта миниатюра может продолжить ряд реплик мозаики V в. Но здесь нет фигур, созидающих видение пророков и появляются детали, получающие логическое развитие уже в русской живописи, где на основе переработки различных источников была выработана новая оригинальная композиция «Спас в силах»<sup>70</sup>.

Проследивая путь развития изображений Христа во славе в искусстве Византии на протяжении тысячелетнего периода, нельзя не видеть, что в нем отразились прежде всего исторически сложившиеся условия. Сказалось обращение к доиконоборческому искусству и прежде всего к восточнохристианскому наследию, а также взаимодействие с художественной культурой Запада. Заглавная миниатюра Никомидийского Евангелия является продуктом всех этих объективных причин, что мы и стремились показать в этой статье. Эпоха крестовых походов наложила свой отпечаток на искусство Византии, и прежде всего на книжную миниатюру. В заглавной миниатюре, иконография которой представляет реплику схемы росписей алтарной апсиды, опознаются различные факторы, сказавшиеся на развитии темы. В эту тему был вложен глубокий внутренний

<sup>66</sup> G. et M. Sotiriou, *Op. cit.*, t. I, fig. 170.

<sup>67</sup> Подробнее об этом я пишу в своей работе: „Спас в силах” в русской живописи конца XIV — начала XVI веков (в печати).

<sup>68</sup> В. Н. Лазарев, Новый памятник константинопольской миниатюры XII века. „Византийский временник”, т. V, 1952, с. 179, рис. I. Материалы реставрационных наблюдений изложены в статье: П. П. Мокрецова, Новые данные о миниатюрах Евангелия греч. 101 Государственной Публичной библиотеки им. М. Л. Салтыкова-Щедрина в Ленинграде. Там же, т. 33, 1972, с. 210, рис. I, 17.

<sup>69</sup> G. Galavaris, *The Illustrations of the Prefaces*, fig. 82.

<sup>70</sup> Не охваченной нашей статьей осталась лишь икона Христа во славе в Венеции, датированная М. Хатзидакисом серединой XIV в. M. Chatzidakis, *Icônes de Saint-Georges des Grecs et de la collection de l'Institut*. Venice, 1962, p. 9—10, pl. I Иконография указанной иконы не может быть включена ни в одну из рассмотренных схем.



смысл, как и в византийскую литургию, с которой ее связывают не какие-либо отдельные черты сходства, но сущность общих идей. И поэтому нетрудно понять, почему именно миниатюра Евангелия содержит те же сюжеты, что и декорация алтаря.



Рис 20. — Ленинград, Гос. Публичная библиотека, греч. 101, л. 10 об.

# LES NÉOMARTYRS DU NARTHEX DE L'ÉGLISE DE CETĂȚUIA

LOUISA SYNDIKA-LAOURDA  
(Salonique)

*À la mémoire d'Ana-Maria Musicescu*

Le monastère de Cetățuia, son église et son rôle culturel sont largement connus<sup>1</sup>; par cet exposé je tâche de présenter les néomartyrs qui figurent dans le registre ouest du narthex parmi les autres saints martyrs et comme ils sont tous à peu près identiques, ils n'attirent pas l'attention, surtout à cause des repeints très flous de ce registre.

La construction du monastère et les fresques de l'église dédiées aux saints Pierre et Paul furent terminées en 1672, selon la date de l'inscription grecque au-dessus de la porte d'entrée du pronaos<sup>2</sup>; des repeints et des restaurations ont été effectuées aux siècles suivants<sup>3</sup>.

Au bas de la paroi ouest du narthex figurent dix saints martyrs<sup>4</sup>. Les inscriptions en grec, de part et d'autre des têtes ou des épaules des saints, indiquent leurs noms. Certains noms sont inscrits sur une couche de couleur sombre entourés par une couche supérieure blanche-grisâtre de repeint, sur laquelle sont inscrites les autres inscriptions. Des ligatures sont employées pour certains noms et lieux d'origine des néomartyrs.

De gauche à droite les saints sont les suivants :

1. Saint Longinos l'Ekatontarchos (fig. 1).
2. Saint Eupsichios (fig. 1)
3. Saint Dometios
4. Saint Nicolas et néomartyr
5. Saint Stojanos et néomartyr (fig. 2)
6. Saint Demetrios et néomartyr (fig. 2)
7. Saint Auxentios et néomartyr (fig. 3)
8. Saint... (illisible) (fig. 3)
9. Saint Jean de Jannina
10. Saint Nicolas de Metzovo Trikkis

Les saints sont représentés avec des habits traditionnels, longue tunique et chlamyde nouée sur la poitrine, excepté le dernier à droite,

<sup>1</sup> Voir N Grigoraș, *Le monastère de Cetățuia*, 2<sup>e</sup> éd., Bucarest, Meridiane, 1968, et la bibliographie à la fin du volume.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>3</sup> I. D. Ștefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie depuis les origines jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle*, II, Paris, 1928, p. 165. N Grigoraș, *op cit.*, p. 18.

<sup>4</sup> I. D. Ștefănescu, *op cit.*, VI, Paris, 1929, p. 62 : à la description des côtés sud et ouest du narthex l'auteur indique « des portraits de saints martyrs au bas des parois »



Nicolas de Metzovo, qui porte un vêtement boutonné, un long manteau sans manches, et un chapeau tricorne entouré de l'aurole. Les auroles des martyrs ainsi que celles des autres saints de l'église sont en bas relief<sup>5</sup>. Tous tiennent la croix du martyr, quelques-uns de la main droite, d'autres de la main gauche. Longinos l'Ekatontarchos, Auxentios et Nicolas de Metzovo sont barbus. Les autres sont jeunes et imberbes. Parmi les dix saints de ce registre, les trois premiers : Longinos, Eupsichios, Dometios, et le huitième dont le nom est illisible, sont des martyrs des premiers siècles chrétiens<sup>6</sup>. Les autres sont des néomartyrs<sup>7</sup> de date postérieure, c'est-à-dire de la période ottomane dans les Balkans. Quatre, sont indiqués dans les inscriptions par « néomartyrs »<sup>8</sup> et les deux derniers par le lieu de leur origine.

Un problème se pose concernant deux néomartyrs : Nicolas et Démètre, à savoir qui parmi les Nicolas et les Démètres figurent ici car le lieu de leur provenance n'est pas indiqué dans les inscriptions et il y en a plusieurs portant ces noms.

#### LES NÉOMARTYRS

##### Saint Nicolas et néomartyr<sup>9</sup>

Dans le Néon Martyrologion Nicodème présente quatre :

1. Nicolas de Metzovo, martyrisé à Trikala en 1617 (celui qui figure dans le narthex)<sup>10</sup>.
2. Nicolas Karamanos de Smyrne, martyrisé à Smyrne en 1657<sup>11</sup>.
3. Nicolae l'épicier de Karpenisi, martyrisé à Constantinople en 1672<sup>12</sup>.
4. Nicolas de Chios, martyrisé à Chios en 1754<sup>13</sup>.

Celui qui est représenté ici est probablement le dernier du groupe — celui de Chios. Nicodème le présente sous le titre « A été martyrisé Chios le saint megalomartyr (grand martyr) Nicolas le nouveau ». Le texte commence par l'Acoulouthie du néomartyr, suit la Vie du saint

<sup>5</sup> N. Grigoras, *op. cit.*, p. 22.

<sup>6</sup> Sofronios Eustratiades, *Ἀγιολόγιον* éd. Apostoliki Diaconia, sans date ; Longinos l'Ekatontarchos, p. 276 ; Eupsichios, p. 158 ; Dometios, p. 117.

<sup>7</sup> Parmi les synaxaires sur les néomartyrs je m'en réfère ici au premier, celui de Nicodème l'Hagiorite, le *Νέον Μαρτυρολόγιον* Athènes, Astir, 1962, 3<sup>e</sup> édition. Ci-après *Néon Martyrologion*. Voir aussi Ioannis M. Perantonis, *Λεξικόν τῶν Νεομάρτυρων* I—III, Athènes 1972, qui est le plus récent sur le sujet, avec une riche bibliographie sur les néomartyrs. Ci-après, I. Perantonis.

<sup>8</sup> Le nom de « Néomartyr », ajouté après les noms des saints aux inscriptions dans des églises ou aux i-ôtes, désigne les saints de l'Eglise Orthodoxe qui, pendant la domination ottomane, avaient subi le martyre par les Turcs pour ne pas avoir abjuré leur foi. Voir, par exemple, Chrysostomos Papadopoulos, *Οἱ Νεομάρτυρες*, Athènes, 1922, p. 4 et note 2 ; S. Salaville, *Un répertoire des néo-saints de l'Eglise Orientale*, « Byzantion », 20(1950), pp. 383—408.

<sup>9</sup> Sur les Nicolas du *Néon Martyrologion*, et sur les sept Nicolas des synaxairea postérieurs, voir I. Perantonis, III, p. 383—408.

<sup>10</sup> *Néon Martyrologion*, p. 67—69.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 75—76.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 84—88.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 155—171.

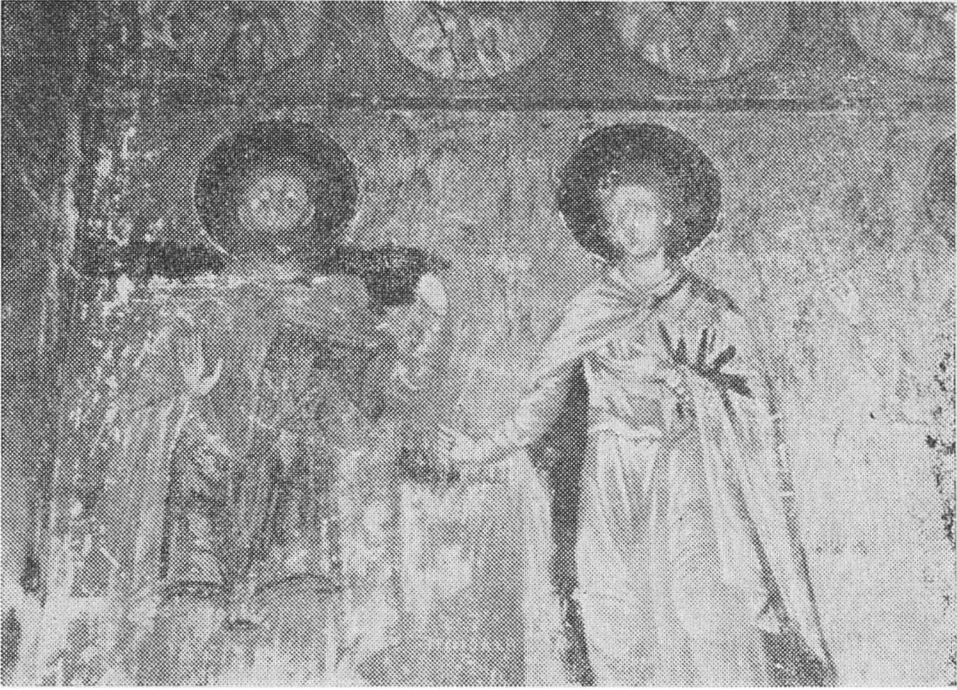


Fig. 1



Fig 2





Fig. 3

racontée en détail<sup>14</sup> et, à la fin du récit, Nicodème mentionne qu'il a écrit la Vie du saint en consultant des notes prises par des chrétiens qui étaient présents au martyre, et par d'autres qui sont encore en vie et qui se rappellent cet événement. Le texte finit par la deuxième partie de l'Acolouthie.

Saint Stojanos et néomartyr<sup>15</sup>.

Dans les synaxaires grecs il est connu comme saint Jean de Bulgarie, ou saint Jean le Bulgare.

Stojanos, un jeune homme de 18 ans, fut converti à l'Islam. Quelque temps après il se repentit de son péché et s'en alla au Mont Athos où il s'installa au monastère de Lavra. Il y resta pendant trois années à faire pénitence. Mais comme il était toujours malheureux à cause de son péché, il partit du Mont Athos pour aller à Constantinople. Après son arrivée, portant un fez rouge et des chaussures rouges, il entra dans l'église de Saint Sophie (alors un djami) faisant le signe de la croix. Immédiatement il fut pris par les Turcs qui se trouvaient là en ce moment et, refusant de devenir musulman, il fut décapité dans la cour de Sainte Sophie, le 5 mars 1784.

Saint Démètre et néomartyr<sup>16</sup>.

<sup>14</sup> Après la mort de Nicolas et avant que son corps soit jeté à la mer, quelques Turcs avaient coupé ses doigts et les avaient vendus aux chrétiens comme reliques ; avec ces reliques une femme a été guérie ; voir *Néon Martyrologion*, p. 168–169.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 214. I. Perantonis, II, p. 254–255.

<sup>16</sup> Sur les Démètres dans le *Néon Martyrologion* et sur les quatre des synaxaires postérieurs, voir I. Perantonis, I, p. 152–172.

Dans le Néon Martyrologion Nicodème en présente quatre :

1. Démètre Tornaras, d'origine inconnue, subit le martyre dans un lieu inconnu, le 19 mars 1564<sup>17</sup>.
2. Démètre de Philadelphie (en Asie Mineure) a été martyrisé au même endroit, le 2 juin 1657<sup>18</sup>.
3. Demos (Démètre) de la région d'Andrinople a été décapité à Smyrne le 10 avril 1763<sup>19</sup>.
4. Démètre de Constantinople fut décapité à Galata (à Constantinople), le 2 février 1784<sup>20</sup>.

Saint Auxentios et néomartyr<sup>21</sup>.

Auxentios, de la région de Vella en Epire, s'en alla très jeune à Constantinople, pour travailler chez un fourreur. Peu après il changea d'avis et devint matelot dans la flotte ottomane où il s'amusait beaucoup avec les matelots turcs. Ayant des remords à cause de sa vie frivole, il commença à jeuner et à prier durant la nuit. Au moment où il sentit qu'il était assez fort pour subir le martyre, il alla voir les Turcs du navire et leur déclara qu'il était chrétien. Amené au mollah il répétait « je suis chrétien et je mourrai comme chrétien ». Le mollah le condamna à mort. Il fut martyrisé et décapité à Constantinople le 25 janvier 1720. Ses reliques se trouvent au Mont Athos, au monastère de Xiropotamou<sup>22</sup>.

Saint Jean de Jannina<sup>23</sup>.

Jean de Jannina était un homme jeune, très pieux, qui exerçait le métier de tailleur à Jannina. Après la mort de ses parents il s'installa à Constantinople. Les Turcs du voisinage le pressaient souvent d'embrasser l'Islam lui promettant une position sociale riche et élevée. Jean résistait à tout propos. Finalement il fut saisi par les Turcs et amené au Kadi, qui l'emprisonna. Il fut condamné à mort quelques jours après Pâques. Il mourut en chantant le troparion de Pâques *Χριστός ανέστη εκ νεκρών* le 18 avril 1526. Les chrétiens achetèrent des Turcs ses reliques et les déposèrent à l'Eglise Patriarcale.

Saint Nicolas de Metzovo Trikkis<sup>24</sup>.

Très jeune, Nicolas<sup>25</sup> est allé de Metzovo à Trikala pour travailler chez un boulanger. Quelque temps après, les Turcs commencèrent à le forcer et à le terroriser pour le convertir à l'Islam ; finalement ils réussirent. Mais quand il se rendit compte de ce qu'il avait fait il retourna à Metzovo et reprit la vie chrétienne. Quelques années après il alla à Trikala pour vendre un fardeau de bois et il fut reconnu par un Turc barbier, qui l'accusa d'avoir renié l'Islam. De peur d'être trahi aux Turcs par le barbier, Nicolas lui offrit le fardeau de bois et, pour garder le

<sup>17</sup> *Néon Martyrologion*, p. 58–59

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 78–80.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 184–186.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 211–212

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 109–112. I. Perantoms, I, p. 81–82.

<sup>22</sup> I. Perantoms, I, p. 82.

<sup>23</sup> *Néon Martyrologion*, p. 44–50 I. Perantoms, II, p. 232–237

<sup>24</sup> Trikki était l'ancien toponyme de Trikala en Thessahe occidentale qui était le siège de l'évêché dès l'époque byzantine. A l'époque ottomane la région de Jannina et de Metzovo était soumise à la direction de l'évêque de Trikkis : voir V. Skouvaras, *Τρίκκης και Σταγών Μητρόπολις*, *Θρησκευτική και Ήθική Εγκυκλοπαίδεια* vol. XI, p. 858

<sup>25</sup> *Néon Martyrologion*, p. 67–69.



secret, il promit de lui apporter un fardeau chaque année. Entre temps Nicolas se repentit de sa faiblesse et il revint à Trikala sans le bois, ce qui amena le barbier de le trahir aux Turcs, qui le saisirent et l'amènèrent au kadi. Il fut condamné à être martyrisé sur le feu ; il mourut le 19 mai 1617. Pendant la nuit un chrétien est allé au lieu du martyr et acheta la tête brûlée de Nicolas, qu'il garda dans sa maison jusqu'à la fin de sa vie. Plusieurs années après, cette relique a été transférée au monastère de Varlaam à Météora.

Sur les fresques de Cetățuia saint Jean est représenté avec les vêtements traditionnels des autres saints, tandis que saint Nicolas de Metzovo porte des vêtements mentionnés plus haut (tunique, long manteau sans manches, chapeau tricorne) (fig. 4). Dans le monastère de Varlaam à Météora, ces deux néomartyrs paraissent aussi, chacun dans une des deux églises du monastère. Dans l'église des Trois Hiérarches est représenté, selon l'inscription, saint Nicolas de Metzovo, barbu, portant un habit court boutonné devant, un manteau sans col court aussi, qui étaient les vêtements des gens de la région épirote (fig. 5). Il figure sur la paroi nord de l'église à côté des fondateurs de ce monastère, Nektarios et Theophanis Apsarades, de Jannina, installés à Météora en 1517—1518<sup>26</sup>. Les fresques datent de la seconde rénovation de 1637<sup>27</sup>. Aux dernières lignes de l'inscription est écrit le nom du peintre, « ... peint de ma main, prêtre Jean, avec mes enfants, en l'année 1637, du pays Stagon »<sup>28</sup>. Saint Nicolas étant un des néomartyrs de la région, le prêtre-peintre devait connaître son martyr survenu vingt ans auparavant à Trikala, qui n'est pas loin de Stagon, et le représenta à côté des fondateurs avec des vêtements ordinaires. Saint Jean de Jannina est représenté à l'autre église du monastère, celle de Τῶν Ἀγίων Πάντων (de Tous les Saints), que les mêmes fondateurs avaient construit en 1548 et le naos fut décoré de fresque pendant la même année<sup>29</sup> ; les fresques du narthex datent de 1566, selon l'inscription au mur nord du narthex<sup>30</sup>. Dans le naos, sur le pilier à gauche face au mur, figure saint Jean de Jannina. Il porte une longue tunique boutonnée sur la poitrine, fixée par une ceinture de tissu rayé, un long manteau rouge à col blanc, sans manches, et un chapeau tricorne presque pareil à celui du Nicolas à Cetățuia mais avec les coins inclinés. Il est jeune, imberbe et porte une courte moustache (fig. 6). De la main droite il tient la croix du martyr et de

<sup>26</sup> Vangelis Skouvaras, *Météora*, Volos, 1961, p. 56.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>28</sup> Stagoi était l'ancienne nom de la petite ville tout près des Météora, qui depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle est indiquée par le toponyme de Kalambaka. Stagoi était le siège de l'évêque de la diocèse jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle quand Trikki et Stagoi furent unis en un évêché ; l'évêque porte le titre de Frikis et Stagon, voir V. Skouvaras, *art. citée*, p. 58.

<sup>29</sup> V. Skouvaras, *Météora* p. 63, il est cité que l'icône de l'église eut lieu en 1566. D'après Andreas Nynghoropoulos, *Σχεδιάσμα Ιστορίας τῆς θρησκευτικῆς ζωγραφικῆς μετὰ τὴν Ἀλωσῶν* Athènes 1957, p. 118—120, le naos où figure saint Jean de Jannina, fut décoré à fresques en 1548 par le peintre Fringos Katelanos, pendant l'année de la construction de l'église, tandis que le narthex a été décoré en 1566 selon l'inscription au mur nord du narthex. Voir aussi Milos Garidis — Thanasis Paliouras, *Συμβολὴ στὴν εἰκονογραφία νεομαρτύρων*, *Ἑπειρωτικὰ Χρονικά* 22 (1980), p. 196.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 68



Fig. 4



Fig. 5



Fig. 6



la main gauche un long rouleau où est écrit le troparion de Pâques  $\chi\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma \acute{\alpha}\nu\epsilon\sigma\tau\eta \acute{\epsilon}\kappa \nu\epsilon\kappa\rho\acute{\omega}\nu$  qu'il chantait jusqu'au moment de sa mort<sup>31</sup>.

Les reliques de ces deux néomartyrs se trouvent au monastère de Varlaam<sup>32</sup>.

En comparant les deux néomartyrs du monastère de Varlaam avec ceux du monastère de Cetățuia on constate qu'il s'agit d'après les inscriptions, des mêmes saints mais avec des vêtements différents : saint Nicolas de Cetățuia paraît avec les vêtements de saint Jean à Météora, et saint Jean de Cetățuia avec les vêtements traditionnels des saints du registre. Probablement, comme les peintres voyageaient assez souvent, on peut supposer que celui qui a fait les repeints à Cetățuia, Moldave<sup>33</sup> ou Grec épirote, connaissait ces fresques de Varlaam ou d'ailleurs, mais avait oublié lequel des deux saints portait le frappant costume de ville.

Deux repeints ont été effectués à l'église, le premier probablement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup> et le second au commencement du XIX<sup>e</sup><sup>35</sup>. Les inscriptions sur le fond sombre et celles sur le fond grisâtre de la couche supérieure du repeint prouvent qu'elles étaient peintes à deux reprises, car on voit clairement que quelques inscriptions des noms et le lieu d'origine des néomartyrs sont écrits moitié sur fond sombre, moitié sur le fond grisâtre ; par exemple, celle du dernier de la série, le nom de Nicolas à gauche de sa tête, est écrit sur le fond grisâtre et plus bas le lieu de son origine, Metzovo Trikkis, sur fond sombre. Par conséquent la représentation des néomartyrs peut être datée du premier repeint. Le second repeint est flou aux tons blanc-grisâtre et les visages de quelques saints sont abîmés.

Il est déjà mentionné plus haut que les martyrs et les néomartyrs sont représentés avec des vêtements traditionnels des premiers martyrs chrétiens (tunique et chlamyde) excepté le dernier à droite qui porte un costume de ville de son époque. Mais comme les fresques du narthex avaient « le moins souffert des restaurations »<sup>36</sup> et que « les restaurateurs n'ont guère innové et ont respecté l'ordonnance primitive des sujets on pourrait supposer que les saints de ce registre n'étaient au début (1672) que des saints des premiers siècles, comme les trois à gauche de la série. On est tenté alors de penser que les restaurateurs, sur les indications d'un prélat, n'avaient qu'à changer quelques inscriptions des noms pour présenter les néomartyrs et aussi à changer le

<sup>31</sup> *Néon Martyrologion*, p. 47 V. Skouvaras, *op. cit.*, p. 69.

<sup>32</sup> V. Skouvaras, *op. cit.*, p. 71.

<sup>33</sup> Les rapports des Moldaves et des Valaques avec les Météores dataient depuis des siècles, leurs princes étant les bienfaiteurs des monastères et ils y avaient subordonné quelques couvents de leur pays, ainsi il devait y avoir des contacts entre les moines assez souvent, voir par exemple, N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1971, p. 133, 136, 146—147.

<sup>34</sup> N. Grigoraș, *Date și observații asupra picturii bisericii mănăstirii Cetățuia*, „Mitropohia Moldovei și Sucevei”, XLII, 2—3 (1966), p. 194

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 194, le second repeint est daté de 1820—1830 : I. D. Ștefănescu, II, p. 165, date le second repeint à 1827—1837.

<sup>36</sup> N. Grigoraș, *Le monastère de Cetățuia*, p. 18.

costume du dernier. Cette hypothèse semble possible car le programme iconographique des églises était dirigé, d'après la tradition, par des métropolitains, des supérieurs de monastères, des prêtres ou des prêtres-peintres. Or, de cette disposition des saints au narthex il est évident qu'une idée dirigeante guida l'ordre par lequel les inscriptions indiquent les saints : la série commence par Longinos l'Ekatontarchos, le premier martyr chrétien, et finit par un néomartyr. Cette disposition confirme que les premiers martyrs et les néomartyrs étaient considérés d'une valeur égale.

Le nombre des néomartyrs dans l'empire ottoman n'est pas connu, dans le premier synaxaire sur les néomartyrs (1799) sont présentés 87, et dans le plus récent synaxaire de ce genre (1972) leur nombre monte à 171<sup>37</sup>. Probablement il doit en avoir d'autres dont les noms apparaîtront peut-être dans diverses archives.

Pendant les premiers siècles de la domination ottomane l'islamisation des chrétiens, qui avait commencée au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles en Asie Mineure quand cette région était sous l'occupation des Turcs<sup>38</sup>, continua après la prise de Constantinople (1453) surtout au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles ; un grand nombre de chrétiens slaves, des chrétiens de la Macédoine, et d'une partie de l'Albanie et de l'Épire, et d'autres régions, furent convertis à l'Islam à cause de la pénurie, des taxes et de l'enlèvement des enfants pour le corps des janissaires, et pour le service au palais du Sultan (les *iç oglân*)<sup>39</sup>. Plusieurs renégats, malgré qu'ils étaient musulmans, se sentaient chrétiens au fond du cœur et avaient, cachée dans leur cellier, une toute petite chapelle ; ils étaient appelés par les chrétiens, des *yp-tochrétiens*<sup>40</sup>.

Des musulmans fanatiques tâchaient parfois de convertir des chrétiens<sup>41</sup> quoique selon la Loi Sacrée de l'Islam la conversion forcée était interdite<sup>42</sup> ; théoriquement, selon la loi des musulmans le chrétien qui refusait d'être converti à l'Islam méritait la mort ; pourtant ce châtiement pouvait être pardonné s'il payait un grand *haratch* (taxe)<sup>43</sup>.

Les premiers néomartyrs apparaissent au XV<sup>e</sup> siècle, peu après la prise de Constantinople ; Kosmas de Brousse et Petros de Trébizonde dont les *Acolouthies* furent écrites sur l'ordre du Patriarche Maxime III (1478—1481) par le grand orateur de l'Église, Manuel, qui se trouvent au code 512 au monastère d'Iviron au Mont Athos<sup>44</sup> ; et saint Jean le

<sup>37</sup> Voir Ioan̄ E. Anastasiou, *Σχέδιασμα περί τῶν Νεομάρτύρων*, Thessaloniki, 1971, p. 16—17 ; Le Néon Martyrologion de la première édition, Venise, 1799, comprend 87 néomartyrs ; K. Sathas, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη* III, Venise, 1872—1876, mentionne 101 ; Chrysostomos Papadopoulos, *op. cit.*, présente 126 ; le même nombre est donné par Sophronios Eustratiades au Hagiologion : voir aussi le plus récent, Ioannis M. Perantonis, *op. cit.*, qui présente 171 néomartyrs.

<sup>38</sup> Apostolos E. Vacalopoulos, *Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ* Thessaloniki, 1964, I, p. 104—108 ; Douglas Dakin, *The Greek Struggle for Independence 1821—1833*, B. T. Batsford Ltd., London 1973, p. 5—6.

<sup>39</sup> A. Vacalopoulos, *op. cit.*, II, p. 44—47, 56.

<sup>40</sup> Chrysostomos Papadopoulos, *Ἡ Ὀρθόδοξος Ἀνατολική Ἐκκλησία* Athènes, 1954, p. 144—145 ; A. Vacalopoulos, *op. cit.*, II, 48.

<sup>41</sup> I. E. Anastasiou, *op. cit.*, p. 15.

<sup>42</sup> Chr. Papadopoulos, *Οἱ Νεομάρτυρες*, p. 5.

<sup>43</sup> D. Dakin, *op. cit.*, p. 7.

<sup>44</sup> Chr. Papadopoulos, *Οἱ Νεομάρτυρες*, p. 11 ; I. Perantonis, II, p. 275, III, p. 432.



Nouveau (1492), le patron de la Moldavie médiévale. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le *Néon Martyrologion* de Nicodème l'Hagiorite (1749—1809) était le premier synaxaire comprenant des néomartyrs. Il est significatif que Nicodème a écrit d'abord le *Néon Martyrologion*, publié à Venise en 1799<sup>45</sup>, et seulement après, en 1807, le *Synaxaire* qui a vu le jour en 1819, toujours à Venise, après sa mort<sup>46</sup>.

La représentation des néomartyrs sur les fresques des églises et leurs icônes étaient commandées par le clergé local et souvent les gens des alentours y allaient pour vénérer les reliques. Comme les anciens martyrs étaient représentés avec leurs vêtements de l'époque — le chiton et la chlamyde — de même les néomartyrs étaient représentés avec les vêtements ordinaires de leurs régions, par exemple, saint Nicolas de Metzovo et saint Jean de Jannina au monastère de Varlaam. Parfois leurs icônes étaient peintes immédiatement après le martyre, comme, par exemple, la première icône de saint George de Jannina (1838), peinte treize jours après sa mort, le représentant avec le costume qu'il portait tous les jours, la foustanela et le fez<sup>47</sup>.

A part les icônes et les fresques dans les églises, des estampes représentant des saints, des monastères, et des néomartyrs, circulaient beaucoup, la plupart étant faites par les moines du Mont Athos, à Constantinople, à Vienne, à Moscou et ailleurs<sup>48</sup>.

Les Vies des néomartyrs furent écrites par des moines, ou des laïques<sup>49</sup>. Pendant la période ottomane les Vies des saints étaient très répandues et circulaient en copies ou en brochures, ou imprimées à Venise, aux presses grecques de Roumanie, à Constantinople, à Vienne<sup>50</sup>. Celles de l'époque byzantine furent adaptées à la langue vernaculaire<sup>51</sup>, presque pareille à celle de Nicodème dans son *Néon Martyrologion*. Nicodème rassembla pour le *Néon Martyrologion* des Vies de néomartyrs écrites auparavant, dont il mentionne l'auteur dans les notes<sup>52</sup>, et il traduisit du slavon en grec celles qui étaient écrites en cette langue<sup>53</sup>, les mentionnant aussi dans les notes. Il est intéressant de voir que les divers auteurs des Vies et Nicodème, ne s'occupent pas du problème de la nationalité : si les néomartyrs étaient Serbes, Bulgares, Albanais, Roumains ou Grecs, tous pourtant étaient des chrétiens orthodoxes<sup>54</sup>.

Ensuite des hymnes et des offices furent composés<sup>55</sup> pour les néomartyrs d'après le modèle byzantin, par des moines ou des laïques,

<sup>45</sup> Th'ok'ētās Dionysiatis, "Άγιος Νικόδημος ὁ Ἁγιορίτης. Ὁ βίος καί τὰ ἔργα του, Athènes, Astir, 1959, p. 236—239. Pour la première édition du *Neon Martyrologion* l'auteur retient la date antérieure, 1794.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 299—305.

<sup>47</sup> Voir M. Garidis Th. Paliouras, *art. cité*, p. 175 et note 4.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 169—172.

<sup>49</sup> Basil Laourdas, *Greek Religious Texts during the Ottoman Period*, Aspects of the Balkans. Continuity and Change. Contribution to the International Balkan Conference, held at UCLA, October 1969. Ed. Mouton, The Hague-Paris, 1972, p. 233—234.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.* Pour la plupart des Vies l'auteur est inconnu.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> L. Petit, *Bibliographie des Acolouthes Grecques*, Bruxelles, 1929; S. Salaville, *art. cité*, p. 225; B. Laourdas, *art. cité*, p. 226.

selon la coutume traditionnelle sans l'obligation d'être approuvés à priori par l'Église, et furent insérés dans les livres liturgiques<sup>56</sup>.

Sûrement, le *Néon Martyrologion* n'a pas dû tarder d'arriver en Moldavie, surtout à Iassy, car les livres imprimés grecs y circulaient souvent et arrivaient rapidement aux Pays Roumains après leur impression<sup>57</sup>. Les œuvres de Nicodème y étaient connues et très appréciées par les prélats avec qui il était en relations<sup>58</sup>. Paisie Velicikovski et les moines du monastère de Neamtz furent en contact avec lui pendant des années<sup>59</sup>. Aussi était-il en relations avec les moines roumains de Simonos Petra à Mont Athos récemment venus de Neamtz<sup>60</sup>. Mais son grand ami restait le métropolite de Moldavie Benjamin Costake, un prélat très érudit, avec lequel il était en correspondance amicale<sup>61</sup>. Le métropolite Benjamin Costake estimait profondément les œuvres de Nicodème et, s'intéressant à la publication des livres ecclésiastiques en langue roumaine, il se chargea entre autres, de faire traduire en roumain quelques œuvres de son ami Nicodème<sup>62</sup> — après sa mort — Ἀόρατος Πόλεμος et Συμβουλευτικόν Ἐγχειρίδιον où figure le portrait de Nicodème en xylographie<sup>63</sup>, qui furent imprimés par les soins du métropolite à la typographie du monastère de Neamtz en 1826<sup>64</sup>.

Le *Néon Martyrologion* qui fut le premier synaxaire pour les néomartyrs devrait être un ouvrage recherché par les métropolités de Moldavie de cette période, Jacob Stamati et après Benjamin Costake, par les supérieurs des monastères<sup>65</sup>, et d'autres prélats.

Il me semble qu'à cette époque quand la Moldavie était troublée par les guerres russo-turques (1788—1792 et 1806—1812), et l'occupation ottomane (1821 — 1822)<sup>66</sup>, le *Néon Martyrologion* qui présentait une série de Vies des néomartyrs, martyrisés par les Turcs, influença peut-être ceux qui surveillaient les repeints des fresques de l'église, car les repeints ont été effectués à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup>,

<sup>56</sup> A. S. Alivizatos, Ἡ Ἀναγνώρισις τῶν Ἀγίων ἐν τῇ Ὁρθοδόξῳ Ἐκκλησίᾳ, Θεολογία 19 (1941—1948), p. 37 et note 2, aussi p. 49 et note 3.

<sup>57</sup> Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*. Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1974, p. 336.

<sup>58</sup> Virgil Căndea, William Harvey, Anthime Gazis et les débuts de la science roumaine, „Balkan Studies”, 5 (1964), p. 86.

<sup>59</sup> Theoklitos Dionysiates, *op. cit.*, p. 288—289. Voir aussi Antonios Emiliios Tahiaos, Ὁ Παῖσιος Βελιτσκόφσκι καὶ ἡ Ἀσκητικοφιλογικὴ Σχολή του Thessaloniki, 1964, p. 125.

<sup>60</sup> Theoklitos Dionysiates, *op. cit.*, p. 289.

<sup>61</sup> Voir Theoklitos Dionysiates, *op. cit.*, 289—291, la lettre de Nicodème datée de 1804, adressée au métropolite Benjamin Costake, révèle leurs relations étroites: le supérieur du monastère de Simonos Petra et les moines implorèrent Nicodème d'intervenir auprès de son ami Benjamin Costake pour s'adresser aux princes de Valachie et de Moldavie à subvenir aux besoins de leur monastère. Voir aussi A. E. Tahiaos, *op. cit.*, p. 125.

<sup>62</sup> A. E. Tahiaos, *op. cit.*, p. 127 et note 2.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 124. Sur les graveurs du monastère de Neamtz, voir V. Căndea, *art. cit.*, p. 85, 87 et note 27.

<sup>64</sup> A. E. Tahiaos, *op. cit.*, p. 127 et note 6.

<sup>65</sup> Les supérieurs des monastères étaient des prélats cultivés qui enrichissaient leurs bibliothèques: par exemple, dans la liste des souscripteurs pour le traité de Philosophie de Soave, traduit en grec et publié en 1804, sont souscrits après le métropolite Benjamin Costake et d'autres lettrés, les supérieurs de Cetățuia, de Galata et de Răkitoasa, voir A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 318 note 23.

<sup>66</sup> N. Grigoraș, *Le monastère de Cetățuia*, p. 8.



mentionnés plus haut. Ainsi malgré que les Vies des saints circulaient en brochures, c'était le *Néon Martyrologion* qui présentait cette série de Vies concernant seulement les néomartyrs, datés depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'aux dernières années du XVIII<sup>e</sup>.

L'ordre dans lequel les quatre néomartyrs contemporains Nicolas (1754), Stojanos (1784), Demetrios (1784), Auxentios (1720), sont posés après les trois martyrs des premiers siècles dans le registre ouest du narthex de l'église de Cetățuia, rappelle le début de la préface au *Néon Martyrologion* : « ...plusieurs chrétiens de nos jours étaient les amis des néomartyrs... ils avaient mangé et bu ensemble... ils étaient présents à leur martyre... ils les avaient enterrés... ainsi nous ne pouvons plus douter de ce que les premiers martyrs avaient souffert... ». Ces paroles ont probablement impressionné celui qui choisit parmi les néomartyrs, quatre, de l'époque contemporaine et pour les faire ranger à côté des anciens, en finissant avec les deux des siècles antérieurs : Jean de Jannina (1526) et Nicolas de Metzovo (1617). Par cette disposition il paraît que le choix n'a pas été fait au hasard, et celui qui l'avait dicté devait être un prélat érudit qui certainement avait lu le *Néon Martyrologion* et avait médité sur la longue préface de Nicodème.

# LA SCULPTURE EN PIERRE À ISTROS

## I. L'ART D'ISTROS AUX V<sup>e</sup> ET IV<sup>e</sup> SIÈCLES

MARIA ALEXANDRESCU VIANU

Au cours des dix siècles de son existence, la colonie milésienne d'Istros, dans la région des bouches du Danube, a subi quelques destructions complètes et plusieurs guerres ou invasions qui ont à plusieurs reprises dévasté la ville. Le résultat de cette histoire mouvementée est visible de nos jours dans l'état pitoyable de conservation des pièces d'architecture et de sculpture trouvées sur place ou provenant de ce site. Dans la hâte des travaux de reconstruction qui ont suivi ces catastrophes, surtout lorsqu'on s'est efforcé d'effacer les effets de l'attaque des Goths au milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, de nombreuses sculptures ont été employées dans la maçonnerie des murs élevés précipitamment. Ce n'est pas un hasard si le seul nom d'artiste qui soit mentionné dans les inscriptions histriennes est celui d'un architecte<sup>1</sup>.

Dans l'absence totale de certaines séries majeures de la plastique, comme la grande sculpture à caractère sacré ou les statues honorifiques en bronze, tant de fois attestées par les sources épigraphiques, les matériaux ne suffisent pas pour en tirer des conclusions générales. L'état même de conservation des pièces qui nous sont parvenues rend difficile, sinon impossible, une analyse stylistique et technique, laquelle garantirait l'exactitude de nos observations au sujet des ateliers, des écoles de sculpture, des courants artistiques et des influences ou des emprunts pour lesquels Istros est redevable aux grands centres créateurs de l'art hellénique.

Les inscriptions qui jalonnent l'histoire millénaire de la cité sont extrêmement avares en indications qui puissent être utiles à notre travail. Les incertitudes qui accompagnent chaque essai de datation ont été reconnues par Jean Marcadé avec une amertume non dépourvue d'ironie à propos du matériel, souvent stéréotype, produit par les fouilles de Délos<sup>2</sup>. La prudence est de mise dès qu'il s'agit de fixer une date aux manifestations de cet art statuaire miniatural qui s'est évertué gauchement à reproduire le long des siècles, pendant les époques hellénistique et romaine, des types iconographiques célèbres ou des schémas de reliefs votifs ou funéraires.

Il devient dès lors nécessaire de recourir, chaque fois qu'il est possible, à d'autres catégories de matériaux susceptibles de nous offrir des bribes d'information sur l'activité des artistes et des ateliers d'Istros

<sup>1</sup> D. M. Pippidi, *Inscriptiunile din Scythia Minor*, I, Bucarest, 1983 (abrév. ISM), 65.

<sup>2</sup> Jean Marcadé, *Au Musée de Délos*, BEFAR, 215, 1969, p. 34.



ou sur l'influence que les rapports entre ce centre et d'autres endroits du monde grec ou romain ont pu avoir sur la vie artistique locale. Par exemple, les inscriptions recueillies et éditées par D. M. Pippidi dans son *corpus* historique reflètent parfois une situation qui intéresse notre enquête. Les études d'histoire de l'architecture peuvent également fournir des indications précieuses, ainsi que, dans certains cas, les recherches de céramologie, qui ont atteint une grande précision de diagnostic. Il manque encore, pour Istros, une étude des terres-cuites (celles d'époque archaïque sont complètement inédites), quoique leur nombre et leur qualité artistique exigent une étude spéciale.

D'autre part, il ne peut être question d'étudier l'histoire de l'art dans une communauté sans examiner attentivement la clientèle et les rapports entre les commanditaires et le reste de la population. Il faudrait aussi ne pas isoler l'art d'Istros du contexte artistique des autres cités grecques de la mer Noire, car il arrive qu'on puisse suppléer aux lacunes de la documentation locale par les analogies que suggère telle situation rencontrée ailleurs.

Dans l'art d'Istros l'époque classique commence avec les premiers effets de l'influence attique. Une série de reliefs votifs datant de cette époque témoignent des relations artistiques avec l'Attique, soit qu'elles aient été établies directement entre Athènes et la cité du Pont Gauche, soit qu'elles l'aient été par l'entremise d'autres centres ayant adopté à leur tour des schémas iconographiques originaires de l'Attique.

Dans son étude, la seule qui ait embrassé toute l'histoire artistique de la colonie milésienne, Gabriella Bordenache a eu recours, pour illustrer la période classique, à des statuettes romaines dont le type reproduit des modèles statuaires classiques, en supposant l'existence de ces mêmes types à Istros, où ils auraient été maintenus à travers des copies successives<sup>3</sup>. Ce serait le cas, pour citer deux exemples, des répliques petit format du type de Zeus dit de Dresde, de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, et de la célèbre Eiréné de Céphissodote. Or, nous pensons que ces pièces ne sauraient être invoquées dans une discussion au sujet de l'art classique, car elles représentent des types largement répandus à l'époque romaine, pouvant rendre compte des tendances du goût romain et de la sélection déterminée par celui-ci, mais n'ayant aucun rapport avec le patrimoine artistique légué par le passé à Istros même.

La sculpture classique d'Istros doit être nécessairement jugée sur le témoignage des quelques pièces qui datent certainement des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.

Sous ce rapport il nous paraît utile de reprendre le débat engagé depuis longtemps au sujet de la base d'une statue de bronze d'Apollon Iétros qui fut érigée par Théoxenos, fils d'Hippolochos (fig. 1). Le problème de sa datation a été d'abord rattaché à celui type iconographique, qu'on a essayé de reconstituer, malgré les risques d'erreur, en prenant comme argument les creux ménagés dans la base de marbre pour l'encastrement de la statue. La première hypothèse était celle de S. Lambrino qui croyait y reconnaître un Apollon du type Citha-

<sup>3</sup> G. Bordenache, *Histria alla luce del suo materiale scultoreo*, «Dacia», NS, 5, 1961, p. 189.

rède, tel qu'il apparaissait plus tard sur les monnaies histriennes, vêtu d'un long *chiton*, tenant dans sa main gauche la lyre appuyée sur une colonnette<sup>4</sup>. On a fait remarquer, cependant, que ce type iconographique n'est pas plus ancien que le IV<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, ce qui nous amène à un autre problème, celui de la date de l'inscription. La dédicace à Apollon Iétros

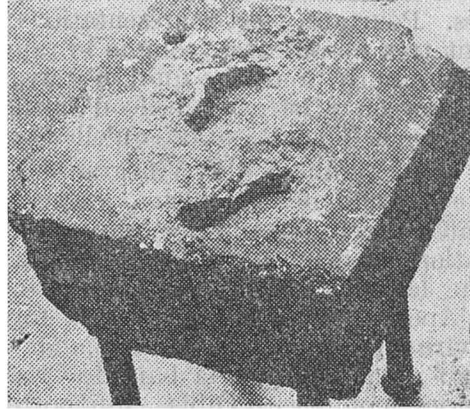


Fig. 1. Base de statue d'Apollon I,  
Musée d'Histria

a été attribuée à la fin du V<sup>e</sup> siècle, à cause de la forme des lettres, et cette opinion a été soutenue, après Lambrino lui-même, par Lilian H. Jeffrey<sup>6</sup>, par Gabriella Bordenache<sup>7</sup> et dernièrement par Y. Vinogradov et P. O. Karyschkowski<sup>8</sup>. D. M. Pippidi, obligé par la date du propylon dédié à Apollon par les *petitfils* d'Hippolochos de la seconde moitié ou même du dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle, a été amené à fixer cette base vers 380<sup>9</sup>. D'autre part, D. M. Pippidi penche pour l'hypothèse de W. M. Calder III<sup>10</sup> qui voudrait que la statue histrienne soit une reproduction du modèle olbien d'Apollon Iétros, œuvre du sculpteur athénien Stratonidès, auquel elle avait été commandé par Léokratès. Comme le sculpteur athénien est attesté vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle,<sup>11</sup> et la base de la statue d'Olbia à la seconde moitié de ce siècle, il nous paraît nécessaire de dissocier la chronologie des deux statues, celle d'Histria de celle d'Olbia<sup>12</sup>.

On peut envisager un type différent pour Apollon Iétros, celui qui fut créé au V<sup>e</sup> siècle par Calamis, le grand statuaire de style « sévère », pour Apollonie du Pont et qui se trouve sur les monnaies apolloniates à l'effigie du dieu. Un Apollon nu, tenant une branche de laurier dans sa main droite, est le type iconographique proposé par Gabriella Bordenache

<sup>4</sup> Scarlat Lambrino, *Deux types monétaires d'Histria*, Aréthuse, 1930 pp. 101 et suiv. ; idem, *La famille d'Apollon à Histria*, 'Еф. 'Арх. 1937, pp. 352 et suiv.

<sup>5</sup> G. Bordenache, *art. cité*, p. 189

<sup>6</sup> Lilian H. Jeffrey, *The local Scripts of Archaic Greece*, Oxford, 1961, p. 368.

<sup>7</sup> G. Bordenache, *l.c.*

<sup>8</sup> Y. Vinogradov et P. O. Karyschkowski, « Vestnik Drevnej Istorii » (abrégé VDI), 1984, 3, p. 182.

<sup>9</sup> ISM, I, 169.

<sup>10</sup> W. M. Calder III, « American Journal of Archaeology », LXXV, 1971, pp. 325–329.

<sup>11</sup> Jean Marcadé, *Recueil des signatures de sculpteurs grecs*, Paris, 1953, I, 34, pl. VIII, 1,

<sup>12</sup> E. I. Levi, VDI, 2, 1965, p. 86 = *Nadpisi Olvii*, Leningrad, 1968, pp. 62–63, no. 65 ; voir encore Jeanne et Louis Robert, Bulletin épigraphique, 1972, 54.



et il n'y a pas de raison de mettre en doute cette identification qui convient également aux traces d'encastrement que portent les bases des deux statues. Il est vrai que l'Apollon reproduit sur les monnaies d'Apollonie tient la branche de laurier dans la main droite, tout en avançant en même temps la jambe droite, à l'encontre de l'attitude que suggèrent les bases d'Istros et d'Olbia, mais de telles inversions sont fréquemment signalées. Pourtant, les représentations d'Apollon à la branche de laurier sont très nombreuses, comme le rappelle Jean Marcadé<sup>13</sup>. Il serait donc téméraire de prétendre qu'il n'y avait aucune différence entre les statues d'Olbia ou d'Istros et celle d'Apollonie. Les apparences recommandent seulement la constatation qu'elles appartenaient à un type commun.

L'hypothèse de Y. Vinogradov<sup>14</sup>, selon laquelle Apollon Ietros serait une divinité des colonistes, comparable à Apollon Delphinios et apparentée à celui-ci, nous semble digne d'attention. Elle est confirmée par l'association des deux dieux dans un des graffiti d'Olbia :  $\Delta\lambda\phi\iota\nu\acute{\iota}\omicron\ \Sigma\upsilon\nu\eta\ \text{I}\eta\tau\rho\acute{\omicron}$ <sup>15</sup>. Une légende, dont l'hymne homérique aura conservé l'essentiel, assure qu'Apollon avait bondi, sous la forme d'un dauphin, sur le pont d'un navire qui portait des marchands crétois égarés en haute mer et les avait guidés jusqu'à la baie de Crissa<sup>16</sup>. Apollon Delphinios figure aussi sur les monnaies d'Olbia, qui portent à côté de son effigie le dauphin et l'arc<sup>17</sup>. Sur des monnaies d'Istros de l'époque de l'autonomie on reconnaît l'archer assis sur l'*omphalos*, ce qui évoque Apollon dans son hypostase delphique<sup>18</sup>.

Si au VI<sup>e</sup> siècle et au début du V<sup>e</sup> la région pontique présente les traits d'une *koiné* artistique de type sud-ionien, vers 450 les colonies de la mer Noire semblent acquises à la sphère d'influence attique. C'est autour de cette même date que l'Athénien Calamis sculptait un Apollon colossal, destiné à la ville pontique d'Apollonie, et un siècle plus tard la statue qui devait représenter Apollon à Olbia fut demandée par Léokratès à un autre Athénien, Stratonidès. Encore une signature d'artiste athénien : celle de Polykratès sur la base d'une statue de Chersonèse<sup>19</sup>. Les Athéniens arrivent, paraît-il, à remplacer les maîtres originaires de Milet. Le même changement d'horizon artistique est reconnaissable sur les modestes reliefs d'Istros.

Le plus ancien de la série est un fragment de relief à orants<sup>20</sup> (Musée d'Histria, inv. S 95 ; fig. 2) : deux figures masculines, de profil,

<sup>13</sup> J. Marcadé, *Au Musée de Délos*, p. 171.

<sup>14</sup> I. Vinogradov, *Actes du IX<sup>e</sup> Congrès d'Épigraphie*, Bucarest, 1977, pp. 299–300.

<sup>15</sup> B. Latyshev, *Inscriptiones antiquae Orae Septentrionalis Ponti Euxini Graecae et Latinae* (abrégé IOSPE), I<sup>3</sup>, 1965, 189 ; E. I. Levi, *VDI*, 2, 1965, p. 86 ; I. Vinogradov, *l.c.*, p. 300.

<sup>16</sup> L'hymne homérique d'Apollon, v. 388 et suiv. Sur Apollon Delphios en tant que divinité des colonisateurs et sur ses rapports avec Apollon de Delphes, voir L. Lacroix, *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, Bruxelles, 1965, pp. 134 et suiv.

<sup>17</sup> A. N. Zograf, *Numizmatika Antičnovo Pričernomorja*, Kiev, 1982 ; E. H. Minns, *Seythians and Greeks*, Cambridge, 1913, pl. III, 15, 16.

<sup>18</sup> Constantin Preda et Nubar Hamparțumian, *Histria III*, Bucarest, 1973, p. 43.

<sup>19</sup> IOSPE, I<sup>2</sup>, 406.

<sup>20</sup> G. Bordenache, *Sculture greche e romane del Museo Nazionale di Antichità di Bucarest*, I, Bucarest, 1969, 15.

tournées à gauche, ayant le bras droit levé dans un geste de prière tandis que la jambe droite est avancée et légèrement fléchie. L'hymation, qui forme une surface plate, ayant à peine esquissés, quelques plis et la position des pieds, l'un derrière l'autre, la plante appuyée contre terre, sont analogues à ce que l'on voit sur la stèle du « jeune homme » d'Egine et la stèle de « l'homme armé d'un bâton » de



Fig. 2. Relief à orants, Musée d'Histria, inv. S 95



Fig. 3. Banquet heroïque, Musée d'Histria, inv. S 123

Delphes, lesquelles forment un groupe stylistique datable vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle, ce qui permettrait de dater la pierre d'Istros autour de 450. Par contre, Gabriella Bordenache croyait pouvoir la placer au IV<sup>e</sup> siècle.

La pièce suivante en ordre chronologique est un relief avec une scène de banquet<sup>21</sup> (Musée d'Histria, inv. S. 123 ; fig. 3). Malheureusement il est conservé dans un état fragmentaire et, de plus, il a été calciné dans l'incendie de l'Université de Bucarest en 1944, ce qui rend malaisées les observations stylistiques. Cependant, il est possible de la placer assez précisément par rapport à la série des reliefs attiques à banquet établie par J. M. Dentzer<sup>22</sup>. Cet auteur a reconnu des analogies entre ce relief et un autre, provenant de Thasos<sup>23</sup>, de style « sévère », qui peut être

<sup>21</sup> Eadem, *ibidem*, p. 195, fig. 7.

<sup>22</sup> J. M. Dentzer, *Le motif du banquet couché dans le Proche Orient et le monde grec, du VII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle av. J.C.*, BEFAR, 246, 1982.

<sup>23</sup> Idem, *ibid.*, p. 371, cat. R 316, fig. 565.



Fig. 4. Relief à orants, Musée d'Histria, inv. S 92

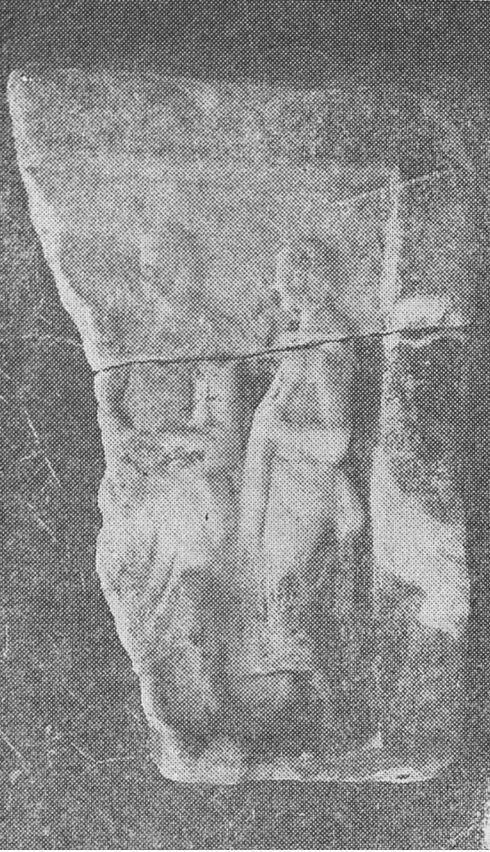
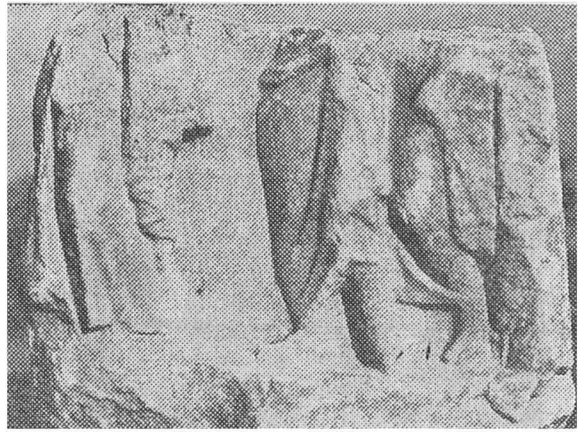


Fig. 5. Relief à orants, Musée d'Histria, inv. S 94



daté aux environs de 450. Le relief de Thasos a été considéré par E. Pfuhl<sup>24</sup>, Ch. Picard<sup>25</sup> et G. Mendel<sup>26</sup> comme étant de type ionien. J. M. Dentzer, qui sur ce point suit fidèlement Brunnilde Sismondo Ridgway<sup>27</sup>, se garde de délimiter les caractéristiques des écoles locales qui se rattachent au style « sévère ». Ce qui est sûr c'est que le type de banquet est attique, quoiqu'on puisse admettre qu'il s'agit d'une variante ionienne, comme l'indiquerait la figuration du chien au-dessous de la table<sup>28</sup>. Ceci nous suggère l'hypothèse d'une première pénétration de l'art attique à Istros par une filière ionienne, ce qu'il faudrait tâcher de démontrer à l'avenir, si d'autres catégories de matériaux le permettent. Notre relief doit être daté un peu plus tard que celui de Thasos, de toute façon au cours de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, donc avant la date qui lui a été

<sup>24</sup> E. Pfuhl, *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 50, 1935, p. 14.

<sup>25</sup> Charles Picard, *Manuel d'archéologie classique*, II, 1, pp. 94 et suiv.

<sup>26</sup> G. Mendel, *Catalogue des monuments grecs, romains et byzantins du Musée Impérial Ottoman*, I, 1912, no. 578, pp. 304 et suiv.

<sup>27</sup> Brunnilde Sismondo Ridgway, *The Severe Style in Greek Sculpture*, Princeton, 1981, p. 7.

<sup>28</sup> J. M. Dentzer, *IX<sup>e</sup> Congrès International d'Archéologie Classique*, « Annales Archéologiques Arabes Syriennes », XXI, — 971, pp. 43—44.

attribuée par Gabriella Bordenache, au IV<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, il est peu probable que ce soit un relief funéraire, comme l'a supposé son premier éditeur, car on sait que les banquets de l'époque classique possédaient encore un caractère héroïque.

Les pièces suivantes semblent appartenir réellement au IV<sup>e</sup> siècle, pouvant être datées plus précisément dans sa seconde moitié, et elles posent peu de problèmes. Elles font partie de la série attique des reliefs votifs à orants<sup>29</sup> (Musée d'Histria, inv. S 92, fig. 4, et S 94, fig. 5) ou de celle des banquets à orants<sup>30</sup> (même musée, inv. L. 1031 fig. 6). En réalité, il ne faut pas compter au nombre des reliefs du IV<sup>e</sup> siècle un banquet héroïque introduit par Gabriella Bordenache dans ce même groupe<sup>31</sup> (même musée, inv. S 139). Quelques éléments paraissent indiquer une date différente. La représentation de face des deux personnages principaux de la scène devient courante au cours du IV<sup>e</sup> siècle, mais la position du serviteur, qu'on voit déjà sur un vase de Campanie vers 350—340<sup>32</sup>, ne sera pas rencontrée fréquemment avant l'époque hellénistique. Le serviteur est figuré nu à l'époque classique, tandis qu'à l'époque hellénistique il est, presque toujours, vêtu d'un court *chiton*, tel que l'indique ce relief. Malgré le mauvais état de conservation de cette pièce qui n'est pas favorable aux observations d'ordre stylistique et technique, on peut abaisser la date du IV<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle, sinon même dans la première moitié du II<sup>e</sup>.

Une autre pièce qui mériterait qu'on s'y arrête (Musée National d'Histoire de Bucarest, fig. 7 et 8) est un relief qui représente un homme de profil, vêtu d'un long *chiton*, tenant une lyre dans sa main gauche et une phiale dans sa droite. Derrière lui, un personnage féminin dont il ne reste presque rien; devant lui, un autel de l'autre côté duquel se tient une figure féminine, de face, le bras droit levé qui s'appuie sur une lance inclinée, la pointe en haut. Une orante est agenouillée devant l'autel. Gabriella Bordenache, qui a publié le relief, l'a interprété comme représentation d'une scène de triomphe occasionnée par un concours musical (le couronnement d'un jeune citharède par la déesse Athéna?)<sup>33</sup>. Quelques détails pourraient mettre en doute cette interprétation. La main levée de la déesse aurait dû tenir une couronne au-dessus de la tête du jeune homme, si celui-ci a effectivement remporté la victoire, mais on ne voit pas de place suffisante pour y représenter la couronne. La figure agenouillée devant l'autel n'est pas habituelle pour les reliefs votifs. Deux études consacrées à ce genre de figures ont montré qu'elles apparaissent rarement et seulement en rapport avec certains cultes<sup>34</sup>.

<sup>29</sup> G. Bordenache, SGR, I, 14 pl. VIII et 13 pl. VIII

<sup>30</sup> *Ibid.*, fig. 8, p. 193.

<sup>31</sup> *Ibid.*, fig. 6.

<sup>32</sup> J. M. Dentzer, *Le motif du banquet*, p. 324.

<sup>33</sup> G. Bordenache, SGR, I, 12, pl. VII.

<sup>34</sup> O. Walter, *ÖJh*, 13, 1910, Beibl., pp. 229—243; F. T. van Straten, « Bulletin van de Vereeniging tot bevordering der Kennis van de antieke Beschaving », 49, 1974, pp. 158—159. Ajouter encore l'étude d'F. Mitropoulou, *Kneeling Worshippers in Greek and Oriental Literature and Art*, Athens, 1975.





Fig. 6. Banquet à quatre à ornats, Musée d'Il, Ia, inv. L. 1031

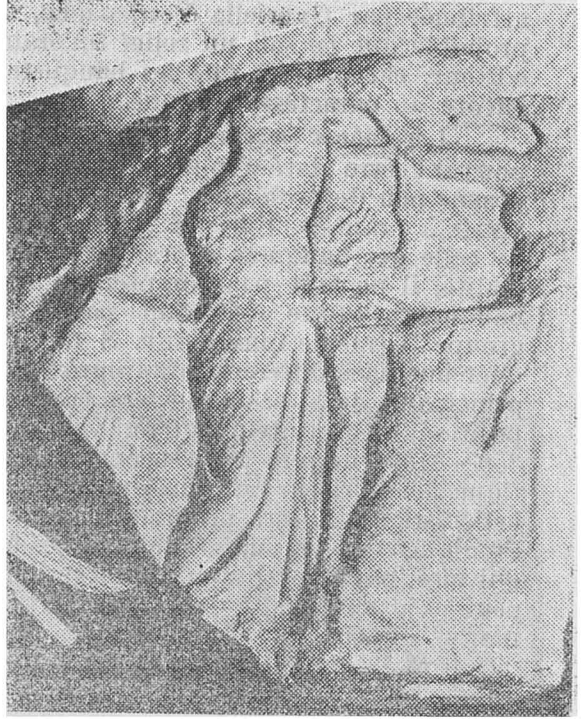


Fig. 7. Relief volif, Musée National d'Histoire, Bucarest, état présent de conservation.



Fig. 8. Même relief lors de sa découverte d'après l'ancienne publication (AA, 1915, c. 268 fig. 18)

Nous croirions plus volontiers qu'il s'agit de la représentation de deux dieux, celui de gauche étant Apollon Citharède et la phiale qu'il tient dans sa main droite devant symboliser l'idée de présence de la divinité (*Daseinsbild*)<sup>35</sup>; comme pendant, Artémis qui s'appuie sur sa lance. Les analogies ne manquent pas pour cette scène, comme le prouve le relief reproduit par U. Hausmann<sup>36</sup>. La présence de l'autel dans des scènes semblables est attestée par les exemples recueillis par N. Himmelmann<sup>37</sup>. Le relief dont nous avons cherché l'explication s'inscrit dans une série typologique du IV<sup>e</sup> siècle.

Nous savons bien peu sur les commanditaires des statues de culte de l'époque classique. Deux noms seulement nous sont parvenus, ceux des évergètes qui ont offert au temple d'Apollon Ietros la statue du dieu et celle de sa mère, Leto<sup>38</sup>. Il s'agit de deux frères, dont le père, Hippolochos, avait été prêtre éponyme de la ville, prêtre d'Apollon Ietros. Mais une autre inscription ajoute quelques informations à propos de la même famille<sup>39</sup>. Elle est gravée sur l'épistyle de marbre de l'architrave dorique d'un édifice sacré érigé en honneur d'Apollon, portique ou propylon, par Xenoklès et Théoxenos, les fils d'Hippolochos qui était lui-même le fils d'Hegesagorès, fils de Théodotos. Si l'on s'en tient à la généalogie établie par V. Pârvan, S. Lambrino et D. M. Pippidi, on devrait supposer que la statue d'Apollon Ietros, dédiée par Théoxenos, sous le sacerdoce d'Hippolochos, fils de Théodotos, est contemporaine de l'édifice construit aux frais de Xenoklès et de Théoxenos II sous le sacerdoce d'Hegesagorès, fils de Théodotos. Dans ce cas, il faudrait croire que ce Hippolochos et ce Hegesagorès étaient frères et qu'ils ont exercé le sacerdoce un après l'autre. Cependant, l'étude paléographique de l'inscription gravée sur la base des statues d'Apollon et de Leto, ainsi que son vocabulaire, garantissent une datation proche de 380, tandis que l'étude architectonique de l'architrave<sup>40</sup>, confirmée par l'écriture de l'inscription, engage à dater cette pièce de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Par conséquent, nous sommes obligés de supposer l'existence d'un Hegesagorès, fils de Théodotos, différent du premier. Cet autre Théodotos serait un fils d'Hippolochos, dont l'activité est bien attestée (il a commandé la statue de Leto), mais dont on aurait ignoré le nom jusqu'à présent. Lui-même, il aurait porté le nom de son grand-père, selon une habitude toujours répandue dans le monde grec, et il aurait donné à son fils le nom de son propre oncle, ce qui n'est pas sans exemple dans cette famille. L'arbre généalogique suivant

<sup>35</sup> Nikolaus Himmelmann-Wildschutz, *Zur Epigraphik des Klassischen Götterbildes*, München, 1959.

<sup>36</sup> Ulrich Hausmann, *Griechische Weihreliefs*, Berlin, 1960, p. 65, fig. 34.

<sup>37</sup> N. Himmelmann-Wildschutz, *op. cit.*, fig. 9 c. 12, pl. 28, etc.

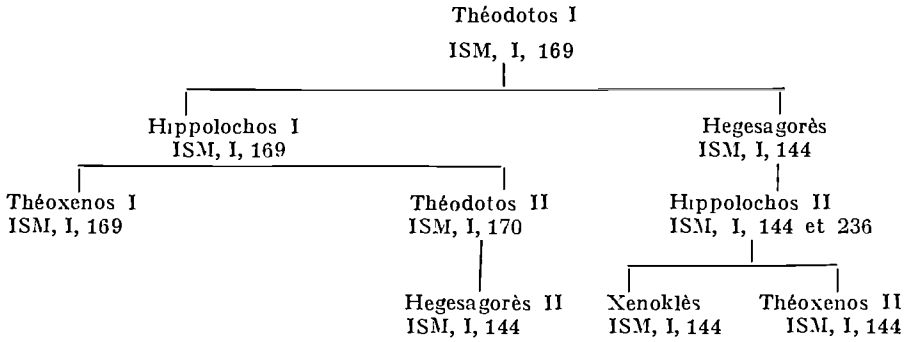
<sup>38</sup> ISM, I, 169 et 170.

<sup>39</sup> ISM, I, 144.

<sup>40</sup> Dinu Theodorescu, SCIV, XVI, 1965, pp. 495—498.

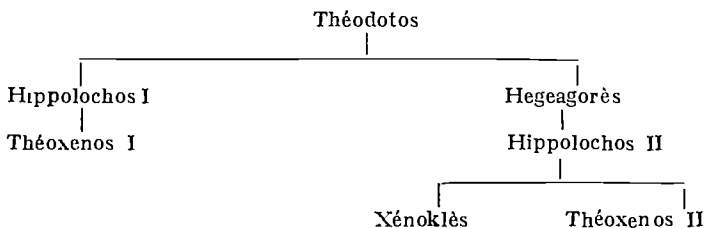


permet de comprendre la situation qui nous a été suggérée par ces monuments<sup>41</sup> :



La conclusion qui intéresse cette étude c'est de savoir qu'au IV<sup>e</sup> siècle les statues étaient érigées sur l'initiative et aux frais des citoyens les plus riches, membres de quelques familles de notables qui avaient occupé pendant des générations successives le premier rang dans la société de la ville. Ce sont eux qui font construire des édifices religieux ou offrent des statues de divinités aux sanctuaires. Il n'est pas question de statues honorifiques au IV<sup>e</sup> siècle ; la tradition en sera établie plus tard. Il faut également remarquer que les statues, et non seulement celles du IV<sup>e</sup> siècle, étaient en bronze, matériel moins cher et plus facile à procurer que le marbre, raisons pour lesquelles il était en faveur auprès des citoyens d'Istros.

<sup>41</sup> Comparer à l'arbre généalogique reconstitué par V. Pârvan, S. Lambrino et D. M. Pîpîdi, qu'on trouvera dans ISM, I, 144, p. 283 :



## TATARS AND TURKS IN GENOESE DEEDS FROM KILIA (1360—1361)

SILVIA BARASCHI

Nearly forty years ago, R. H. Bautier reported the discovery in the Genoese archives of the "most important file of private papers to reach us from medieval Romania"<sup>1</sup>, namely the book of records of the Genoese notary public Antonio di Ponzò.

The book, which was published in two stages by Geo Pistarino (1971) and by Michel Balard (1980)<sup>2</sup>, contains 211 deeds drawn up by the above-mentioned officer in the Genoese colony of Kilia on the Danube between 11th August 1360 and 9th June 1361.

Most of the documents are contracts of exchange and of transportation by sea, or bills of sale, but there are also contracts of leasing, of loan, of maritime insurance, general or particular powers of attorney, various receipts and statements, last wills, etc. They contain an impressive amount of valuable information about life at the Danube mouths at the beginning of the seventh decade of the 14th century. We are thus provided with new data concerning the topography of the Genoese trading post, its urban morphology, the economic activities performed in the small Italian colony, the types of ship, the weight and measure systems, the circulation of currency, colonial administration, demography, juridical and political relationships, etc.

Many of these aspects have already been commented upon by such experts as Octavian Iliescu and Michel Balard<sup>3</sup>. Our present concern is the ethnic make-up of the Genoese trading post at Kilia.

<sup>1</sup> R. H. Bautier, *Notes sur les sources d'histoire économique médiévale dans les archives italiennes*, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire publiées par l'École Française de Rome, 60, 1948, p. 187—188.

<sup>2</sup> Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360—1361)*, Genova, 1971; Michel Balard, *Gênes et l'Outre-mer, II, Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò, 1360*, Paris—Iague New York, 1980. Geo Pistarino has published the second part of the minute book containing transactions contracted between 27th Nov. 1360 and 9th June 1361. In 1975 Michel Balard has discovered the first part of the minute book (11th Aug. to October 1360). Further reference to these acts will be made in the chronological order of the book. Thus, *Balard, doc . . . Pistarino, doc . . .*

<sup>3</sup> O. Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance*, NEH, 3, 1965, Bukarest, p. 105—116. idem, *Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés au XIV<sup>e</sup> siècle dans les colonies génoises des bouches du Danube — Actes de Kilia et de Licostomo*, RESEE, 15, 1977, 1, p. 113—129; idem, *Sur la composition sociale des villes portuaires de la région du Bas Danube aux XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles*, report to International Commission of Maritime History, Bucharest, 11—12 Aug. 1980, IV—10—19, (offprint): idem, *Chilia în veacul al XIV-lea, "Peuce"*, 6, 1977, Tulcea, p. 243—246; Michel Balard, *Les génois dans l'Ouest de la mer Noire au XIV<sup>e</sup> siècle*, in *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines*, Bucharest, 6—12 September, 1971, II, Bucharest, 1975, p. 21—32; idem, *La Romanie génoise (XIII<sup>e</sup>—début du XIV<sup>e</sup> siècle)*, I, Genova-Roma, 1978, p. 143—150, idem, *Un document génois sur la langue roumaine en 1360*, RESEE, 18, 1980, 2, p. 233—238; idem, *Notes sur les ports du Bas-Danube au XIV<sup>e</sup> siècle "Sudost-Forschungen"*, München, 38, 1979, p. 1—12.



In the seventh decade of the 14th century, the inhabitants of the Genoese colony in the Danubian port formed a complex community in which people from both the Western and the Eastern world were living, permanently or temporarily mingling together. The former came mostly from Italian cities: Genoa in the first place, but also Venice, Savona, Rapallo, etc. as well as from other Genoese establishments at the Black Sea such as Pera, Kaffa, Ceimbalo, Symisso.

The Eastern world was chiefly represented by Greeks, either residents of Kilia or originating from various parts of the Empire (Constantinople, Adrianople, Messembria, Trebizond, Sinope, Vicina). Although in a much lesser proportion, other Eastern peoples were also present: Tatars, Armenians, Turks, Jews.

The Tatars are mentioned in eight of the numerous documents registered in Kilia<sup>4</sup>. None the less, the number of persons of Tatar origin<sup>5</sup> mentioned in the book of records amounts to 24. In most cases, the Tatars mentioned in the book are involved in transactions of slave-selling in various capacities: 1) as merchants-dealers, 2) as slaves offered for sale or pawned, 3) as witnesses to the transaction of interest.

In the first situation are mentioned *Thoboch*, *Themir*, *Daoch*, *Tandis* and *Tangareth*, each of them selling one slave<sup>6</sup>. In the case of the first four, the objects of the deal are conationals, namely four young slave-girl: *Bayrana*, *Ianecotolo*, *Chesac* and *Taytana*; the fourth, *Tangareth*, sells a Russian slave. None of the Tatar dealers is a resident of Kilia (*habitor Chili*)<sup>7</sup>, a quality which is stressed every time this was the case with persons of another origin<sup>8</sup>. For three of them, however, the military unit to which they belonged is specified in the documents. We thus learn that each of them belonged to a different unit of 1000 men (*miliaria*) under the command of *Conachobei* (in the case of *Themir*), of *Coia* (*Thoboch*) and of *Meglibocha* (*Daoch*). Commanders of smaller units, of 100 men (*centenarium*), are also specified — *Cheloghi*, *Rabech* and *Cogichariosi* — as well as of 10 men groups (*decenaria*) — *Cogimai*, *Boru* and *Thocoiar*. It is obvious then that *Themir*, *Thoboch*, and *Daoch* were rank and file soldiers belonging to small units of 10 men each<sup>9</sup>. Whether these units were quartered in Kilia, in its immediate proximity or at a certain distance, is unknown. Nevertheless, the presence in Kilia of *Bechangur* as representa-

<sup>4</sup> *Balard*, doc 50, 56, 86, 122; *Pistarino*, doc 9, 15, 61, 97.

<sup>5</sup> The mention of a name is often associated with the ethnic such as "Daoch Tartarus" and, in the case of slaves, their origin (de proenra tar taro-um) is specified too. Octavian Iliescu (*Nouvelles éditions d'actes notariés*, p 121, foot note 122) also considers *Ingrixiach*, *censarius*, to be a Tatar (*Pistarino*, doc 35).

<sup>6</sup> *Balard*, doc 50 (*Tandis*), doc 86 (*Tangareth*). *Pistarino*, doc 9 (*Thoboch*), doc. 15 (*Themir*), doc 97 (*Daoch*).

<sup>7</sup> For the problem of the legal status see O. Iliescu, *Sur la composition sociale*, IV—13—14.

<sup>8</sup> If the name *Ingrixiach* designates a Tatar, we are faced with a unique case, that of a Tatar acting as a *censarius* residing in the Genoese colony with the status of "habitor Chili".

<sup>9</sup> B. Gekov et A. Ikonovskii, *La Horde d'Or. La domination tatare au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle de la mer Jaune à la mer Noire*, Paris, 1939, p 108—109, 124. René Grousset, *L'Empire des Steppes*, ed IV, Paris, 1960, p 282; Victor Spinei, *Realități etnice și politice în Moldova meridională în secolele X—XIII*, *Români și turanici*, Iași, 1985, p. 141 and foot note 379 with references to studies unavailable to us.

tive of the miliary Coia (*nuncius Coia*)<sup>10</sup> may mean that the unit to which Thoboch belonged, was not in the near vicinity of the Danubian town.

As for the situation of slave dealers in which the five above-mentioned Tatars occur, this seems to be occasional, at least for the three soldiers whose names are registered by the Genoese notary with the full indication of the military units to which they belonged. Anyway, the presence of slaves in the Mongol society is a current and well-known fact<sup>11</sup>. The Kilia deeds only certify once more in a juridical form, a reality of the Mongol world. It is known that the slaves were either captured while pillaging the lands of other peoples or were taken prisoners during civil wars<sup>12</sup>. The sale of children by their own families should be also considered. At any rate, the slaves of the Mongols were less used as a means of production and more profitably employed in money making, either by ransom or by selling them in slave-markets. One such market was also in operation at Kilia in the 14th century<sup>13</sup>.

Besides the already mentioned Tatar slave-women, two more Tatar female slaves — *Rorach* and *Thoydani* — are registered as being offered for sale, while a young Tatar male slave, *Alechsa*, represents the security pledged for a deal in bees' wax<sup>14</sup>. The total number of slaves mentioned explicitly or just referred to is eight, Taytana for instance being the daughter of another unnamed Tatar female slave belonging to Daoch<sup>15</sup>.

From the available documents recorded by Antonio di Ponzò it results that most of the Tatar slaves were females at a ratio of 7 : 1, but these findings are subject to correction depending on the amount of information for analysis<sup>16</sup>. It can however be noticed that the slaves in question were rather young — four are only 13-years old, the others being somewhat older : 18, 20 and 22 years. Their price at Kilia varies considerably, from 2 sommi and 100 aspers up to 5 sommi, the average amounting to about 3 or 4 silver sommi. The lowest figure among our examples was mentioned for Taytana, a 13-years old sick girl, the fact being specified in the purchase bill<sup>17</sup>. We can also observe that both the age and other personal data counted in the selling price, *Rorach*, a 13-year girl being sold for 4 sommi and 60 aspers, the same as *Chesac* who was 18<sup>18</sup>. Similarly, the highest price of 5 sommi (= 1 kg silver) was reached by *Thoydani*, a 20-years old young woman<sup>19</sup>.

<sup>10</sup> *Pistarino*, doc. 9, p. 16

<sup>11</sup> Bertold Spuler, *Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland, 1223–1502*, Leipzig, 1943, p. 384–386.

<sup>12</sup> The Tatar slaves mentioned by Antonio di Ponzò still had their pagan names, which according to M. Balard, shows that they had been recently carried away from their tribes (*Les génois dans l'Ouest de la mer Noire*, p. 24, *La Romanie génoise*, p. 291–292).

<sup>13</sup> Michel Balard, *Les génois dans l'Ouest de la mer Noire*, p. 24; idem, *La Romanie génoise*, p. 149, 790

<sup>14</sup> *Balard*, doc. 56 (*Thoydani*), doc. 122 (*Alechsa*); *Pistarino*, doc. 61 (*Rorach*).

<sup>15</sup> *Pistarino*, doc. 97.

<sup>16</sup> At Kaffa the ratio of female slaves is likewise higher. See M. Balard, *La Romanie génoise*, p. 292–294

<sup>17</sup> *Pistarino*, doc. 97.

<sup>18</sup> *Balard*, doc. 56

<sup>19</sup> *Balard*, doc. 56.



As for their employment in their purchasers' homes — be these Greek or Italian — we find no information in the records of Kilia but it is known that slaves were employed in various household chores<sup>20</sup>.

Each transaction recorded by Antonio di Ponzò at Kilia in 1360—1361 was contracted in the presence of at least two witnesses<sup>21</sup>, whose names, legal status, profession or function held at the time are duly recorded. In the case of selling human beings, the number of witnesses is always greater, from three up to five men. There is often a translator (*interpretans*) among the witnesses, usually an Italian familiar with the idiom spoken at the mouths of the Danube. Thus, two of the documents concerning the purchase of a Tatar female slave mention the names of Oddoardo Framba and Astelano de Goano, the former as an interpreter “de lingua latina in comanescho et de comanescho in latina” and the second “*de lingua comanescha in latina et de latina in comanescha*”<sup>22</sup>.

The language in question is certainly the one mentioned in the first half of the 14th century by Paschalis de Victoria (1333—1334) and by Pegolotti (1340) as well as, later on, by the Russian chronicles (1395)<sup>23</sup>. To what extent this “*comanescha*” language which was understood by Tatars, Armenians and Italians, was the Turkish dialect of the Kiptchak which contained Kuman words along with those of other peoples<sup>24</sup>, or whether it really was the Kuman language adopted by the Mongols<sup>25</sup>, is beyond our knowledge. Anyway, the records of Antonio di Ponzò will inevitably have to be taken into account as a new source of information on the language spoken in the 14th century in the North-Western Black Sea area.

In most cases, that is in 7 of the 8 documents in which the Tatars are mentioned, the witnesses to the dealings in question are of Italic stock. Document No. 9, published by Geo Pistarino, dated 11th February 1361 referred to the sale of the slave girl, Bayrana, was concluded before five witnesses, three of which were Tatars: *Aruch* and *Oia*, inhabitants of a place called *Iavarium* (*habitatores Iavarii*) and Bechangur, the representative of Coia, “head of one thousand” under whose command was Thoboch, the owner of the sold slave.

This document, containing the names of eight Tatars is apt, more than any others, to call our attention to the ethno-political situation in Kilia about 1360—1361. The considerable number of persons of Tatar origin (24) appearing in but a handful of transactions suggests that the presence of Tatars in this Danubian port was an ordinary reality and is of particular political significance, as it shows their suzerainty over the mouths of the Danube<sup>26</sup>.

<sup>20</sup> At Pera, Kaffa or Chios every well-to-do family had a slave in its service, or even two. See M. Balard, *La Romanie génoise*, p. 289 and foot note 243 with the bibliography.

<sup>21</sup> Only a few transactions are concluded in the presence of a single witness.

<sup>22</sup> Balard, doc. 50, 56.

<sup>23</sup> Paschalis de Victoria, *Epistola*, in *Sinica Franciscana*, I, *Itinera et relationes fratrum minorum saeculi XIII et XIV*, ed. A. van den Wyngaert, Quaracchi-Firenze, 1929, p. 503; F. B. Pegolotti, *La pratica della mercatura*, ed. A. Evans, Cambridge-Massachusetts, 1936, p. 21; *PSRL*, XXIV, p. 161, apud B. Spuler, *Die Goldene Horde*, p. 289, foot note 25 and Victor Spinei, *Realități etnice și politice*, p. 92, foot note 376.

<sup>24</sup> B. Spuler, *Die Goldene Horde*, p. 288—289.

<sup>25</sup> Victor Spinei, *Realități etnice și politice*, p. 92. The same Michel Balard, *Notes sur les Ports du Bas-Danube*, p. 10, foot note 56.

<sup>26</sup> See also M. Balard, *op. cit.*, p. 8—9.

The suzerainty of the Tatars over the North of the Dobrudja is also illustrated by the means of exchange in use at Kilia. In the great majority of cases, commercial transactions in the Kilia trading post were effected by means of non-minted silver. This occurs as ingots or bars which are appraised by means of a unit of weight called *sommo*, of Mongol origin, also in use in other Genoese colonies in the North-Eastern Black Sea regions, first of all at Kaffa<sup>27</sup>. In the Danubian port the *sommo* is frequently weighed by means of a Kilian pondus (*ad pondus Chili, ad sagium Chili*) which differed from the one of Kaffa<sup>28</sup>.

In addition to the silver bars<sup>29</sup>, sometimes to complete the sum agreed upon as the price of the purchase, silver aspers which were coined by the Golden Horde are used. These coins are mentioned in some Italian documents as *asperi barichati*<sup>30</sup>. The Genoese deeds also attest the circulation of Kilian aspers (*asperi de Chili*) of local mintage, which are supposed to be imitations made by the Italians of the barichate asper<sup>31</sup>. None of these coins has so far been found along the lower Danube or in inner Dobrudja areas. On the other hand, archaeological and numismatic investigation over the last thirty years have brought to light copper coins of a most uncommon character. They consistently bear a *tamga* on the obverse while the reverse is stamped with a Genoese cross, a legend in Greek or Latin characters and, sometimes, even a double-headed eagle. Such coins have been found at Kilia, but also at Isaccea (Saqci) on the Danube facing the Delta, and at Enisala (Yeni Sale), on the shore of the Razelm lake. These coins are supposed to be of local mintage, issued either by provincial rulers or by the Genoese colonies under Tatar suzerainty<sup>32</sup>. Recent excavations at Enisala have uncovered copper Tatar coins issued by Abd-Allah between 1362 and 1369, in the Mongol centre of Old Orhei (Sehr-al Gedid)<sup>33</sup>, a town on the middle reaches of the Dniester, thus adding new data regarding the political status of the area compris-

<sup>27</sup> B. Spuler, *op. cit.*, p. 330; O. Iliescu, *Nouvelles éditions d'actes notariés*, p. 121

<sup>28</sup> The weight of a *sommo* differs by a few grams from one town to another. See E. Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, Munich, 1970, p. 192, 194, 196; O. Iliescu, *La monnaie génoise dans les pays roumains aux XIII<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles*, in: *Colocviul româno-italian „Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII—XIV”*, Bucharest, 27—28 March, 1975, Bucharest, 1977, p. 165; idem, *Nouvelles éditions d'actes notariés*, p. 120.

<sup>29</sup> More than 100 such silver bars and ingots have been discovered at the Uzun Bair hill in Northern Dobrudja in a huge hoard also containing 23, 440 dirhems of the Golden Horde, 195 hyperperons, gold and silver jewelry. See O. Iliescu, Gavriță Simion, *Le grand trésor de monnaies et lingots des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles trouvé en Dobroudja septentrionale. Note préliminaire*, RESEE, 2, 1964, p. 217—228.

<sup>30</sup> B. Spuler, *op. cit.*, p. 331; O. Iliescu, *Nouvelles éditions d'actes notariés*, p. 120

<sup>31</sup> O. Iliescu, *La monnaie génoise dans les pays roumains*, p. 164; idem, *Nouvelles éditions d'actes notariés*, p. 120.

<sup>32</sup> The first information about this kind of coins was published in 1958. More findings have been accumulated since and it was possible to observe the existence of several types and variants issued between the end of the 13th century and the second half of the 14th century. See O. Iliescu, *Însemnări privitoare la descoperiri monetare* (II), SCN, 2, 1958, p. 456 and pl. II, 2—3; idem, *Emisiuni monetare ale orașelor medievale de la Dunărea de Jos, “Peuce”*, 2, 1971, Tulcea, p. 263—264; idem, *La monnaie génoise dans les pays roumains*, p. 159—171; Ernest Oberlander-Tirnovanu și Irina Oberlander-Tirnovanu, *Contribuții la studiul emisiunilor monetare și al formațiunilor politice din zona gurilor Dunării în secolele XIII—XIV*, SCIVA, 32, 1981, 1, p. 89—109

<sup>33</sup> Determination by Ernest Oberlander-Tirnovanu.



ing the mouths of the Danube and Northern Dobrudja, which in the seventh decade of the 14th century were under Tatar authority.

Only sixty years later, the same region fell under another rule, that of the Ottoman Turks, after having been part of Wallachia for about thirty years. Kilia, which was a key-port of the Danube trade and of the traffic between Central Europe and the East, would be an object of dispute between Moldavia and Wallachia, and — after being for a short time under Hungarian administration — would finally belong to Moldavia<sup>34</sup>. During the reign of Stephen the Great, the new castle of Kilia was built (1479) on the left bank of the river, seemingly to the detriment of the one in the Delta<sup>35</sup>, where Antonio di Ponzò had been active as a notary. New Kilia (Chilia Nouă), where the entire business activity was to move, was conquered by Bayazid II in 1485.

In 1360—1361 the Turks were, as we know, only in South-Eastern Balkan Peninsula, preparing to conquer Didimotika and then Adrianople<sup>36</sup>.

Before attaining these aims, which was to be very soon — Didimotika was to be conquered in November 1361 — the Turks had already become a naval power endangering the commercial traffic in the Western Black Sea by combined actions with those of the despot Dobrotich. This we learn from two documents of the same Antonio di Ponzò, drawn up on 20th October 1360<sup>37</sup>. They refer to a transaction between three merchants, two of which, residing in Constantinople, fictitiously sell their ship to the third, a citizen of Genoa. The reason for entering into the transaction recorded in deed No. 99, namely the fear of the pirate galleys of Dobrotich and of the vessels of the Turks (*...dicte vendicionis factum fuit fiticium et est propter timorum galearum pirratorum domine Dobrodicie ac ecciam lignorum Turchorum*) is clearly expressed in deed No. 100 which made the effect of the first transaction between the parties void.

It has long been known that the Aydin Turks of Asia Minor had already entered the Black Sea at the end of the fourth decade of the 14th century in an expedition whose aim is supposed to have been Kilia on the Danube. Even if in Enveri's poem Kili should be only Anchiolos (Achelos, Assilo, Achille), according to recent opinions in Romania<sup>38</sup>, the event can still be considered as one of the first contact of the Turks with the Western shores of the Euxinus. In the following twenty years, as they controlled the Straits of Gallipoli and were ruling over a large part of Thrace<sup>39</sup>, the Turks began to seriously endanger the sea traffic

<sup>34</sup> See Stefan Andreescu, *Une ville disputée — Kilia — pendant la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle*, RRH, 24, 1985, 3, p. 217—230.

<sup>35</sup> O. Ilescu, *À la recherches de Kilia byzantine*, RESEE, 16, 1978, 2, p. 229—238, particularly p. 236—237.

<sup>36</sup> Irène Beldiceanu-Steinherr, *La conquête d'Adrianople par les turcs : la pénétration turque en Thrace et la valeur des chroniques ottomanes*, *Travaux et mémoires*, 1, 1965, p. 439—461, particularly p. 446—455; Mustafa Ali Mehmed, *Istoria Turcilor*, Bucharest, 1976, p. 122.

<sup>37</sup> Balard, doc. 99, 100; idem, *Notes sur les Ports du Bas-Danube*, p. 9.

<sup>38</sup> Petre Diaconu, *Kili et l'expédition d'Umur-beg*, RESEE, 21, 1983, 1, p. 23—29, also containing a full bibliography on the subject.

<sup>39</sup> Ernst Werner, *Die Geburt einer Grossmacht — Die Osmanen (1300—1481)*, Berlin, 1978, p. 145—148; Mustafa Ali Mehmed, *op. cit.*, p. 122.

between the mouths of the Danube, Constantinople and, farther on, the Mediterranean.

Few were the Turks established in the Genoese colony at Kilia. In the more than 200 recorded deeds, there appears only one, named *Ibraynus Avaramé*, who, on 10th May 1361, sold the slave girl Iopla to an inhabitant of Pera. Ibraynus was a "*butegarius in Chili*" in other words, a shopkeeper<sup>40</sup>. The available information does not allow us to determine his precise origin, to decide whether he was a Turkish merchant recently established in Kilia or a descendent of one of the Seljuk Turks who had settled a century earlier in the Dobrudja<sup>41</sup>.

Five other documents drawn up by the same Antonio di Ponzò mention the name of a certain *Nicolaus Thurcus*<sup>42</sup>. This one was a resident of Kilia (doc. 8, 12, 16, 19) and acted as a middleman having the quality of a *censarius* (doc. 12). He owned houses and stores in the Danubian port (doc. 12), was engaged in bee wax trade (doc. 12, 13), served sometimes as an interpreter (doc. 8) and as a witness (doc. 8, 16, 19). We are thus confronted with a character having a rich "biography", but still lack the essential data which might enable us to know for certain whether Nicolaus was a Christian of Turkish extraction, or whether "Thurcus" is a nickname given to a Greek. The fact that he sometimes acted as a translator is of no great help, considering that the parties to the deal were Iane Coschina, an inhabitant of Kilia and probably a Greek, and Ioffredus Marocellus, a citizen of Genoa<sup>43</sup>. Hence, the origin of Nicolaus Thurcus remains uncertain but we have thought it advisable not to pass it by, the existence of the said nickname, if this be the case, at Kilia on the Danube after the middle of the 14th century being anyway of interest.

In concluding this paper, we think that underscoring the main ideas may contribute to a better understanding of the text: 1) the transactions recorded in the Danubian port of Kilia in the years 1360 and 1361 by Antonio di Ponzò, Genoese notary, mention several hundreds of individuals, most of whom are of Italian stock; 2) among the Orientals trading in Kilia we find Tatars and Turks; 3) these are present in Kilia, living in the town proper, in its vicinity or on the Western Black Sea Coast; 4) in 1360—1361 Kilia and the area comprising the mouths of the Danube, the same as Northern Dobrudja, were politically under Tatar suzerainty; 5) the rising power of the Turks already began to make itself noticed here, as yet by forays which inconvenienced the trade between the mouths of the Danube and the Bosphorus.

<sup>40</sup> *Pistarino*, doc. 85. In the opinion of M. Balard, Ibrayn was a Greek (*Les génois dans l'Ouest de la mer Noire*, p. 29).

<sup>41</sup> Aurel Decei, *Le problème de la colonisation des Turcs Seljoukides dans la Dobrogea au XIII<sup>e</sup> siècle*, in: *Relații româno-orientale*, I, Bucharest, 1978, p. 169—192.

<sup>42</sup> *Pistarino*, doc. 8, 12, 13, 16, 19.

<sup>43</sup> It might therefore be thought that the man in question was a Greek acting as an interpreter between a conational and a Genoese. But the same document also mentions Sarchis Erminius. If this one is admitted to be an Armenian, the similarity of phrasing may imply that the man in question is a bona-fide Turk.



# LE DESTIN DE KARA MUSTAFA PACHA EN PERSPECTIVE EUROPÉENNE. IMAGE ET VÉRITÉ

MIRCEA SOREANU

La deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle voit l'Empire ottoman se diriger vers le déclin. Les symptômes, apparus dès les dernières années de Süleyman II le Magnifique (1520 — 1566), furent reconnus par les lettrés et hauts fonctionnaires clairvoyants même depuis le regne de Mourad III (1574 — 1595)<sup>1</sup>. Malgré les grands efforts militaires faits, les résultats ont été moins brillants que ceux du siècle antérieur. La force redoutable et le raffinement du Levant, admirés à travers les siècles, se sont vus éclipsés par l'occident européen. Ne trouvant pas dans lui-même la force de s'adapter aux nouvelles relations capitalistes triomphantes, l'Empire ottoman cède au fur et à mesure, devant la pression exercée par les deux grandes puissances qui parviendront à dominer le sud-est de l'Europe : la Russie tsariste et l'Empire des Habsbourg.

L'administration autoritaire des premiers grands vizirs de la famille Köprülü (1656—1676)<sup>2</sup> a eu comme effet l'arrêt, pour peu de temps, du déclin de l'empire et même l'augmentation de son prestige ; par les dernières conquêtes, la Porte arrive à l'expansion maximale.

Les fruits du gouvernement des Köprülü ne doivent pas être attribués à leur seule personnalité, comme c'était la tendance des anciens chroniqueurs ottomans et étrangers. Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, après une longue époque d'inflation et convulsions monétaires, l'Empire ottoman était arrivé à une certaine stabilité des prix et de la monnaie. De même, dans les premières décennies du siècle il y avait eu quelques changements objectifs, par exemple dans l'économie urbaine où l'affirmation des *esnaf* (corporations) ne pouvait rester sans effets positifs sur la production, ainsi que dans l'administration provinciale, où les compétences des représentants du pouvoir central — les *beylerbeyi* — sont sensiblement accrues. De même, s'est répandu le principe moderne d'encaissement des taxes en monnaie, ce qui augmenta les possibilités de revenus de la trésorerie.

Les Köprülü ont eu l'habileté de capitaliser les fruits de ces évolutions objectives, structurelles. D'autre part, les nouveaux succès obtenus dans seulement deux décades attestent que les dimensions du déclin ottoman, une réalité incontestable, ont été exagérées par les recherches

<sup>1</sup> Mihai Maxim, *Izvoare noi privind declinul statului otoman*, « Analele Universității București, Istorie », XXVII, 1978, pp. 135—138.

<sup>2</sup> Mircea Soreanu, *Marele vizirat al Köprülü-ilor*, « Revista de Istorie », tome 37, Bucarest, 1984, 4, pp. 346—364.

turcologiques<sup>3</sup>. Enfin, au plan des relations internationales, les Koprülü ont pu bénéficier de la conjoncture favorable créée par la cessation, en 1639, des longues et difficiles guerres avec l'Iran, qui avaient aggravé le déclin de l'Etat ottoman. On en a un exemple supplémentaire de la signification de l'Iran dans la politique étrangère de la Porte. Les grands succès des Koprülü ont rétabli non seulement la confiance des Ottomans dans leurs forces, mais aussi leur illusion que l'empire restera toujours la plus puissante force de cette zone, qu'il pourra poursuivre sa politique expansionniste ; cette politique sousestimait les nouvelles possibilités de riposte dues aux développements de l'économie et de la technique militaire des puissances européennes.

Le successeur de Fazıl Ahmed Pacha au grand vizirat a été Merzifonlu Kara (« le noir ») Mustafa Pacha (n. 1633 — 1683). Son père, Urudj Bey<sup>4</sup> fut officier de *sipahi* en Merzifon (Anatolie). Le petit Mustafa est emmené dans la maison de Koprülü Mehmed Pacha (le futur grand vizir) en vertu des relations *intisab* (de protection) où, ensuite, il épouse la fille de son bienfaiteur. À l'aide de son beau-père et de son beau-frère, Fazıl Ahmed Pacha, il poursuit une montée hiérarchique sûre : *silâhdar*, puis, après avoir pris part à la conquête d'Ineu (septembre 1658), il fut chargé par Koprülü Mehmet Pacha *telhisçi* (écrivain de « telhis », rapports résumés envoyés au sultan par le grand vizir). Porteur de la bonne nouvelle de la conquête de cette cité de Transylvanie, il fut nommé, en récompense, *küçük imrahor* (le petit écuyer). En février 1660 il était *beylerbeyi* de Silistra, puis, en juin 1661, vizir et vali de Diyarbakır. Peu de temps après que Fazıl Ahmed Pacha est devenu grand vizir, celui-ci a nommé Kara Mustafa Pacha *kapudanpaşa* (commandant de la flotte), en décembre 1661, puis, en avril 1663 (campagne de Hongrie) *kaimmakam-ı rekâb-i hümayun* (suppléant du grand vizir quand celui-ci était en campagne). Cette dignité l'a mené parmi les intimes du sultan, en lui conférant une grande influence. Dans la campagne contre la Pologne (1672) il s'est « remarqué » par le massacre des habitants de la cité d'Uman. En même temps il conduit la délégation ottomane de paix à Buczacz. En juin 1675 il épouse la fille du sultan, Kuçuk Sultan. Pendant la grave maladie de Fazıl Ahmed Pacha (juillet-octobre 1676), il le remplace au grand vizirat<sup>5</sup>. Le secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, Daniel Harvey le décrit « well spoken, subtile, corrupt and a great dissembler » et ayant la réputation de « a Great Souldyer, and a Great Courtier, and of a very Active Genius »<sup>6</sup>. Paul Rycaut, son contemporain, le dépeint « considérable par sa prudence, par son expérience, par ses bons conseils, par des manières douces et honnêtes »<sup>7</sup>.

Kara Mustafa Pacha était bien connu par les Roumains, parce qu'en septembre 1660, lorsqu'il était *beylerbeyi* de Silistra, avait accompli

<sup>3</sup> I. Metin Kunt, *The Sultan's Servants. The Transformations of Ottoman Provincial Government, 1550—1650*, New York, 1983, p. 98 ; Fernand Braudel, *L'empire turc est-il une économie-monde ?* dans *Mémorial Ömer Lütfi Barkan*, Paris, 1987, pp. 39—50.

<sup>4</sup> Enver Ziya Karal, « Encyclopaedia Britannica », 1968, XIII, p. 233.

<sup>5</sup> C. J. Heywood, « Encyclopédie de l'Islam », IV, Leide-Paris, 1975, pp. 613, 614 ; Cf. *Resimli Osmanlı Tarihi Ansiklopedisi*, Istanbul, 1958, p. 216.

<sup>6</sup> G. F. Abbott, *Under the Turk in Constantinople. A record of Sir John Finch's Embassy 1674—1681*, Londres, 1920, p. 194.

<sup>7</sup> Paul Rycaut, *Histoire de l'Empire Ottoman*, La Haye, 1709, II, p. 407.



l'ordre de révocation du prince de la Valachie Georges Ghica<sup>8</sup>. A cette occasion, le grand boyard Șerban Cantacuzène, lui offrant un superbe cheval, conquit sa bienveillance<sup>9</sup>. Par suite, Kara Mustafa Pacha libéra ses frères, emprisonnés par le prince Grégoire Ghica pendant son deuxième règne (1672—1673) et, une fois devenu grand vizir, lui accorda le trône de la Valachie (1678—1688) moyennant, toutefois, un prix exorbitant.

Une fois accédé au grand vizirat (5 novembre 1676—15 décembre 1683), il a gardé les proches de Fazıl Ahmed Pacha — à l'exception du *kehaya* Sarı Süleyman Pacha qui, abaissé au rang de chef des écuries du sultan *büyük imrahor*, lui deviendra ennemi mortel — leur réservant un traitement courtois. Mais, désorormais, les occidentaux sont unanimes à le dépeindre dans des couleurs sombres : « il leva le masque, donna des marques de sa férocité » devenant « fier, avare, et insolent »<sup>10</sup> ; « by the Example of this man it may be seen how Power and Greatness can alter the disposition of Men »<sup>11</sup>. Un autre contemporain, Marsigli, notait qu'il était « plein d'orgueil et de présomption », indiquant qu'il « méprisait souverainement tous les Princes Chrétiens »<sup>12</sup>. Le baile Giacomo Quirini le décrit comme « uomo ardito, violento, orgoglioso e feroce, ma altrettanto in ogni negozie facile e intraprendente » ; son successeur à l'ambassade de Venise à Istanbul, Giovanni Morosini, le désigne « tutto venale, crudele e ingiusto », mais aussi « pronto nelle risposte, affabile secondo al capriccio nel tratto, cupo nei pensieri, pieno di finissima dissimulazione »<sup>13</sup>. L'ambassadeur de l'Angleterre à la Porte, John Finch, montre dans une lettre datée octobre 1680 que « Impetuous passion, accompanied with avarice » constituent les dominantes de la cour ottomane<sup>14</sup>.

Dans le protocole ottoman, parmi les ambassadeurs des États chrétiens, la première position était occupée par celui de la France. Pendant le premier entretien entre l'ambassadeur Nointel et le grand vizir, a eu lieu le fameux incident de la « sophia » (2 mai 1677), quand le représentant de la France a exclamé : « Ce seigneur peut commander à la chaise, je la laisse libre d'obéir ; il n'a point d'ordres à me donner »<sup>15</sup>. Pour apaiser la fureur du grand vizir ou pour lui gagner la bienveillance, les sujets ottomans ou étrangers devaient employer la rhétorique des monnaies. Les ambassadeurs étrangers se trouvaient à la discrétion de la Porte qui

<sup>8</sup> *Cronicul lui Chesarie Daponte*, dans C. Erbiceanu, *Cronicari greci*, Bucarest, 1890, p. 9.

<sup>9</sup> Rădu Popescu, *Istoriile domnului Țării Românești* éd. C. Grecescu, Bucarest, 1963, pp. 126, 127. *Cronica anonimă a Moldovei 1661—1729 (Pseudo-Amiras)*, éd. Dan Simonescu, Bucarest, 1975, p. 105.

<sup>10</sup> Paul Rycaut, *op. cit.*, III, p. 3 ; II, p. 411.

<sup>11</sup> Paul Rycaut, *The History of the Turks*, Londres, 1683, p. 350.

<sup>12</sup> L. F. Marsigli, *L'état militaire de l'Empire Ottoman, ses progrès et sa décadence*, I, La Haye, 1732, p. 16 ; p. X.

<sup>13</sup> *Relazioni degli ambasciatori e Balli veneti a Constantinopoli*, éd. N. Barozzi, G. Berchet, II, Venise, 1873, pp. 147, 207, 208.

<sup>14</sup> G. F. Abbott, *Turkey, Greece, and the Great Powers. A study in Friendship and Hate*, Londres, 1916, p. 110.

<sup>15</sup> Albert Vandal, *L'Odyssee d'un ambassadeur. Les voyages du marquis de Nointel (1670—1680)*, Paris, 1900, p. 229. Jusqu'à la fin, on a accepté un tabouret pour les ambassadeurs, de la hauteur du sofa sur lequel était assis le grand vizir (Bertold Spuler, *La diplomatie européenne à la Sublime Porte aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, « Revue des Etudes Islamiques », XXXIX, 1971, 1, p. 20).

ne craignait aucune représsaille, n'ayant pas de représentants permanents à l'étranger. Glanant de la multitude d'actes abusifs du grand vizir, on peut raconter l'imposition, après l'incident de la « sofa », de quelques « cadeaux » de 3 000 et, respectivement, 6 000 « dollars »<sup>16</sup> (thalers, piastres), aux ambassadeurs Nointel et John Finch pour être reçus en audience. Le Pacha de Bosnie, à l'instigation du grand vizir, a réclamé par un *arz* le fait que Raguza (Dubrovnik) avait taxé illégalement les marchands de Sarajevo pendant la guerre de Crète. Ayant refusé de payer les sommes prétendues par Kara Mustafa Pacha, les représentants de la République se sont vus jetés dans la prison de Babadjafer, et le port fut fermé (mars 1678)<sup>17</sup>. A l'aide d'une ruse, les capitulations accordées par la Porte à l'Angleterre et aux Pays-Bas ont été retenues par le grand vizir. Elles durent être rachetées à 50 000 et, respectivement, 71 000 écus. A cette occasion Kara Mustafa Pacha s'est adressé avec sarcasme aux ambassadeurs : « Voudriez-vous respirer l'air du Grand Seigneur, sans lui en payer quelque chose ? Dieu a formé la Terre pour la domination et pour la jouissance des Turcs, et la Mer seulement pour les Chrétiens »<sup>18</sup>. Le baile Giovanni Battista Donado s'est vu obligé, de même, de payer 115 000 écus pour apaiser le grand vizir après un conflit particulièrement sanglant près de Zara (Zadar), entre une vaillante communauté aroumaine de morlacs et leur agresseur, un pacha bosniaque<sup>19</sup>.

Les ambassadeurs étaient faits responsables pour les fréquentes attaques des corsaires chrétiens, des cosaques, haïdouks et morlacs (en Dalmatie). Les attaques étaient, certainement, réciproques, mais elles ne provoquaient moins le naturel, déjà irascible, du grand vizir. D'autre part, quel prestige pourrait avoir le représentant de la plus grande puissance chrétienne, Nointel, qui utilise les fonctionnaires de la Porte pour forcer les marchands français d'Izmir (Smyrne) à payer des subventions ?<sup>20</sup> Plus que cela, le marquis Abraham Duquesne a fait bombarder les possessions ottomanes Tripoli et Chios (1681) et puis Alger (1682). On doit remarquer le fait que les ambassadeurs européens étaient prêts à supporter un traitement humiliant pour éviter la rupture des relations, si avantageuses, avec la Porte. Les spoliations du grand vizir ne représentaient, au fait, qu'une petite part des bénéfices du commerce avec le Levant, qui — pas seulement celui illicite à monnaies falsifiées<sup>21</sup> — représentait une source de grands profits pour les occidentaux. Le comportement de Kara Mustafa Pacha n'était pas un fait singulier pour ce siècle. Les étrangers s'étaient habitués, toutefois, à la conduite sobre des grands vizirs Koprülü, pendant l'administration desquels la corruption avait été

<sup>16</sup> G. F. Abbott, *Under the Turk in Constantinople*, pp. 208, 218.

<sup>17</sup> Cf. Zdenko Zlatar, *Kara Mustapha and the Republic of Dubrovnik (1677—1678) : a New Interpretation*, « Balcanica », VIII, Belgrade, 1977, pp. 207—215.

<sup>18</sup> Paul Rycant, *Histoire de l'Empire Ottoman*, III, p. 12.

<sup>19</sup> J. Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, XII, Paris, 1838, p. 59.

<sup>20</sup> Claude Michaud, *Raison d'Etat et conscience chrétienne. L'ambassade du marquis de Nointel auprès de la Porte Ottomane*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », XVII, Bucarest, 1979, 2, p. 264.

<sup>21</sup> La vente des monnaies occidentales, surcotées sur le marché ottoman, apportait aussi des beaux profits aux négociants : 30 % pour se défaire des réales espagnols en argent en Egypte au environ de 1668, 12—17,5 % pour le placement des *zecchino* en or vénétien à Istanbul en 1671 (Fernand Braudel, *Structurile cotidianului : posibilul și imposibilul*, II, Bucarest, 1984, p. 223).



arrêtée. Les actes abusifs de Kara Mustafa Pacha nous montrent, pourtant, l'image d'un homme qui, arrivé à la plus haute position d'Etat après un sultan habituellement absent des affaires politiques, s'imaginait qu'il peut disposer de n'importe quoi comme de n'importe qui, sans considération pour sa nationalité ou son rang, en perdant tout sens de la mesure. L'expression la plus claire de cet état d'esprit fut son projet de conquérir Vienne.

Les faits illustrés ci-dessus, quoique intentionnés comme actes d'autorité, signifiaient, au fait, la faiblesse du système ainsi qu'une tentative désespérée de compenser l'hémorragie des finances. Les guerres avec Venise (1645—1669), l'Empire des Habsbourg (1663—1664) et la Pologne (1672—1676) avaient provoqué de grandes pertes humaines, peu de gains matériels et l'épuisement des ressources financières de la Porte. Les dépenses du grand vizir — pour l'entretien de sa cour qui comptait 3 000 esclaves, des milliers de chevaux, chiens et faucons<sup>22</sup>, ainsi que pour l'édification de mosquées, écoles, bains ou fontaines — représentaient seulement une petite fraction de celles faites pour les cadeaux offertes avec largesse au sultan, à son *harem* et au *mufti*. Ainsi on ne doit pas s'étonner que « in breve tempo di frugale <e> divenuto avaro »<sup>23</sup>. Par suite du processus de pulvérisation du pouvoir, une part de plus en plus grande des revenus des contribuables n'arrivait plus dans la trésorerie, mais dans la bourse des puissants, qui ramassaient abusivement toutes sortes de taxes, non autorisées par le grand vizir. En 1679 le *beylerbeyi* Mehmed Pacha de Roumelie, quoique requis par le *kehaya* (représentant du grand vizir) de restituer au *kaza* (district) de Manastir 700 piastres, recueillis pour les besoins provinciaux (*tekâlif-i şakka*), s'est permis, de convenance avec le *kaza*, lui en restituer seulement 400 piastres<sup>24</sup>. Un autre exemple en est la perception de taxes supplémentaires — non prévues par le règlement — des corporations. Ces soi-disant « taxes de fêtes », appelées *ramazaniye*, *aydiye* et *paskalyalik*<sup>25</sup>, étaient occasionnées par le Bayram ou Pâques. Les puissants voisins des *kaza* limitrophes aux Pays Roumains empiétaient sur leur autonomie, prétendant des impôts et provisions, comme firent les *zaim* d'Oradea, ou essayant maintes fois de percevoir abusivement la douane au port de Galatzi, qui appartenait à la Moldavie, dans le cas des *emin* de Măcin. Qui plus est, les marchands lazes, qui appartenaient au corps des janissaires, commirent des abus et brutalités en Valachie et Moldavie (1679) et, une année plus tard, osèrent attaquer le palais princier de Jassy, blessant nombreux boyards et courtisans<sup>26</sup>.

Dorochenko, le hetman de l'Ukraine, qui avait accepté la suzeraineté de la Porte, en 1669, passa aux Russes en 1676. L'expédition de punition

<sup>22</sup> Alexandre A. C. Stourdza, *L'Europe Orientale et le rôle historique des Maurocordato 1660—1830*, Paris, 1913, p. 17.

<sup>23</sup> *Relazioni degli ambasciatori . . .*, p. 309.

<sup>24</sup> Bruce Mc Gowan, *Economic Life in Ottoman Europe. Taxation, trade and struggle for land, 1600—1800*, Cambridge, Londres, New York, New Rochelle, Melbourne, Sidney, Paris, 1981, p. 155.

<sup>25</sup> Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1962, p. 309.

<sup>26</sup> Tahsin Gemil, *Relațiile țărilor române cu Poarta otomană în documente turcești (1601—1712)*, Bucarest, 1984, pp. 350, 351 doc. 160; pp. 355, 356, doc. 164; pp. 353, 354 doc. 162; pp. 360—362 doc. 170.

qui suivit en 1677 finira lamentablement : Şeytan (le diable) Ibrahim Pacha, qui en fut le *serdar*, s'est vu accusé, en plus, d'avoir failli capturer Ján Sobieski, à l'occasion de son encerclement à Żurawna (1676) ; il fut donc jeté en Yedi Kule. Le Khan Selim Ghirai fut remplacé par Murad Ghirai. Pour l'expédition de l'année 1678, des préparatifs fébriles furent faits : des troupes furent appelées d'Asie et d'Égypte <sup>27</sup>, le sultan contribua avec deux millions d'écus de sa trésorerie <sup>28</sup>, les *ulema* cédèrent un tiers de leurs revenus et les timariots furent obligés de renouveler leurs diplômes (*berat*) de « bénéfiques ». Seuls les janissaires furent exceptés de contribuer financièrement par peur d'une révolte. On a exigé des princes roumains une grande somme en espèces et une importante quantité de vivres, ainsi que de tenir prêts, pour le passage du Danube, 2 000 chariots de foin <sup>29</sup>. Le grand vizir a fait des pressions auprès de l'émissaire polonais Ján Gniński pour obtenir la ratification de la paix de Żurawna. L'émissaire exigea d'être accueilli par le grand vizir à l'entrée d'Istanbul, lui et sa suite de 400 hommes <sup>30</sup> dont les chevaux « perdaient » en route leurs fers en argent ; cette prétention irrita Kara Mustafa Pacha qui s'exclama qu'ils ne sont pas assez pour occuper Istanbul mais beaucoup trop nombreux pour embrasser le grand seuil de la Sublime Porte ! <sup>31</sup> Le manque de nourriture et l'épidémie qui fit beaucoup de victimes parmi ses hommes obligéa Gniński accepter les conditions imposées par la Porte (mars 1678 à Davud Pacha). L'humiliation de leur émissaire fut un choc dur pour la fierté des Polonais <sup>32</sup>, qui quèteront leur revanche. De même, l'émissaire russe fut reçu par d'invectives : « Be gone, you Rogue, you deserve to be hangd » <sup>33</sup>.

Dans le camp du sultan à Silistra, jusqu'où celui-ci avait accompagné les troupes, le moral était au plus bas. Le bruit courait qu'une puissante armée moscovite se dirigerait vers Silistra. Pendant la nuit, la commande de rattraper un esclave chrétien enfui fut interprétée comme « les chrétiens ont attaqué le camp », ce qui déclencha une panique terrible, pendant laquelle beaucoup s'enfuirent <sup>34</sup> (30 août). Entre temps, la résidence du hetman, la cité Cehrin (Çighirin) était conquise par les Ottomans, qui avaient fait une brèche à travers la muraille, par l'explosion d'une mine. Le commandant de l'armée russe envoyé en aide, Ramadanovski, a eu un comportement ambigu et n'a pas prêté le secours nécessaire aux assiégés <sup>35</sup>.

<sup>27</sup> N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, XXIII, Bucarest, 1913, p. 246, doc. CCLXXXVI.

<sup>28</sup> J. Hammer, *op. cit.*, p. 13.

<sup>29</sup> Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, XI, Bucarest, 1939, p. 175.

<sup>30</sup> *Călători străini despre țările române*, VII, Bucarest, 1980, p. 344.

<sup>31</sup> D. Cantemir, *Istoria Imperiului Otoman. Creșterea și scăderea sa*, éd. I. Hodosiu, Bucarest, 1876, p. 437.

<sup>32</sup> Zbigniew Woick, *King John III of Poland and the Turkish Aspects of his Foreign Policy*, « Belleten », XLIV, Ankara, octobre 1980, p. 667.

<sup>33</sup> G. F. Abbott, *Under the Turk in Constantinople*, p. 280.

<sup>34</sup> *Silahdar tarihi*, dans Mihail Guboglu, *Cronici turcești privind țările române. Extrase*. Vol. II. Sec. XVII – începutul sec. XVIII, Bucarest, 1974, p. 355.

<sup>35</sup> *Istoria Țării Românești 1290–1690. Letopiseșul cantacuzinesc*, éd. C. Greccescu et D. Simionescu, Bucarest, 1970, p. 174, « Le mauvais vizir » lui aurait envoyé « beaucoup d'argent en cachette et, ayant (Ramadanovski) un fils esclave chez les Tatars, ceux-ci l'ont libéré ». Voir aussi *Monumenta Comitialia Regni Transylvaniae*, XVI, Budapest, 1893, p. 562, doc. CXXI f.

Les tentatives des Ottomans d'atteindre Kiev ont été sans succès et, ayant souffert des pertes, ils se sont retirés. A Chişinău (Kichinev) le prince de la Moldavie, Antonie Ruset, fut chassé et remplacé par le prince de la Valachie, Georges Duca. Torturé, il a dû donner à ses bourreaux toute sa fortune<sup>36</sup>. Ştefan Cantacuzène a reçu alors le trône de Valachie, en payant à la Porte 1300 bourses; un contemporain anonyme notait, à propos des habitants de la Moldavie et de la Valachie, qu'ils paraient « avoir arrivé, par alchimie, au secret de faire de l'argent », hormis les contributions en chevaux, béliers, beurre, sel, cire etc. qu'ils devaient envoyer à Istanbul<sup>37</sup>.

Le « conquérant » grand vizir est entré triomphalement dans Edirne (Andrinople) « ses soldats, affamés et dénudés, proclamant, par leur aspect, la défaite »<sup>38</sup>. Les territoires conquis en Ukraine étaient incertains et dévastés par les guerres, de sorte que, comme on trouve dans les notes révélatrices de Giambattista Donado, la distribution des *timar* « n'a pas pu faite, faute d'hommes qui désireraient se charger du quantum des contributions militaires ou personnelles »<sup>39</sup>, et ainsi l'Ukraine n'est pas devenue *beylerbeyilik*. Aux embouchures du Dniéper et du Bug deux forteresses ont été bâties, à l'aide des moldo-valaques entre autres, pour empêcher les incursions des embarcations cosaques (1679). L'année suivante une troisième campagne contre la Russie est restée sans résultats. Le prince de la Moldavie, Georges Duca, a été nommé aussi hetman de l'Ukraine (en s'ajoutant ainsi un *tuğ* supplémentaire aux deux habituels des princes régnants roumains) avec la mission de rendre productive cette contrée fertile. L'Ukraine, comme le royaume éphémère de Imre Thokoly de Hongrie, représentaient des Etats tampon sous la suzeraineté ottomane, destinés à consolider la présence de la Porte dans ces régions. Après des années de négociations, par l'intermède du khan et de Georges Duca<sup>40</sup>, une paix pour vingt ans fut conclue en 1681 entre la Russie et la Porte. Le Dniéper, à l'exception de Kiev, qui restait à la Russie, était considéré la frontière entre les deux empires.

La politique orientale des Habsbourg consistait à éviter les conflits avec la Porte pour se ménager les forces contre la France. Apprenant l'alliance conclue entre la France, la Transylvanie et les kouroutzs (Făgăraş, 1677), le résident impérial à la Porte, Kindsparg a protesté énergiquement. Le grand vizir a écrit au prince de la Transylvanie, Michel I<sup>er</sup>

<sup>36</sup> 1000 bourses d'après Ion Neculce, *Letopiseşul Ţării Moldovei*, éd. Iorgu Iordan, Bucarest, 1980, p. 61; 800 bourses d'après le baile G. Morosini, dans E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, V, 2, Bucarest, 1886, p. 156, doc. CCXLI. Dans une lettre de juin 1679 de l'ambassadeur anglais John Finch on apprend que Antonie Ruset a été torturé 24 fois (G. F. Abbott, *Under the Turk in Constantinople*, p. 284). Le secrétaire de l'ambassade anglaise, William Carpenter, décrivait amplement, en mai 1679, le supplice subi par « Draco Bei » (Andrei Pippidi, *Originea familiei Rosetti şi confirmarea unei mărturii a lui Neculce*, « Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie A. D. Xenopol », XX, Jassy, 1983, p. 279).

<sup>37</sup> E. Hurmuzaki, *Fragmente din istoria românilor*, III, Bucarest, 1910, pp. 404, 402

<sup>38</sup> N. Iorga, *Studii şi documente*, X, p. 179.

<sup>39</sup> *Călători străini*, VII, pp. 493, 494.

<sup>40</sup> En mai 1679, le tsar Fiodor Alexeevitch a accepté la proposition de Georges Duca, et en décembre 1679 le tsar lui a annoncé le commencement des pourparlers de paix avec les ottomans et a demandé au prince roumain de lui accorder son appui (*Relaţiile istorice dintre popoarele URSS şi România în veacurile XV — începutul celui de al XVIII-lea*, III, 1673—1711, Moscou, 1970, pp. 53—55, 63).



Apafi, lui interdisant d'accorder le moindre appui aux kouroutzs<sup>41</sup>. Le grand vizir ne permettait pas qu'un souverain chrétien prenne l'initiative dans cette région, pas même que la principauté autonome de Transylvanie ait de vellétés de politique externe. Il n'avait pas l'intention d'ouvrir un nouveau conflit, avant d'en clore celui avec la Russie. L'empereur Léopold I<sup>er</sup>, conseillé par le grand drogman Alexandre Mavrocordato, essaya de gagner Kara Mustafa Pacha en lui promettant 30 000 thalers<sup>42</sup>.

Le grand vizir, ambitieux, avide de gloire, était continuellement en quête de nouveaux buts. Il était « curioso indigatore degli interessi, dei siti e dei fini de' Cristiani Principi, e applicato molto, con la direzione de dragomanno Mavrocordato, allo studio geografico degli atlanti » — écrivait avec inquiétude Giovanni Morosini — s'en occupant « nelle riflessioni sopra lo Stato ecclesiastico, sopra il sito d'Ancona e sopra le spiagge della Puglia »<sup>43</sup>. Des raisons d'ordre militaire, politique et financier conduisaient aussi le grand vizir vers une politique externe agressive. Il fallait tenir les troupes dans une activité continuelle, loin de la capitale, pour éviter les émeutes. Le chef des kouroutzs, Imre Thökoly, a reconnu la suzeraineté du sultan et lui a demandé son appui contre les Habsbourg. En 1680, étaient réapparues « des embarras financiers, le mauvais état du numéraire, et, en même temps, l'agiotage sur les monnaies »<sup>44</sup>. La trésorerie était en retard quant au paiement des fournisseurs de la cour et à la solde des janissaires et des sipahis, spécialement ceux des garnisons provinciales. Mécontents, les janissaires de Kamenetz et de Bagdad ont initié des révoltes qui auraient pu devenir contagieuses<sup>45</sup>. L'ambassadeur Guilleragues écrivait au roi (16 mars 1680) que les Ottomans « n'ont jamais été si foibles, si mal payez, si mal recompensez et si dégoutez de la domination du <Grand>Visir »<sup>46</sup>. Pour garder sa position, relatait le même Guilleragues (31 juillet 1681), le grand vizir donnait « beaucoup d'argent à son Maître pour se maintenir malgré la hayne publique du Serrail, de la milice et du peuple »<sup>47</sup>. La crise politique pouvait être dépassé par une grande victoire, celle financière par une proie riche. Vienne semblait l'objectif le plus convenable à choisir pour le grand vizir; elle était considérée le bastion convoité de la chrétienté, *kızıl elma* (la pomme d'or) où, croyait-on, des richesses immenses s'y trouveraient. La conquête de Vienne aurait mené à un redressement des finances de la Porte<sup>48</sup>, et l'Allemagne aurait été ouverte aux Ottomans. Kara Mustafa Pacha aurait eu l'occasion de dépasser la gloire de Süleyman Kanunî

<sup>41</sup> Ioan Moga, *Rivalitatea polono-austriacă și orientarea politică a țărilor române la sfârșitul secolului XVII*, Cluj, 1933, p. 71

<sup>42</sup> Nestor Camariano, *Alexandre Mavrocordato, le grand drogman. Son activité diplomatique (1673–1709)*, Thessaloniki, 1970, p. 33

<sup>43</sup> *Relazioni degli ambasciatori*, p. 209

<sup>44</sup> M. Belin, *Essais sur l'histoire économique de la Turquie d'après écrits originaux*, Paris, 1865, p. 168

<sup>45</sup> Jan Wimmer, *Der Entsatz von Wien 1683*, Varsovie, 1983, p. 65.

<sup>46</sup> I. Hudiță, *Répertoire des documents concernant les négociations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII<sup>e</sup> siècle (1636–1683)*, Paris, 1926, p. 218, doc. 246.

<sup>47</sup> I. Hudiță, *Recueil de documents concernant l'histoire des Pays Roumains, tiré des archives du France, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Jassy, 1929, p. 260, doc. 406

<sup>48</sup> Halil Sahillioglu, *Années sèches et crises monétaires dans l'Empire Ottoman*, « Annales É S C », 5/1969, pp. 1085, 1086.

qui avait assiégé, sans succès, la capitale des Habsbourg (1529). Circonstance favorisante, à partir de l'été de l'année 1682, existait la certitude d'une neutralité assez bienveillante de la part du puissant roi de la France<sup>49</sup>. Et enfin, mais pas dans la dernière place, la structure ainsi que, implicitement, la mentalité de l'état ottoman en étaient celles de conquérant, qui poursuit le pillage et l'obtention de nouveaux territoires ainsi que de sujets contribuables. Au fond « la guerre n'est que la politique d'état continuée par d'autres moyens »<sup>50</sup>, nommément ceux violents.

Le moment comme l'objectif ont été mal choisis par Kara Mustafa Pacha. L'Europe était pacifiée par les traités d'Andrusovo (1667) entre la Russie et la Pologne et de Nimègue entre la France et l'Empire des Habsbourg (1679). On pouvait s'attendre des princes allemands à ne pas rester inactifs dans le cas d'une attaque contre la capitale impériale. Leurs contingents étaient bien préparés pour combattre la politique des « chambres de réunion » du roi Louis XIV. La Russie, la Pologne et Venise souhaitaient y prendre la revanche après les défaites souffertes dans les conflits avec les Ottomans et, à l'instar de l'Empire des Habsbourg<sup>51</sup>, avaient de projets ambitieux concernant le sud-est de l'Europe. Les larges subsides et la diplomatie efficace du pape Innocent XI (1676—1689) ont fait le reste pour conclure la « Sainte Ligue » (1684), que les grands vizirs Köprülü avaient évité avec grand soin et habileté.

La décision prise par Vienne de convoquer la diète de la Hongrie en vue de pacifier ce pays (avril 1681) a déterminé le grand vizir à apporter au plus vite des secours armés aux kouroutzs, pour éviter ainsi leur réconciliation avec l'empereur<sup>52</sup>. L'accroissement graduel de l'agression ottomane n'a laissé aucun doute sur les intentions du grand vizir. En 1681, le *beylerbeyi* d'Oradea conduisait l'expédition en Hongrie, prenant la forteresse Kálo. L'année suivante c'est Üzun (le long) Ibrahim Pacha, le *beylerbeyi* de Buda, nommé *serasker*<sup>53</sup>, qui, avec des forces beaucoup accrues, conquerrait les puissantes cités Honot (Onod), Košice, Tokaj, Fulek. Le 16 septembre 1682, appuyé par le *ferman* du sultan, Imre Thokoly fut intronisé, à Košice, roi de *Orta Macar* (Hongrie centrale ; au fait Hongrie de nord et une part de la Slovaquie). Cet Etat tampon entre les impériaux et les Ottomans constituait la matérialisation des succès importants de la Porte dans la région. Quoique les Ottomans avaient une politique religieuse tolérante, l'acte du sultan contenait de stipulations exceptionnelles : l'héritier du roi ne pourrait être catholique (art. 2), les agents de la Contre-réforme catholique étaient chassés du pays et

<sup>49</sup> Le dépêche de 8 avril 1682 du roi Louis XIV à son ambassadeur à la Porte, Guilleragues. Cf. Claude Michaud, *Le Soleil, l'Aigle et le Croissant. L'ambassade de Guilleragues à la Porte ottomane et le siège de Vienne de 1683*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », XXII, 1984, 2, p. 153.

<sup>50</sup> Carl von Clausewitz, *Despre război*, Bucarest, 1982, p. 45.

<sup>51</sup> R.J.W. Evans, *The Making of the Habsburg Monarchy (1550—1700). An Interpretation*, Oxford, 1979, pp. 427, 428.

<sup>52</sup> I. Hudiță, *Histolre de relatons diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1927, pp. 373, 374.

<sup>53</sup> Mehmed Rașid, *Tarih*, dans Mustafa A. Mehmed, *Cronici turcești privind țările române. Extrase. Vol. III. Sfârșitul sec. XVI — începutul sec. XIX*, Bucarest, 1980, pp. 158, 159.

remplacés par des calvinistes et des luthériens (art. 10)<sup>54</sup>, ce qui prouve combien détestée par la population protestante a été la politique des empereurs de lui imposer le catholicisme.

Pour déclencher la guerre, Kara Mustafa Pacha a dû vaincre l'opposition des *ulema*, de ses ennemis *kızlar agası* (le grand eunuque) et *büyük imrahor* ainsi que de plusieurs pachas, vu que le terme de la paix de vingt ans de Vasvár (1664), conclue avec les Habsbourg, n'était pas encore echu. La mission de paix de l'émissaire impérial Albert Caprara était vouée à l'échec, car le grand vizir avait déjà obtenu le consentement du sultan et, qui plus est, un *hatt-i şerif* lui accordant le pouvoir absolu de décision en campagne. Le prétexte de guerre fut le recouvrement de la cité Győr (Raab) « in which mosques had once been built, and where many Mussulmans were buried »<sup>55</sup>. On a demandé à Albert Caprara à céder sans lutte la cité, ce que, bien entendu, celui-ci a refusé.

L'expédition, conduite par le grand vizir, fut accompagnée jusqu'à Belgrade par le sultan. A Székesfehérvár<sup>56</sup> Kara Mustafa Pacha a tenu un conseil (*meclis*) en y annonçant son intention d'attaquer Vienne (mai 1683). Le khan Murad Ghiraï a demandé, sans succès, de conquérir d'abord les forteresses qui protégeaient à l'est Vienne : Győr (Raab) et Komáron (Komarno). L'ordre écrit du sultan fut employé comme argument suprême. Uzun Ibrahim Pacha, Michel Apafi et Imre Thököly, qui, naturellement, n'étaient pas intéressés<sup>57</sup> dans la création d'un nouveau *beylerbeyilik* à Vienne, ont considéré ce plan comme une grande erreur. Devant la forteresse Raab fut saisie un prisonnier qui avoua qu'ici les préparatifs pour le siège ont été bien faits, mais que Vienne manquait de troupes et de nourriture, étant donc facile à conquérir<sup>58</sup>. Cette information affermit la résolution du grand vizir.

Du point de vue financier et diplomatique, la partie était perdue d'avance pour les Ottomans. Les Autrichiens avaient reçu de renforts en soldats et argent de la part de l'Allemagne, la Pologne, l'Espagne et le Portugal<sup>59</sup>. Gênes, Savoie et Toscane avaient envoyé des subsides, et le pape « a imposé les décimes sur l'Italie »<sup>60</sup>. Le 31 mars 1683 l'alliance était conclue entre l'Empire des Habsbourg et la Pologne. Louis XIV avait promis aux envoyés papals de ne pas attaquer les impériaux<sup>61</sup> pendant ces moments difficiles.

<sup>54</sup> Zdenka Veselá-Přenosilova, *Quelques chartes turques concernant la correspondance de la Porte sublime avec Imre Thököly*, « Archiv Orientální », 1961, 29/4, p. 567. Cf. Paul Cernovodanu, *Imre Thököly et ses liens avec les Pays Roumains*, « Revue Roumaine d'Histoire », XXI, 1982, 1, p. 59—68.

<sup>55</sup> Jeremias Cacavejas, *The Siege of Vienna by the Turks in 1683. Translated into Greek from an Italian work published anonymously in the year of the siege by...*, éd. F. H. Marshall, Cambridge, 1925, p. 17.

<sup>56</sup> John Stoye, *The Siege of Vienna*, New York, Chicago, San Francisco, 1965, p. 52.

<sup>57</sup> Victor Papacostea, *Civilizația românească și civilizația balcanică. Sudii istorice*, Bucarest, 1983, p. 65.

<sup>58</sup> Ion Neculce, *op. cit.*, p. 67.

<sup>59</sup> Stanford J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, I, Cambridge University Press, 1976, p. 214.

<sup>60</sup> *Acta historica res gestes Poloniae illustrantia*, VI, éd. Fr. Kluczycki, Cracovie, 1883, p. 498, doc. 290.

<sup>61</sup> Paul Coles, *The Ottoman impact on Europe*, Londres, 1968, p. 182.



Le harcèlement de la Pologne par les Tatars, moins utiles au siège, en coopération avec les forces ottomanes du nord-ouest de la mer Noire, aurait retardé, voir même empêché, la jonction des polonais aux impériaux, prévue pour le cas d'une attaque contre la capitale de l'Autriche ou de Pologne, mais le grand vizir était beaucoup trop sûr de la victoire. Il employa, en échange, l'élément surprise, attaquant directement Vienne. La ville fut encerclée sans résistance sérieuse et aurait pu tomber, probablement, sous un coup de main, mais l'armée ottomane a mis trop de temps à parcourir la distance entre la rivière Raab et Vienne (six journées), laissant à la capitale impériale le délai nécessaire à organiser sa défense<sup>62</sup>. Les commandants hongrois « labancz » (proimpériaux) Batthyányi et Draskovics s'étaient soumis au grand vizir et lui ont fourni beaucoup de vivres<sup>63</sup>. Ce succès initial, développé habilement par d'assauts généraux, aurait mené, probablement, à la chute de Vienne, d'autant plus que les plans des fortifications étaient connus aux assiégeants, grâce à Imre Thokoly<sup>64</sup>. Mais cette éventuelle conquête n'aurait pas, à notre avis, changé le destin de la guerre. Kara Mustafa Pacha n'a pas permis un assaut général, croyant la cité prête à capituler, ce qui aurait évité son pillage par les troupes et épargné la proie pour lui même et le sultan. Mécontents, les janissaires ont protesté mais ils ont renoncé en apprenant l'intention humiliante du grand vizir de les remplacer dans les tranchées par de troupes *segban* et *pandur*<sup>65</sup>.

Dans le camp ottoman l'intérêt manquait pour la conquête de Vienne, ce qui n'est pas étonnant. Les troupes avaient déjà acquis une grande proie, tandis que les richesses de la cité leurs étaient interdites. Il y avait même des marchands qui approvisionnaient les assiégés avec du pain et du vin<sup>66</sup>. Les princes regnants roumains, tout comme Imre Thokoly et même Uzun Ibrahim Pacha, ne voyaient pas de bons yeux la conquête de Vienne, ayant peur pour leur sort. Le prolongement du siège (14 juillet — 12 septembre) a été dû aussi au manque en artillerie lourde du camp ottoman, qui comptait 17 canons de puissance moyenne et 95 de puissance légère<sup>67</sup>. En échange, Vienne était protégée par une artillerie quantitativement et qualitativement supérieure, de 315 canons<sup>68</sup>.

La disproportion des forces était immense. Les défenseurs étaient approximativement 11 000 soldats et 5 000 civiles<sup>69</sup>. Les assiégeants, d'après l'avis des contemporains, étaient au nombre de plus de 200 000 soldats. Vaelckeren<sup>70</sup>, par exemple, considérait le nombre de 216 000,

<sup>62</sup> Manuel Torres Marín, *El segundo sitio de Viena por los Turcos 1683*, « Revista de Historia Militar », XXVII, 1983, 55, p. 64.

<sup>63</sup> John Stoye, *op. cit.*, p. 157.

<sup>64</sup> Zdenka Veselá-Přenosilova, *op. cit.*, p. 547.

<sup>65</sup> Markus Kolibach, *Der Tarih Mehmed Giray — eine osmanische Quelle zur Belagerung Wiens durch die Turken im Jahre 1683*, « Studia Austro-Polonica », 3, Varsovie-Cracovie, 1983, p. 153.

<sup>66</sup> Kazazzade Ahmed, *Vakayı'namesi-Viyana kuşatması gunluğü*, dans M. Guboglu, *Crestomație turcă. Izvoare narative privind istoria Europei orientale și centrale (1263—1683)*, Bucarest, 1978, pp. 875, 879.

<sup>67</sup> John Stoye, *op. cit.*, p. 159.

<sup>68</sup> Gunter Duriegl, *Vienna 1683. The Second Siege by the Turks*, Vienne-Köln-Graz, 1983, p. 16.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 14.

<sup>70</sup> P. Vaelckeren, *Vienne assiégée par les Turcs, et délivrée par les chrétiens*, Bruxelles, 1684, pp. 167, 169.

dont le prince de Transylvanie commandait 6000, celui de Valachie — Șerban Cantacuzène — 4000 et celui de Moldavie — Georges Duca — 2000. En fait, nous estimons que l'effectif des assiégeants ne dépassait pas 125 000 soldats<sup>71</sup>. Le camp ottoman paraissait énorme à cause de la multitude des serviteurs, marchands, esclaves. Le grand nombre de non combattants a exercé un puissant effet psychologique, mais il a créé aussi des problèmes difficiles en ce qui concernait le ravitaillement et, à l'approche des armées chrétiennes, a donné le signal de la fuite.

Les princes roumains « che dicono venuti ultimamente sforzati »<sup>72</sup> n'ont pris part à la lutte, étant utilisés pour la construction des ponts et des routes, et aussi pour la garde. Ils étaient surveillés par les Ottomans, qui n'avaient plus de confiance en eux du moment où les Roumains avaient passé aux côtés des Polonais à Hotin (Chocim) en 1673. Șerban Cantacuzène bernait le grand vizir par de fausses informations comme, par exemple, que les viennois auraient l'intention de se rendre, pour préserver la cité de la destruction<sup>73</sup>. En même temps, Șerban Cantacuzène et Georges Duca ont facilité la correspondance du résident impérial Khunitz — otage dans le camp ottoman — avec Vienne et le commandant des armées impériales, Charles de Lorraine. Un Roumain<sup>74</sup> a assuré les liaisons entre le commandant de Vienne, le comte Stahremberg et Charles de Lorraine. D'autre part, dans le camp chrétien, les Roumains ont participé directement aux luttes pour délivrer Vienne, par les 31 détachements (étendards) de cavalerie légère, ayant un effectif de 2422 cavaliers, dans les rangs de l'armée polonaise<sup>75</sup>.

Militaire sous-médiocre, le grand vizir a permis aux contingents chrétiens de faire la jonction. Il n'a pas essayé de prendre l'offensive et de les détruire séparément, malgré les informations de Imre Thokoly, du mois d'août que l'armée de Ján Sobieski se dirigeait vers Vienne<sup>76</sup>. Très sûr de lui, il prenait ses désirs pour des réalités. Il n'a fortifié que faiblement son camp et n'a pas occupé les hauteurs de l'ouest de Vienne, Wiener Wald, par lesquels, d'après un témoin oculaire « we could never have passed from the hills of Kalemberg to Vienna, without a bloody and desperate engagement »<sup>77</sup>. Kara Mustafa Pacha n'a pas écouté le conseil du khan de rassembler toutes ses forces<sup>78</sup>, y compris les janissaires et l'artillerie qui assiégeait la cité, pour s'opposer à l'armée chrétienne. Il a pris la fatale résolution de continuer vigoureusement l'assaut, en utilisant les troupes les plus combattives, de sorte que dans la lutte près de Vienne, il n'a plus bénéficié d'une nette supériorité numérique. Les 70 000 impériaux, bavarois, saxons, palatins et polonais détenaient la technique et la tactique militaire les plus perfectionnées du temps et

<sup>71</sup> *Mufassal Osmanlı Tarihi*, IV, Istanbul, 1960, p. 2151.

<sup>72</sup> I. C. Filitti, *Din arhivele Vaticanului. II. Documente politice, 1526—1788*, Bucarest, 1914, p. 140.

<sup>73</sup> Mihail Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, Bucarest, 1912, p. 213.

<sup>74</sup> *Acta historica*, pp. 584, 585.

<sup>75</sup> Constantin Rezachevici, *Die Rumanischen Fähnlein im Heer von Johann Sobieski während des Feldzugs zur Befreiung Wiens (1683). Nach einer neuen polnischen Quelle, dans Die Rumanen und die Belagerung Wiens 1683. Aufsätze*, Bucarest, 1983, p. 50.

<sup>76</sup> Jan Wimmer, *op. cit.*, p. 173.

<sup>77</sup> *Acta historica*, p. 419, doc. 245.

<sup>78</sup> Markus Kohbacher, *op. cit.*, p. 154; *Silahdar tarihi*, p. 361.

l'expérience de la guerre de 30 ans. Ils étaient conduits, en vertu de son rang royal, par Ján Sobieski<sup>79</sup>, qui avait une grande expérience des luttes contre la Porte.

Après le désastre (12 septembre), le grand vizir a quitté le champ de bataille parmi les derniers, les yeux en larmes<sup>80</sup>. La rage sans limites qui a suivi cette lourde et — pour lui — inattendue défaite et aussi le désir « to cover up his own errors by taking the life of the others »<sup>81</sup> ont déterminé Kara Mustafa Pacha d'envoyer à la mort des dizaines de commandants militaires, parmi lesquels Uzun Ibrahim Pacha, sous l'inculpation de lâcheté. Par de nombreux cadeaux faits à la cour, le grand vizir a gardé encore la faveur du sultan qui, étant toujours à Belgrade, lui a promis « même par écrit qu'il ne lui ôterait jamais la vie, quelque insistance que l'on eu pût faire auprès de lui »<sup>82</sup> et lui a envoyé en signe d'appréciation un *hilat* (habit d'honneur) et une épée incrustée de pierres précieuses.

Poursuivant la contreoffensive, les Polonais ont attaqué l'arrière-garde ottomane à Párkány (Stürovo), qui défendait le pont sur le Danube, pour couper ainsi la route stratégique entre Nové Zámky (Ujvár, Neu-häusel) et Buda. Les Ottomans ont perdu la lutte décisive (9 octobre 1683), entre autres, à cause de la passivité, le manque d'intérêt des Tatars et des forces de Imre Thököly qui n'ont pas intervenu<sup>83</sup>. Les exécutions et les mesures sévères ordonnées par le grand vizir ont beaucoup affaibli la combativité des Ottomans. Ainsi, la cité Gran (Esztergom) se rendit après seulement quatre jours de siège, malgré sa puissante garnison. Des murmures ont été entendus contre le grand vizir et le sultan<sup>84</sup>. Le secrétaire de l'ambassade anglaise, Thomas Coke, relatait que les troupes qui rentraient en Asie « talked publicly that they would never come to fight more under this Visier »<sup>85</sup>. Le fait que le grand vizir n'était plus près du sultan, qui s'était retiré à Edirne après les défaites souffertes en Hongrie, a eu une conséquence tragique. Cédant aux insistances de la sœur du sultan, la veuve de Uzun Ibrahim Pacha, ainsi que celles du *kızlar agası*, *büyük imrahör*, de la favorite (*haseki sultan*), des *ulema* et des janssaires, le sultan décida en fin des comptes de sacrifier la vie du grand vizir, pour éviter une émeute. Kara Mustafa Pacha a affronté la sentence, en se mettant lui-même au cou le cordonnet de soie<sup>86</sup> (25 décembre 1683, Belgrade). Jusqu'au dernier jour il avait fait des préparatifs intenses pour une nouvelle campagne en Hongrie<sup>87</sup>. Sa fin tragique a déterminé l'appellation de *maktul* (le tué) donnée par l'historiographie.

<sup>79</sup> A. N. Kurat, dans V. J. Parry et al., *A History of the Ottoman Empire to 1730*, Cambridge University Press, 1976, p. 175.

<sup>80</sup> J. Hammer, *op. cit.*, XII, p. 117; D. Cantemir, *op. cit.*, p. 487; J. Cacavelas, *ed. cit.*, p. 121.

<sup>81</sup> J. Cacavelas, *ed. cit.*, p. 155.

<sup>82</sup> Paul Rycaut, *Histoire de l'Empire Ottoman*, III, p. 85.

<sup>83</sup> John Stoye, *op. cit.*, p. 275.

<sup>84</sup> E. Hurmuzaki, *Documente*, supplément I, vol. I, p. 271, doc. CDIV.

<sup>85</sup> John Stoye, *The English Ambassador at Istanbul and the Great Turkish War, 1681-1687*, « *Studia Austro-Polonica* », 3, 1983, p. 319.

<sup>86</sup> N. Iorga, *Operete lui Gheorghe Brancovici*, « *Revista istorică* », 1-6, Bucarest, 1917, p. 115.

<sup>87</sup> D. Cantemir, *op. cit.*, p. 499; E. Hurmuzaki, *Documente*, XVI, p. 53, doc. CXXVIII.



Le gouvernement des premiers deux grands vizirs Koprulu (1656—1676) avait réussi d'arrêter, pour un moment, le déclin de l'empire et de lui redonner la confiance dans ses forces. Pendant le grand vizirat de Kara Mustafa Pacha ont réapparu la crise financière, la corruption et les avanies. La cessation de la tradition d'habile diplomatie et de la prudence des Koprulu a déterminé la formation d'une coalition antiottomane qui, élargie, a constitué la « Sainte Ligue » (1684). Kara Mustafa Pacha n'a rien appris depuis l'échec subi par les Ottomans en 1664 pendant la guerre avec les Habsbourg, échec dû à la supériorité de la technique militaire occidentale. Il avait une ambition aveugle, celle de surpasser la renommée de Suleyman le Magnifique, mais il existait une contradiction dramatique entre ses projets et ses possibilités. Le deuxième siège ottoman de Vienne a été conduit par un commandant tenace, inflexible, qui n'a pas été réceptif aux sages conseils des militaires expérimentés, impopulaire à cause de sa politique financière et des exécutions pendant la campagne de 1683 et qui, faute de mesures de précaution strictement nécessaires, s'avera un faible commandant des armées.

La guerre finit en 1699 lorsque, à Karlowitz, ont été consignées les grandes pertes territoriales et de prestige souffertes par la Porte<sup>88</sup>. Après le choc de Vienne, l'Empire ottoman a falu accepter le nouveau rapport de forces en Europe et renoncer au complexe de supériorité dans son attitude envers les états chrétiens. Ainsi, la « conquista » ottomane a pris fin et la Porte devint petit à petit « l'homme malade » des diplomaties européennes, un objet de la lutte pour la redistribution de monde au bénéfice des grandes puissances limitrophes ou maritimes.

Dans le temps où les demandes ottomanes en argent, produits et troupes étaient de plus en plus grandes, l'espoir des Roumains s'est dirigé vers une « croisade libératrice », qui aurait fait possible la reconquête de leur indépendance. La société roumaine, encouragée par l'écroulement de projets de la Porte de redressement *manu militari*, a adopté des solutions politiques en accord avec les nouvelles réalités européennes. Après que la Transylvanie a été incorporée et traitée brutalement par les Habsbourg, on observa clairement que « la domination des grandes puissances chrétiennes en Europe centrale et de sud-est a été fréquemment plus dure que celle de l'Islam », la suzeraineté de la Porte au sujet des Pays Roumains pouvait être « une protection contre la politique annexionniste de la Russie tsariste et de l'Autriche »<sup>89</sup>. Les principautés de Valachie et de Moldavie ont été obligés d'adopter, face aux puissants « libérateurs », une politique prudente. L'illustre exponent de cette politique a été le prince Constantin Brancovan (1688—1714), dont le contact avec les impériaux « a constitué la perception d'un grand mécanisme avec des objectifs militaires et fiscaux, plutôt qu'une force animée de la

<sup>88</sup> Cf. Paul Cernovodeanu, *Le journal des travaux du Congrès de Karlowitz (1698—1699)* « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », XIX, 1981, 2, p. 325—354; Mustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor*, Bucarest, 1976, pp. 236—240

<sup>89</sup> Virgil Cândea, *Nachwort*, dans *Die Rumanen und die Belagerung Wiens 1683. Aufsätze*, Bucarest, 1983, p. 82; Florin Constantiniu, *De la Mihai Viteazul la fanarioți: observații asupra politicii externe românești*, « Studii și materiale de istorie medie », VIII, Bucarest, 1975, p. 132. Cf. Alexandru Duțu, *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, Bucarest, 1981.

volonté de libération de quelques Etats qui avaient gardé leur individualité »<sup>90</sup>.

Dû à la manière du temps de considérer surtout le rôle des personnalités, les historiens européens ont attribué la défaite de Vienne au rôle néfaste des défauts personnels de Kara Mustafa Pacha. Ils ont négligé l'analyse des structures ottomanes anachroniques, dépassées par celles des occidentaux, ainsi que leur retardement en ce qui concerne les méthodes et la technique militaire. Ça ne doit pas étonner. Même le grand Voltaire, un siècle plus tard, en écrivant l'*Histoire de Charles XII*, avait procédé de la même manière, en soulignant avec insistance les qualités et les défauts du roi de Suède. D'ailleurs, cette manière de traiter l'histoire et ses personnalités devait se prolonger jusqu'à notre siècle. On peut conclure que l'historiographie européenne précontemporaine a interprété le deuxième siège de Vienne seulement comme une confrontation entre un grand vizir ambitieux et sans aucun talent militaire, et les chrétiens animés par l'idéal de défendre l'un des plus grands centres de la « Respublica Christiana », conduits par commandants capables, comme Ján Sobieski et Charles de Lorraine. En réalité, ainsi qu'il a été établi par l'historiographie contemporaine, à Vienne se sont confrontés deux mondes : un qui regardait vers le passé, vers le « bon ordre » de Suleyman le Magnifique, l'autre qui commençait d'adopter les méthodes capitalistes en industrie, agriculture, commerce, et dont les armées avaient fait l'école de la guerre moderne dans le grand conflit européen de 30 ans. De ce point de vue, l'échec tragique de Kara Mustafa Pacha représente, d'une manière symbolique, la défaite d'une société orientale rétrograde par la société dynamique de l'avenir.

<sup>90</sup> Alexandru Dușu, *Imaginea neamului și a turcului după asediul Vienei*, dans *Călătorii, imagini, constante*, Bucarest, 1985, p. 108 ; la première image créée aux Roumains par les impériaux pendant leur pénétration dans la Transylvanie, a été défavorable, par le fait que ceux-ci se sont montrés sous leur dur aspect militaire et non sous un aspect intellectuel. Voir l'étude du même auteur, *Das Bild der Österreicher und der Turken in der Rumänischen Kultur am Ende des 17. Jahrhunderts*, in : *Das Osmanische Reich und Europa, 1683 bis 1789 — Konflikt, Entspannung und Austausch*, « Wiener Beiträge zur Geschichte der Neuzeit », 1983, Band 10, p. 44—53.

BYZANTIOS, *Festschrift für HERBERT HUNGER zum 70. Geburtstag* Dargebracht von Schülern und Mitarbeitern Herausgegeben von W. Horandner, J. Koder, O. Kresten, E. Trapp. Wien (Ernst Bevar), 1984. 350 p.

Ce volume élégant qui porte le titre d'un panégyrique renommé (mais pas encore publié) que Théodores Métochites avait dédié à la ville impériale de Constantinople, est l'hommage que les disciples rendent à leur maître Herbert Hunger, illustre professeur et fondateur de l'école de byzantinologie de Vienne, à l'occasion de son 70<sup>e</sup> anniversaire.

La première partie du volume (p. V—LXII) introduit le lecteur dans la riche activité scientifique et didactique du professeur (p. V—IX) et présente une *Tabula gratulatoria* (p. XI—XVIII) suivie d'une longue liste des publications scientifiques du savant et académicien, dressée en ordre chronologique (1936—1984) (p. XXI—LXII).

La plus grande partie du volume (p. 1—138) comprend 29 études embrassant différents domaines de la byzantinologie et deux études tenant à une autre spécialité, rédigées intégralement en allemand et présentées en ordre alphabétique, d'après les noms de leurs auteurs — dont plus de deux tiers viennois — fait qui témoigne combien puissante est l'école fondée et dirigée par Herbert Hunger.

La première étude, signée par Klaus Belke, *Germia und Eudoxias* (p. 1—11 + 5 figures et une carte) pose des problèmes de géographie historique et apporte des preuves nouvelles sur la localisation de deux anciens évêchés byzantins de Galatie, en Asie mineure. A *Germia* — aujourd'hui Yurme — se trouvent d'importantes ruines byzantines. Un chapiteau qui porte en monogramme les noms de l'empereur Justinien et de son épouse Théodora (fig. 2) confirme l'information du chroniqueur Théophanes sur la visite du grand empereur à l'église qui avait la fête patronale des archanges de cette ville, et démontre en plus qu'il s'agit d'une fondation justinienne. L'importance de celle-ci résulte aussi du fait qu'elle avait prêté son nom à la localité qui s'appela alternativement τὸς Ἀρχαγγέλους et Theodoriaton (sc. polis), ce dernier provenant du nom de l'impératrice Théodora.

Hans-Veit Beyer, *Personale Ermittlungen zu einem spatbyzantinischen Pamphlet* (p. 13—26) reprend l'étude d'un pamphlet anonyme contre une « Mafia » byzantine publiée par Herbert Hunger en RESEE, VII/1969, p. 95—107 (volume dédié au nonagenaire N. Banescu) et tâche de déterminer plus exactement la place et le moment de cette « Mafia » et d'identifier ses chefs et ses membres, en partant du bien connu « Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit » t. I—IV, Wien, 1976—1983. L'auteur conclut que l'action décrite par le pamphlet anonyme, ouvrage important pour la prosopographie de l'Empire byzantin du XVI<sup>e</sup> s., a eu lieu pendant les années 1350—1352, à Andriople, ou dans les environs de cette ville.

Heidi und Helmut Buschhausen, présentent dans *Die Handschrift Matenadaran Ms 15ap Maštoc N 9150 zu Yerevan* (p. 27—36 + 20 fig.) le manuscrit sur pergament avec miniatures d'un Tétraévangile, commencé en Chypre et terminé à Akner, en Cilicie, par Guégon (1311). Les images des évangélistes, en couleurs, et les commencements richement colorés des quatre évangiles (fig. 1—4) sont d'une qualité exceptionnelle (p. 28). À côté des ornements d'inspiration végétale, zoomorphe et fantastique, de tradition arménienne, le manuscrit comprend une icône de tradition constantino-politaine de la naissance du Christ et sur une page entière, la Descente du Saint-Esprit dessin à plume (fig. 5).

Caroline Cupaie, observe dans *Natura formatrix* (p. 37—52) que dans la littérature byzantine, à la différence de la poésie du moyen âge occidental, la personnification de la nature créatrice, après son apparition sporadique au VI<sup>e</sup> s., semble marquer une disparition totale pour apparaître de nouveau à l'époque des Comnènes (XII<sup>e</sup> s.) et s'imposer graduellement à l'époque des Paléologues (XIV<sup>e</sup> s.). On apprécie qu'un rôle important a eu à cet égard, vers la fin du XIII<sup>e</sup> s., la traduction en langue grecque, par Maximos Planudes, de l'ouvrage « De consolatione Philosophiae », de Boethius où, à côté de la personnification de la Philosophie et de la Fortune on rencontre celle de la Nature, dans son rôle de créatrice toute puissante du monde (*Natura mater generationis*). L'auteur, se posant la question si le roman d'amour du temps des Paléologues se développe sous l'influence de l'Occident ou s'il n'est que l'expression d'un retour à une modalité littéraire plus ancienne est enclin d'accepter la deuxième alternative, vu que la reprise de cet héritage littéraire de date plus ancienne a lieu justement à l'époque des Comnènes. Voici donc en littérature aussi, le même problème largement discuté maintes fois posé au sujet de l'art byzantin.



Otto Demus publie *Die Adventusengel von San Marco* (p. 53—66 + 6 pl.) Réputé historien d'art byzantin, auteur de la très connue monographie sur San Marco (*The Church of San Marco in Venice History, Architecture, Sculpture*, Washington, 1960), Otto Demus n'étudie cette fois que les quatre anges en marbre doré, adossés aux colonnes de la coupole médiane de San Marco, orientés en diagonale vers le milieu, en démontrant de la sorte qu'ils n'accomplissent pas uniquement un rôle décoratif mais qu'ils réalisent la liaison entre la mosaïque qui représente l'Ascension (sur la coupole) et la scène du Jugement universel représentée sur l'arc ouest de la même coupole et sur le mur ouest, jusqu'au XVI<sup>e</sup> s., quand elle fut remplacée par l'Apocalypse. Les quatre anges en question datent des années 30 du XIII<sup>e</sup> s. et sont l'œuvre de deux mondes différents : la peinture byzantine et l'art vénitien.

Johannes M. Diethart — Petros Doutsis, *Die Leontoklibanarier — Versuch einer archaologisch-papyrologischen Zusammenschau* (p. 67—84 + 4 pl.) démontrent que les léontochibanaires, chevaliers lourdement armés nommés ainsi, probablement, à cause de l'emblème du lion qu'ils portaient gravée sur leurs cuirasse et leurs boucliers, ont été aelifs selon les papyrus des V—VI<sup>e</sup> s. les seules sources qui y font mention — seulement en Egypte — à la différence des *clibanarii*, qui sont aussi des chevaliers lourdement armés, mais répandus dans tout l'empire romain et byzantin.

Walter Fink dans *Neue Deutungsvorschläge zu einigen byzantinischen Monogrammen* (p. 85—94), propose une nouvelle interprétation pour certains monogrammes byzantins dont la solution proposée par G. Zaos — A. Vegliery, *Byzantine Lead Seals*, I, Basel, 1972, est probable ou incertaine.

Ernst Gamillscheg s'occupe, dans *Eine Platon Handschrift des Nikephoros Moschopoulos* (Vind. Phil. gr. 21) (p. 95—100 + 4 pl.) du Codex de Platon de la Bibliothèque Nationale de Vienne, œuvre due à neuf copistes de l'époque des Paléologues (fin XIII<sup>e</sup> — début XIV<sup>e</sup> ss), parmi lesquels rappelons le métropolite Nikephoros Moschopoulos qui l'acheva et en fut le propriétaire de cet ouvrage, ainsi que d'autres 17 manuscrits répandus dans plusieurs localités du monde.

Wolfgang Iahn, *Die Münzprägung für Aelia Ariadne* (p. 101—106 + 1 pl.) nous informe que Aelia Ariadne (457—515), fille de l'empereur Léon I<sup>er</sup>, et épouse de deux empereurs qui se sont succédés au trône de Constantinople : Zénon (474—475 et 476—491) et Anastase I<sup>er</sup> (491—518), est la dernière des impératrices qui bénéficia du droit de battre des monnaies portant seulement son effigie. Dès le VI<sup>e</sup> s. les co-régnants et les épouses des empereurs ne paraîtront sur les monnaies qu'en compagnie de ceux-ci.

Christian Hannicke, *Zur Metrik des Kontakion* (p. 107—119) constate que l'aécrie philologique faussement appliquée dans l'interprétation des hymnes de prière du poète byzantin Roman le Mélode a rendu une grande injustice à leur auteur parce que l'on oublie souvent que ces hymnes ont été écrites afin d'être chantées. Roman les appelle *ὕμνοι* et lui-même fut surnommé le « Mélode ». Le Kontakion conçu comme poésie chantée, reste encore loin d'être découvert, même si la recherche ne peut pas descendre jusqu'à l'époque de Romanos » (p. 116).

Gunnar Hering, *Rache am Vaterland? Anmerkungen zur Persönlichkeit des Ioannis Metaxas* (p. 121—136) : en se fondant sur les informations tirées du journal du « dictateur (grec) sans uniforme » (p. 121), publié à Athènes en quatre volumes, dans la période 1951—1960, seconde édition 1972—1977, l'auteur observe que Ioannis Metaxas, qui a souvent influencé la position de la Grèce dans les années 1890—1941, et décida de la politique d'Athènes en 1936, manifesta une permanente insatisfaction à l'égard des Grecs qu'ils considéraient inférieurs. En 1928 il écrivait : « J'ai perdu toute confiance dans ce peuple : il n'y a rien à attendre de lui » (p. 134), et en 1935 : « Je veux me venger de ce pays et de sa société qui m'ont fait tant souffrir... me venger de la patrie pour son injustice » (p. 133) ce qui ne l'empêcha pas de reconnaître en 1941, peu avant sa mort, que : « Maintenant je réalise combien j'étais coupable » (p. 136).

Une autre étude de géographie historique concernant l'Asie Mineure, tout comme la première étude du volume (p. 1—11), signée par Friedrich Hild, *Die westkilikische Küste von Korakesion bis Anemurion in byzantinischer Zeit* (+ une carte et 8 fig.) établit la place et fait une brève présentation d'une série de sites byzantins quelques-uns anciens centres épiscopaux, dont les ruines imposantes sont autant de témoignages de leur gloire révolue, sites pas encore suffisamment étudiés. Parmi ceux-ci : Korakesion, Nauloi, Syedra, Iotape, Selinus, connu aujourd'hui sous le nom de Frianoupolis, car c'est le lieu où mourut l'empereur Trajan, puis Nephelion, Antioche/Kragos, dénommée aussi mikra, parva, piccola ou Antiocheta, à la différence de la grande Antioche sur l'Orontes, Chavadros, Platanus et Anemurion, le plus avancé point vers le sud de l'Asie Mineure.

Wolfgang Horadner publie *Die Progymnasmata des Theodoros Hexapterygos* (p. 147—162), édition critique du texte grec des soi-disant *Diegemata*, œuvre de Theodoros Hexapte-

rygos, rhéteur apprécié du XIII<sup>e</sup> s., conservée dans un seul manuscrit · Cod Vind phil. gr 254.

Imigard Hutter constate dans *Das Bild der Frau in der byzantinischen Kunst* (p 163 — 170 + 4 pl) que la représentation naturelle de l'homme dans l'art paléochrétien, continuateur de l'art antique, est graduellement remplacée par une représentation abstraite. Effet de la transformation du tableau en icône, en image de culte et objet de dévotion personnelle. Dès l'époque post-justinienne, mais surtout après la période icônoclaste, la représentation de l'homme, de la femme surtout, perd la qualité spécifique du genre. Ce n'est que dans la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> s. que commence le modelage du corps et des vêtements de la femme. L'art occidental a influencé d'une certaine manière l'art byzantin des XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> ss., mais il n'a agi que trop peu sur la conception visuelle de la femme. Pour conclure, l'auteur se pose la question si l'explication ne réside pas dans le fait que les femmes ne formaient qu'une préoccupation de second ordre, « ein Wesen zweiter Klasse ». Nous y voyons aussi une des raisons, mais ce n'est pas la seule, et, de toute manière, pas la plus importante.

Ewald Kishliger discute, dans sa contribution, *Kaiser Julian und die (christlichen) Xenodochia* (p. 171—184) l'ordre de Julien l'Apôtre concernant la fondation des maisons destinées aux hôtes (les xenodochia) dans toutes les villes de Galatie (362) pour contrecarrer l'activité de l'église chrétienne, et poursuit ce terme, au point de vue historique et fonctionnel, jusqu'à l'époque de Justinien.

Johannes Koder, *Anmerkungen zur « Neun Mitte »* (p 185—192) réactualise un terme utilisé pour la première fois par Herbert Hunger<sup>1</sup>, inspiré du Byzantios de Théodoros Metochites (ms inédit de la Bibliothèque Nationale de Vienne) et apporte de nouvelles contributions au sujet de l'idée de Constantinople — centre de toute l'humanité, au point de vue géographique, politique, économique et surtout spirituel.

Taxiarhus Koliass, *Essgewohnheiten und Verflechtung im byzantinischen Heer* (p. 193—202) s'étayant surtout sur les informations puisées des sources à caractère militaire présente les différents habitudes concernant la nourriture et le système de subsistance de l'armée byzantine, valables dans une certaine mesure aussi pour la population civile.

Karoline Czerwenka Papadopoulou, *Eine Wiener Ikone aus dem Umkreis des Andreas Ritzos* (p. 203—212 + 5 pl.) fait l'analyse détaillée d'une icône qui représente la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus, du type Hodegetria, de l'Eglise grecque de la Sainte Trinité de Vienne; elle conclut qu'il s'agit d'une imitation d'après une composition du peintre crétois Andreas Ritzos (approx. 1421 — avant 1499), qui doit être datée peu après 1500.

Otto Kresten, *Der sogenannte « Absetzungsvermerk » des Patriarchen Ioannes XIV. Kalekas im Patriarchatsregister von Konstantinopel* (Vind. Hist. gr. 47, f. 116<sup>v</sup>) (p 213—219 + 2 pl.). Après la photographie, par des rayons ultraviolets, d'un passage du manuscrit indiqué par le titre, passage qui avait été radié, l'auteur conclut qu'il n'y a aucune « notice concernant le détournement du patriarcat Jean XIV Kalekas », tel que l'on croyait auparavant, mais un commentaire sur l'attitude défavorable adoptée par ce patriarche vis-à-vis de Grégoire Akindynos. La notice date depuis 1347 et a été radiée après la mort de l'ex patriarche (le 29 décembre 1347), en 1350, fort probablement par un adepte quelconque de Kalekas, qui veillait à ce que la mémoire de celui-ci ne soit pas compromise.

Wolfgang Lackner, *Zur Editions-geschichte, Textgestalt und Quellen der Passio S. Polyeucti des Symeon Metaphrastes* (p. 221—231), fait une série d'observations critiques et apporte de nouvelles contributions au sujet de l'histoire des éditions, de la constitution du texte et des sources sur Passio S. Polyeucti, martyr chrétien sous Decius ou Valerianus, à Mélitène.

Otto Mazal public dans ce volume *Eine neue Handschrift der « Synopsis historiarum » des Ioannes Skylitzes* (p. 233—240). En 1974, une année après la parution de l'édition de Hans Thurn de Synopsis historiarum de Ioannes Skylitzes, la Bibliothèque nationale de Vienne fait l'acquisition de huit feuilles séparées d'un Codex inconnu du XIV<sup>e</sup> s. appartenant du même ouvrage. L'auteur a collationné les premières 7 ff. avec le texte de l'édition Thurn et la 8<sup>e</sup> avec *Continuatio*, éd. Tsolakes (Salonique, 1968), en mettant en lumière les variantes qui démontrent que le nouveau manuscrit est une importante source.

Norbert Merisch, *Tzibritze. Zum Austragungsort der Schlacht von Myriokephalon* (1176) (p. 241—246 + 2 pl.) localise le défilé Tzibritze de Phrygie (Nicéas Choniates, 178, 179) dans la Vallée de Cay, au sud de la ville au même nom et au nord de la localité Kirkaş (« beaucoup de têtes »), où a eu lieu la bataille de Myriokephalon (17.IX.1176) dans laquelle l'armée byzantine de Manuel I Comnène a été vaincue par l'armée seldjouicide du sultan Kilidj Arslan.

Peter E. Pieler, *Kodifikation als Mittel der Politik im frühen Byzanz?* (p. 247—260) affirme que l'idée de la codification a toujours servi au raffermissement du pouvoir central, de l'absolutisme de l'Empire romano-byzantin (p. 249).

Marcel Restle publie *Zur Baugeschichte der Georgskirche zu Azra* (p. 261—266 + 4 pl.). Le bien connu historien de l'art byzantin de Munich décrit la forme initiale de la coupole de l'église Saint George d'Azra, à Hauran (Syrie), construction rectangulaire à l'extérieur (29 × 23,30 m) et octogonale à l'intérieur, bâtie en 515 n.é. et servant au culte chrétien jusqu'à nos jours.

Georg Scheibelreiter, *Justinian und Belisar in fränkischer Sicht. Zur Interpretation von Fredegar, Chronicon II 62* (p. 267—280). L'auteur relate l'histoire de la chronique franque de Fredegar (VI<sup>e</sup> s n.é.) des deux bons amis, Justinien et Belisaire, et de leurs liaisons avec les deux sœurs portant le même nom, Antonia, qu'ils ont épousées, récit influencé d'une part par le monde gallo-irano et, d'autre part, par l'historien Procopius.

Peter W. Schienerl, *Reliquiar und Ziegenbalg Zur Typologie von Amulettbehältnissen aus Saharaiaum* (p. 281—292 + 2 pl.) s'occupe des pendentifs islamiques en argent servant d'amulettes, très répandus dans la région saharienne, dont la forme est déterminée, d'une part, par les reliquaires byzantins en forme de petites boîtes carrées et, d'autre part, par les sacs en peau de chèvre, en usage chez les tribus berbères préislamiques.

Gudrun Schmaltzbauer, *Der Evangelientext der Inschriften der Mauritissa-Kirche in Kastoria* (p. 293—299), examine le texte des Évangiles rédigés en langue grecque qui accompagnent dix scènes de la vie de Jésus, peintes dans la chapelle de St. Jean le Théologien de l'église Manrotissa de Kastoria (XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> ss.), tout en mettant en lumière l'importance de l'étude approfondie des textes bibliques des inscriptions byzantines.

Werner Seibt, *Das Reliquiar Kreuz des Leon „Damokranites“ (πατριάρχης καὶ δομέστικος τῆς Δύσεως)* (p. 301—310 + 4 pl.) reprend l'étude de l'importante croix reliquaire byzantine acquise en 1977 par le Musée d'art et d'histoire de Genève, qui, dans les dernières années fut l'objet de l'attention de plusieurs spécialistes. Fondée sur les caractères épigraphiques de l'inscription, l'auteur considère que la croix date depuis la fin du X<sup>e</sup>—début du XI<sup>e</sup> ss., et il l'attribue avec probabilité, à Leon Sarakinopoulos, le stratège de Ioannopol, Dorostolon et de Thrace, qui aurait adopté le surnom de « Damokranites » comme signe de vénération de l'archange Michel auquel était dédiée une église à Damokraneia, en Thrace.

Peter Soustal, *Historisch-Topographisches aus dem Kontobuch des Antonio Barbier von 1366—1367* (p. 311—320), identifie plusieurs localités de la côte de la Péninsule balkanique et de quelques îles du voisinage mentionnées dans le livre de comptes (computus) d'Antonio Barbier, trésorier du comte Amedeo VI de Savoie, durant l'expédition contre les Turcs de 1366—1367.

Erich Trapp, *Plagiat in der Geschichtsschreibung Mehmeds II? Byzantinische Tradition in moderner Zeit* (p. 321—332) révèle une série de phrases et même quelques menus passages du livre de Franz Babinger, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit*, München 1953, excerptés sans aucune mention de l'ouvrage de Joseph von Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches I—II*, Pest, 1827—1828 ainsi que d'autres travaux.

Gerda Wolfram, *Ein neuentdecktes Exapostelarton Anastasimon Konstantius VII* (p. 333—338 + 1 pl.) élève la série des études nombreuses qui rendent hommage au grand byzantinologue viennois Herbert Hunger.

À la fin de ce volume, les quatre éditeurs s'attachent à souligner dans leur mot de conclusion (p. 339) combien nombreux sont les disciples de l'école de byzantinologie du prof. Herbert Hunger, sans oublier de mettre en lumière l'écho international suscité dans les vingt dernières années par l'illustre professeur : ils expriment leur amicale gratitude à tous les collaborateurs, personnes et institutions qui ont contribué à la parution de cet intéressant volume, dans les meilleures conditions scientifiques et techniques.

Ion Barnea

DEMETRIOS D. TRIANTAPHYLLOPULOS, *Die nachbyzantinische Wandmalerei auf Kerkyra und den anderen ionischen Inseln. Untersuchungen zur Konfrontation zwischen ostkirchlicher und abendländischer Kunst (15.—18. Jahrhundert)*, (Miscellanea Byzantina Monacensia, Heft 30 A + B), Institut für Byzantinistik, Neugriechische Philologie und Byzantinische Kunstgeschichte der Universität München, München 1985, 1. Band : Text, 408 p., 2. Band : Register und Tafeln, 77 p. + V Pläne + 100 Abbildungen

Les îles Ioniennes, l'Heptanésos, se sont trouvées plus de six siècles (1204—1864) sous une domination qui n'a été ni byzantino-grecque ni même orthodoxe, situation qui n'a pas manqué de laisser de traces ineffaçables dans la culture et l'art de cet archipel de langue et



civilisation grecques. Il est donc bien naturel que la rencontre du fond grec avec le monde occidental ait des répercussions profondes dans le domaine de l'art monumental religieux. C'est exactement cette rencontre qui fait l'objet du livre de M. Triantaphyllopoulos. Les divers points de contact artistique entre l'Orient et l'Occident de l'Europe sont poursuivis non seulement dans leurs manifestations concrètes (description iconographique, stylistique et formelle) mais aussi dans leur causalité, rayonnement et finalité (fonction, iconologie, influence sociale).

Soumis à une dégradation progressive, les monuments d'Heptanésos réclamaient depuis longtemps une étude qui leur soit consacrée. C'est par la suite d'une campagne de recherche prolongée dans l'intervalle 1973—1979, et après avoir dépouillé, le plus complètement possible, les sources écrites, que Demetrios Triantaphyllopoulos a pu opérer un choix convenable dans le riche nombre des témoins — presque une centaine, pour retenir moins d'une dizaine seulement. Les critères qui ont guidé la sélection sont énoncés par l'auteur lui-même dans la préface du livre : les monuments choisis pour être examinés de plus près se présentent dans un meilleur état de conservation, ils sont représentatifs pour toute la contrée, possèdent un programme iconographique assez complet et en même temps intéressant et complexe et, de plus, ils demeuraient, jusqu'à l'apparition de ce livre, inconnus aux spécialistes.

L'étude introductive est consacrée à l'histoire, à la culture et à l'art de l'Heptanésos, et ouvre le premier volume (p. 37—71). Il possède un caractère synthétique et tâche d'établir les relations historiques et religieuses des îles Ioniennes avec la Grèce et l'Occident, ainsi que l'état actuel de la recherche sur la civilisation médiévale de l'archipel.

Les deux chapitres suivants (p. 73—321), représentant la matière même du livre, comprennent la description de huit monuments. Dans le pays de Kerkyra on a choisi : l'église de St. Aikaterina du village Karousados (p. 73—126), l'église du Pantokrator de Hagios Markos (p. 127—203), l'église de St. Athanasios d'Ano Korakina (p. 204—250) et l'église des saints Saranta, Timotheos et Maura de Periboli (p. 251—274). Pour la ville de Kerkyra on en a retenu la cathédrale (vocable Panagia Spilaotissa et St. Blasios) (p. 275—282) et les églises de St. Spyridonos (p. 283—300), du Pantokrator (p. 301—307) et de la Synaxis de la Theotokos (Antibuniotissa) (p. 308—321). La présentation de chaque monument est conçue d'après la structure suivante : bibliographie, généralités historiques, description des fresques (étapes d'exécution, iconographie, ornements), problèmes stylistiques et détermination de la date. Le programme iconographique y est analysé en détail par la mise en valeur d'une richissime bibliographie concernant une grande partie de l'espace post-byzantin. Mais on s'étonne que la Russie a été généralement laissée de côté, bien que ces deux pays ont connu, vers la même époque, des phénomènes artistiques en quelque sorte analogues (l'influence occidentale rencontrant la tradition byzantine). Une confrontation pourrait, il me semble, s'avérer utile et aurait fait mieux ressortir le propre des solutions stylistiques ioniennes. En ce qui concerne les références aux monuments de Roumanie, assez nombreuses, une meilleure orientation bibliographique eut été souhaitable. Il n'est point recommandable, par exemple, de recourir à V. Drăguț, D. Grigorescu, V. Florea, M. Mihalache, *Romanian Painting in Pictures*, București 1971, ouvrage de vulgarisation qui a eu d'ailleurs une deuxième édition, plus richement illustrée, en 1977. D'autre part, le livre de Cornelia Pillat, *Pictura murală în epoca lui Matei Basarab*, București 1980, aurait pu rendre beaucoup de services pour les références au XVII<sup>e</sup> siècle valaque. Presque pour chaque monument cité par M. Triantaphyllopoulos (v. liste, 2. Band, p. 47) il y a une monographie publiée dans des périodiques très accessibles.

Une étude générale consacrée aux quatre siècles (XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup>) de peinture post-byzantine dans les îles Ioniennes nous est offerte par le quatrième chapitre (p. 323—405). Pour les problèmes abordés dans ce cadre on a trouvé des solutions intéressantes qui font appel tant aux méthodes traditionnelles de l'histoire de l'art qu'à la sociologie et à la philosophie de la culture.

Un appendice (p. 407—408) systématisant les conclusions du livre est rédigé dans le même esprit de rigueur et avec le désir d'en détacher une cohérence significative des faits évoqués.

Dans cette perspective générale dégagée par Demetrios Triantaphyllopoulos, les monuments ioniens ont parcouru trois étapes distinctes ; la première est profondément redevable à la formule byzantine, tandis que, après une phase transitoire, on a abouti, dans une troisième étape, à une prolifération des éléments occidentaux. Quant aux sources du phénomène artistique heptanésien, il faut les chercher plutôt dans les influences provenant de Crète, puis d'Occident et, parfois, d'Orient même, mais qui sont sous-tendues par la tradition byzantine locale. La troisième conclusion porte sur le rapport entre la peinture des églises citadines et celle des églises de province, cette dernière d'un plus grand attachement aux formules de l'héritage byzantin, peut-être parce qu'elle a été conquise plus difficilement par les innovations occidentales, pénétrées rapidement dans les grandes villes. Ce clivage mène automatiquement

à l'image des niveaux artistiques caractéristiques pour chaque classe sociale, image qui serait spécifique pour l'Heptanésos. L'art ionien peut être caractérisé comme ecclésiastique, sécularisant, piétiste et confessionnaliste, mais dépourvu d'homogénéité. De même qu'en Crète et aux îles égéennes, le trait dominant de ces monuments est l'opposition manifeste contre l'ennemi religieux et politique, l'Occident. Ce sont en effet les avant-postes de l'orthodoxie dressés contre le catholicisme et le protestantisme. Conserver la peinture traditionnelle jusqu'à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle signifiait en dernière instance, lutter pour une identité religieuse et nationale, conclut M. Triantaphyllopoulos. Un phénomène tout à fait pareil, défini par l'extrême longévité d'une expression monumentale dont les fondements sont byzantins, se fait remarquer aussi, et toujours comme la manifestation d'un mental collectif résistant aux impératifs de modernisation venus d'Occident, en Valachie et surtout en Olténie, au XVIII<sup>e</sup> et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècles. Mais l'accent est différent : aux îles Ioniennes c'est l'orthodoxie et le hellénisme qui assurent l'imperméabilité (pour relative qu'elle soit) tandis qu'en Valachie l'élément conservateur est moins national et religieux et plus révéable à la mentalité paysanne, pour laquelle les valeurs du passé semblent toujours être les meilleures.

Le deuxième volume de l'ouvrage est composé d'abord par divers *indices* : des noms propres concernant l'iconographie (p. 11–33), toponimique (p. 34–48), des peintres et artistes (p. 49–52), des sources, auteurs (anciens et modernes) et titres (p. 53–60), des personnes, choses et notions (p. 61–71), qui sont suivis par cinq schémas iconographiques (St. Aikaterina de Karussades, Pantokrator de Hagios Markos, St Athanasios de Korakiana, St. Saranta de Penboli et Antibuniotissa de Kerkyra) et par cent illustrations.

Je voudrais mettre en lumière un possible point de contact entre le monde ionien et celui du nord du Danube, inconnu jusqu'ici, à ce qu'il paraît, par les érudits roumains. Il s'agit du moine-peintre Ioannikios Bogdanos, auteur de la première phase (1577) de la fresque de l'église du Pantocrator de Hagios Maros (p. 129–130, 335). Il est vrai que l'auteur suppose que le surnom Bogdanos serait dérivé du village Bogdanitika / Bogdania de Paxos (p. 130 n. 15). Mais il me semble tout aussi plausible, vu le cas de Stamatelos Kotronas de Zante qui, vers la même époque a exécuté les fresques de Râșca en Moldavie, que le moine Ioannikios, originaire de l'archipel, eut travaillé un certain temps en Moldavie (+ Bogdanie) et puis, revenu dans son pays, qu'il y fut connu comme « celui de Moldavie », « celui de Bogdanie », Bogdanos.

En somme, Demetrios Triantaphyllopoulos nous a offert un livre solide et méthodique, d'une impressionnante érudition, et qui sera désormais compté parmi les travaux fondamentaux de la bibliographie de l'art post-byzantin.

Daniel Barbu

*Lexikon des Mittelalters*. Dritter Band/Siebente Lieferung: **Drachenfisch** — **Edessa**; Achte Lieferung: **Edessa**, **Schul v.** — **Elegie**; Neunte Lieferung: **Elegienkomödie** — **Enns**; Zehnte Lieferung: **Enns**, **Vertrag v.** — **Erziehungs- und Bildungswesen**, **Titel**. Artemis Verlag, München und Zürich, 1985–1986.

Par la parution de ces quatre livraisons, s'achève l'impression du III<sup>e</sup> volume de ce grand Lexicon du Moyen Age, mis à la disposition d'un bon nombre de chercheurs grâce aux efforts entrepris depuis 1979 par les Editions Artemis de Munich et Zurich. Comme tant de fois depuis l'apparition des premières livraisons<sup>1</sup>, nous allons signaler dans ce qui suit les voix qui ont plus particulièrement retenu notre attention.

La voix **Drachenorden** (Th. v. Bogyay VII<sup>e</sup> livr., col. 1346) nous fait apprendre, entre autres informations précieuses concernant cet ordre, fondé le 31 décembre 1408 par le roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg, que les princes étrangers, admis comme membres depuis 1409 pouvaient fonder eux aussi dans leurs pays d'origine des sociétés similaires. Il est notoire que parmi ces membres étrangers de l'Ordre du Dragon, figurait également un prince roumain, Vlad, fils de Mircea le Grand, reçu au sein de l'Ordre en 1431, à Nuremberg. Monté en 1436 sur le trône de Valachie où il régna deux fois (1436–1442, 1443–1447), Vlad fut appelé Vlad Dracul (le Diable; drac, art. dracul en roumain dérive du latin draco) justement à cause du

<sup>1</sup> Voir *RÉSEE*, 17, 1979, p. 664–665; 19, 1981, p. 206–207, 799; 21, 1983, p. 77, 307, 372–375; 23, 1985, p. 83–86; 24, 1986, p. 102–103, 209–210.

fait qu'il portait habituellement le collier de l'Ordre aux insignes du dragon<sup>2</sup>; même il fit frapper des monnaies aeneigraphes de billon, marquées d'un côté de l'aigle contournée et croisée de Valachie, de l'autre d'un dragon<sup>3</sup>. Pourtant, il est peu probable que Vlad Dracul ait tenté de fonder en Valachie une autre *societas draconistarum*, comme l'autorisait le statut de l'ordre du dragon.

Ad vocem *Dracula* (Ch. Iannick *ibid m*, cols 1347—1348) il conviendrait peut être de préciser que le nom *Dracula*, *Drakulea* représente une forme gentivale slave du mot romain *Drac*, art. *Dracul* et par conséquent, il signifie : le fils du *Dracul*, c'est-à-dire du Diable. Vlad Tepeș (l'Empaleur), le voïvode de Valachie (1448, 1456—1462, 1476), qui, sous le nom de *Dracula*, est devenu le héros de nombreux récits fantastiques, était en effet le fils du voïvode Vlad *Dracul*, ce qui explique pourquoi les auteurs de ces récits l'ont-ils désigné comme *Dracula*, le fils du Diable.

Le ducat de Venise, objet d'un nombre considérable de travaux non seulement de numismatique, mais aussi d'histoire économique, est traité dans le présent Lexicon par M. Peter Berghaus (s.v. *Dukat*, col. 1445). A notre avis, le texte respectif est trop sommaire. Il devait par exemple, en premier lieu, préciser que le terme *ducat*, *ducato* a d'abord désigné à Venise une monnaie d'argent, le gros (*denarius grossus, grosso*) dont la frappe a débuté sous le doganat d'Enrico Dandolo (1192—1205), à la veille de la IV<sup>e</sup> croisade (la date traditionnelle : 1202) et dans le but d'en faciliter les préparatifs; en ce sens, les assertions du chroniqueur Martino da Canale sont très catégoriques<sup>4</sup>. Théoriquement, le gros vénitien pesait l'équivalent de 2,178 g, au titre de 965/1000; au début, il valait 26 derniers (*denari* ou *piccoli*, pièce d'argent de mauvais aloi, au poids de 0,362 g et au titre de 250/1000)<sup>5</sup>. Dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le gros de Venise fut fréquemment imité ou seulement adopté, en tant que nominal d'argent aux poids et titres analogues, par plusieurs autorités d'Etat ou communales, en Italie aussi bien qu'en Europe Sud-Orientale<sup>6</sup>. Par une filière sud-danubienne, le nom de ducat a été adopté pour désigner le nominal en argent, frappé pour la première fois en 1365 par Vladislav I<sup>er</sup>, voïvode de Valachie; cette monnaie pesait au début 1,057 g, son titre s'élevant à plus de 900/1000<sup>7</sup>. Le ducat resta le nom de l'unité monétaire de Valachie, jusqu'à sa dernière frappe, en 1481; pendant la même période, on appelait en Valachie *ducatar* le monnayeur qui frappait des ducats, tandis que le mot *ducați* signifiait argent en général, pecunia<sup>8</sup>.

Le ducat d'or de Venise fut créé sous le doganat de Giovanni Dandolo (1280—1281) par le Maggior Consiglio, qui décida, le 31 octobre 1284, de faire frapper une monnaie d'or « tam bona et fina per aurum vel melius ut est florenus »<sup>10</sup>; en effet, le ducat d'or pesait 3,559 g, au titre de 997/1000<sup>11</sup> et par conséquent, sa valeur était un peu supérieure à un florin de Florence

<sup>2</sup> Cf. en ce sens N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, IV, Bucarest, 1937, p. 38; Emil Virtosu, *Din sigilografia Moldovei și a Țării Românești, Documente privind istoria României. Introducere*, II, 1956, p. 363—364.

<sup>3</sup> Ces monnaies ont été publiées plusieurs fois; v. notamment Octavian Iliescu, *Emisiuni monetare ale Țării Românești din secolele al XIV-lea și al XV-lea, Studii și Cercetări de Numismatică* (abr. : *SCN*), II, 1958, p. 323—330; idem, *O nouă contribuție privitoare la istoria monetară a Țării Românești în secolul al XV-lea, SCN*, III, 1960, p. 501—505.

<sup>4</sup> « Et du tens de Monseigneur Henri Dandole en sa fu commencee en Venise a faire les nobles mehailes d'argent que l'en apele ducat, qui cort parmi le monde par sa bonte » : *La chronique des Veneziens de Maistre Martin da Canal, Archivio Storico Italiano*, 8, 1845, p. 320 (apud Nicolò Papadopoli, *Le monete di Venezia*, I, Venise, 1893, p. 81).

<sup>5</sup> Nicolò Papadopoli, *op cit.*, p. 86.

<sup>6</sup> Cf. Tommaso Bertelè, *Moneta veneziana e moneta bizantina*, dans le vol. *Venezia e il Levante fino al secolo XV*, I, Florence, 1973, p. 6, n. 1, où l'on trouvera une abondante bibliographie concernant l'imitation du gros de Venise.

<sup>7</sup> V. à ce sujet Octavian Iliescu, *Ducații Țării Românești cu numele lui Basarab voievod, SCN*, VI, 1975, p. 142.

<sup>8</sup> Constanța Știrbu et Paraschiva Staneu, *Observații asupra emisiunilor monetare ale Țării Românești (1365—1418) pe baza analizelor prin metode nucleare, Cercetări Numismatice*, IV, 1982, p. 57—58, 84.

<sup>9</sup> I. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brasovul și cu Țara Ungurească în sec. XV și XVI*, I, Bucarest, 1905, p. 384, s. v.

<sup>10</sup> Nicolò Papadopoli, *op cit.*, p. 123. Au début, le ducat d'or valait 18 gros d'argent; *ibidem*.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 137 (titre évalué à 1000/1000); Tommaso Bertelè, *op. cit.*, p. 8 (titre évalué à 997/1000)



omis depuis 1252, qui pesait 3,53 g à un titre égal. Le ducat d'or de Venise fut frappé au même poids et au même titre jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. La légende SIT TIBI CHRISTE DATVS QUEM TV REGIS ISIE DVCA TVS se trouve au revers, où est représenté le Christ dans une auréole ovale et non pas au droit, où l'on voit le doge agenouillé devant Saint Marc, comme il paraît résulter du texte que nous commentons ici. Le nom de *zecchino*, séquin, ne se substitua à celui de ducat qu'à peine au cours des dernières années du doganat de Pietro Lando (1539—1543) et pendant celui de Francesco Donà (1545—1553)<sup>12</sup>; par conséquent, l'apparition de la nouvelle dénomination sort du cadre chronologique établi pour le Lexicon du Moyen Âge<sup>13</sup>. Une dernière remarque à ce sujet : la bibliographie donnée à la fin du texte respectif ne fait pas mention de l'ouvrage pourtant encore fondamental de Nicolò Papadopoli<sup>14</sup>.

Comme d'autres voix concernant l'histoire médiévale de la Dobroudja, la voix **Durostorum** est, elle aussi, rédigée par le professeur I. Dujčev de Sofia et, comme d'habitude<sup>15</sup>, cet auteur se garde bien de faire la moindre référence à des travaux publiés à ce sujet par des historiens roumains. On devra donc compléter cette lacune, en ajoutant à sa bibliographie du moins les titres des ouvrages cités ci-dessous<sup>16</sup>.

Ce sont là quelques réflexions assez sommaires, qui nous ont été suggérées par la lecture des dernières livraisons du Lexicon. Nous attendons avec un légitime intérêt sa continuation.

Octavian Iliescu

ROBERT DARNTON, *L'aventure de l'Encyclopédie. 1775—1800. Un best-seller au siècle des Lumières*. Préface d'EMMANUEL LE ROY LADURIE. Traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, Paris, Librairie Académique Perrin, 1982, 445 p.

La fameuse *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est depuis long temps entrée dans la conscience de l'humanité comme un moment remarquable, auquel la pensée doit toujours quelque chose dans sa voie vers les nouveaux horizons de la connaissance. On a reconnu en elle le manifeste d'une civilisation, un manifeste d'autant plus significatif qu'il était l'émanation des Lumières, quand la connaissance-même a subi un renouvellement de ses bases. On y ajoute le fait que l'ouvrage a contribué directement à cet effort renouvelateur, en acquérant une fonction sociale et idéologique sur laquelle les spécialistes ont eu souvent l'occasion de se prononcer. Mais Robert Darnton a le mérite incontestable d'avoir approfondi le problème, ayant comme résultat ce que lui-même appelle « un livre racontant l'histoire d'un livre », ou, en inversant les termes « un miroir qui se reflète dans un miroir » (p. 21).

Le livre est paru en 1979 (*The Business of Enlightenment. A Publishing History of the Encyclopédie. 1775—1800*), et a déterminé ensuite l'édition française qui constitue le sujet de notre présentation. Le nouveau titre accroît son pouvoir de séduction, assez grande par la nature de son sujet, en justifiant l'appréciation d'Emmanuel Le Roy Ladurie qui situait ce livre parmi les plus importantes contributions du dernier temps pour la connaissance des origines intellectuelles et sociales de la Révolution française.

Ce qui lui offre de la consistance est, premièrement, l'immense matériel d'archives qui a été à la base d'un ouvrage où l'auteur a suivi le destin d'un livre considéré par lui-même comme « l'œuvre suprême du siècle des Lumières ». Une suprématie discutable, en ce qui nous regarde, mais qui ne diminue de rien la valeur de *l'Encyclopédie*. Son renom à l'époque est maintenant reconstitué par R. Darnton, après un difficile défrichage des archives de la

<sup>12</sup> Nicolò Papadopoli, *op. cit.*, II, Venise, 1907, p. 211—212.

<sup>13</sup> Pour les imitations du ducat d'or de Venise, v. la bibliographie donnée par Tommaso Bertelè, *op. cit.*, p. 8—9, n. 3.

<sup>14</sup> Nicolò Papadopoli (Adobrandini), *Le monete di Venezia*, I—II, Venise, 1893, 1907 (le troisième volume, paru en 1919, comprend la période 1605—1797).

<sup>15</sup> V. dans cette même revue, p. 209—210, nos remarques concernant les voix **Dobrotica**, et **Dobrudža** dont les textes respectifs ont été rédigés par le même auteur.

<sup>16</sup> N. Băncescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, *passim* (v. l'index alphabétique, s. v. *Dorostolon*); Radu Vulpe, Ion Barnea, *Din istoria Dobrogei*. II. *Românii la Dunărea de Jos*, Bucarest, 1968, *passim*; Ion Barnea, Ștefan Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*. III. *Byzantini, români și bulgari la Dunărea de Jos*, Bucarest, 1971, *passim* (v. les indices, s. v. *Dorostolon, Durostorum* etc.).

Société typographique de Neuchâtel et aussi d'autres fonds. Sans ces préparations documentaires, l'appréciation correcte de la place occupée par le climat spirituel de l'époque ne pourrait pas être compris. Ce sont seulement elles qui peuvent refaire jusqu'à un point l'impacte réel du livre dans des couches sociales et intellectuelles plus larges. Le fonds d'archives étudié par l'auteur concerne surtout les moments de la biographie de l'*Encyclopédie* auxquels les éditeurs de Neuchâtel ont eu une participation spéciale, si l'on pense aux éditions *in quarto*. Grâce à celles-ci, la diffusion de l'*Encyclopédie* a acquis une tournure décisive. Il faut préciser pourtant que, même s'il a traité de préférence ce chapitre, selon des fonds de Neuchâtel, l'auteur n'a pas fragmenté l'histoire de l'*Encyclopédie*. Son livre n'ignore pas toute la biographie de l'*Encyclopédie*, et il commence même avec les circonstances dans lesquelles la *Cyclopaedia* anglaise d'Ephraïm Chambers est devenu le point d'intérêt du libraire officiel de Paris. C'est celui-ci qui a attiré la collaboration de Diderot qui allait faire de l'*Encyclopédie*, l'œuvre suprême de sa vie. L'ouvrage de Darnton présente les moments importants concernant la genèse de l'édition *in-quarto* en 1777-1779, le trafic des éditions, la guerre commerciale engendrée par celles-ci, les problèmes de la fabrication et de la diffusion jusqu'à la réalisation de l'*Encyclopédie méthodique*, comme un autre chapitre de la même aventure. Une aventure palpitante où le jeu des chiffres, souvent mis en vedette, a sa signification. N'est-il pas surprenant qu'à une investition initiale de 70 000 livres les éditeurs sont arrivés à un bénéfice de 2.500 000? Ne paraît-il pas incroyable qu'à une époque où le tirage d'une œuvre dans un volume arrivait jusqu'à 1 500, l'éditeur lyonnais Duplain comptait sur 4.000 exemplaires (pour un livre en 36 tomes!) en arrivant ensuite à 6 000?

La diffusion de l'*Encyclopédie* s'avère être symptomatique pour la manière de laquelle les écrits illuministes envahissaient le marché culturel au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ayant d'abord dans son aire de rayonnement le public aristocrate, le seul capable d'acheter les luxueuses éditions *in-folio*, elle a pénétré, peu à peu, surtout avec les éditions *in quarto*, dans des couches sociales plus larges.

On y surprend la résonance considérable de l'*Encyclopédie* justement dans l'espace qui, officiellement, l'a ostracisé jusqu'à la Révolution de 1789, mais aussi sa diffusion au nord et au sud des Alpes, tout comme au centre et à l'est de l'Europe. Selon les archives de Neuchâtel, les derniers points du réseau de diffusion européenne de l'*Encyclopédie* paraissent être Peste, Varsovie, Moscou et Petersbourg. Les libraires de Peste, Weigand et Köpf, écrivaient que « la plupart de leurs clients ne savent lire que le latin et l'hongrois », et montrait ensuite que l'unique souscripteur était « un des premiers seigneurs de notre royaume » (p. 229-230). On pourrait croire que l'espace roumain n'est pas compris dans l'aire de diffusion de l'*Encyclopédie*, même si l'auteur ne s'est pas proposé d'en suivre la présence dans chaque aire nationale. Mais nous savons aujourd'hui que le prélat éclairé Cleșariu, évêque de Rimnic, s'intéressait avec insistance en 1778 à la procurer, et dès qu'il l'a eue, il l'a utilisée dans ses propres écrits (cf. plus récemment Alexandru Duțu, *Coordonate ale culturii române în secolul XVIII*, București, 1968, p. 147). On a manifesté ensuite le même intérêt pour l'*Encyclopédie méthodique* que les boyards Balș voulaient obtenir par l'intermédiaire de l'érudit grec Daniel Philpiddis (Al. Ciorănescu, *Correspondance de Daniel Dēmētrius Philpiddis et de J. B. Barbé du Bocage*, Thessalonik, 1965, p. 54).

Mais, en reconstituant avec minutie le trajet de l'*Encyclopédie*, Darnton n'a pas perdu de vue sa signification idéologique dans le paysage spirituel d'un monde qui se dirigeait vers la Grande Révolution. Retenons son appréciation conformément à laquelle « l'éclatant radical de l'*Encyclopédie* ne procède pas d'une vision prophétique de la révolution industrielle, mais de sa tentative de retracer la carte du monde de la connaissance, suivant de nouvelles limites déterminées par la raison et par la raison seule » (p. 27). D'ailleurs, tout comme disait Emmanuel le Roy Ladurie. « les Lumières, dont les prolongements révolutionnaires sont incontestables, éclairent un public réceptif, qui n'est lié qu'en faible partie aux formes d'avant-garde du capitalisme bourgeois » (p. 14).

Le livre de Darnton ouvre ainsi de nouveaux horizons pour la perception correcte de la grande aventure intellectuelle de la connaissance commencée par le XVIII<sup>e</sup> siècle, aventure dont le grand symbole est l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. « Le miroir d'un miroir », ce livre qui traite d'un best-seller des Lumières est lui-même un ouvrage remarquable, reconfortant et riche en suggestions.

Ștefan Lemny

Rédigées par : ALEXANDRU DUȚU (A.D.); LIVIU ONU (L.O.); DANIEL BARBU (D.B.); ADRIANA ȘIRLI (A.S.); JOHANNES IRMSCHER (Berlin — DDR) (Irm.); OLIMPIA GUȚU (O.G.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.—D.); MARIAN STROIA (M.S.); CONSTANTIN VELICHI (C.-N. V.); DOINA GRAUR (D. G.); MILAN VANKU (Belgrade) (M. V.); ROBERT PĂIUȘAN (R. P.); IACOB MĂRZA (I. M.)  
 Publiées par les soins de Zamfira Mihail.

FLORIAN DUDAȘ, *Manuscrisele românești medievale din Crișana* (Manuscrits roumains médiévaux de Crișana). Timișoara, Facla, 1986, 200 p.

Après avoir publié plusieurs ouvrages ayant comme thème la circulation du livre roumain en Transylvanie aux 16<sup>e</sup>—18<sup>e</sup> siècles, Florian Dudaș fait une première synthèse dans ce livre qui met en relief surtout l'activité des copistes de manuscrits. Il s'agit de 80 copistes, en grande majorité du 18<sup>e</sup> siècle, qui ont traversé la partie ouest de la Transylvanie, les comitats d'Arad, Zărand et Bihor; mais les manuscrits du 16<sup>e</sup> siècle n'y manquent pas, tout comme un groupe compact de copistes s'affirme au 17<sup>e</sup> siècle, quelques-uns, comme Pătru din Tinăud, Mihai Romănul ou Ursu de Cotiglet, s'avérant très actifs. Une bonne partie des copistes sont originaires de la Moldavie (comme Vasile Sturze Moldoveanul qui a écrit au long de 37 années, entre 1693 et 1730, 46 textes en 35 volumes, totalisant 6700 feuilles), d'autres arrivent de la Valachie, mais il y en a d'autres qui sont de Transylvanie. Les textes sont, en grande majorité, des livres de rituel, puisque les typographies roumaines en Transylvanie n'ont pas été privilégiées pendant ce laps de temps; s'y ajoutent des livres de sagesse et des romans populaires. L'auteur identifie dans les textes qu'il analyse avec patience et compétence un livre d'enseignements du temps du prince de la Moldavie Alexandru Lăpușneanul, donc avant l'apparition du *Livre roumain d'enseignements* du métropolitain Varlaam de 1643, un livre qui a connu, à son tour, une irradiation prodigieuse en Transylvanie (selon une récapitulation faite toujours par Florian Dudaș); la vieille « Păucenie » d'Alexandru Lăpușneanul n'a pas été retrouvée, ce qui augmente la valeur de la reconstitution faite par Dudaș qui découvre dans le manuscrit de Transylvanie des ajouts avec des allusions à la situation politique des Roumains de cette province. Dans un manuscrit de Mihai Romănul, il trouve un livre de polémique contre la Réforme qui semble être original. Ce répertoire est complété par un dense chapitre sur les « coordonnées culturelles » de l'activité des copistes où le lecteur trouvera des données sur le contenu, la circulation et la portée des manuscrits, les rapports entre l'activité des copistes et le mouvement intellectuel, l'évolution d'une culture à dominante orale, mais toujours sensible à la nouveauté communiquée par le mot écrit qui a joui d'un prestige incontesté. En nous restituant le monde du livre en Transylvanie, au long de deux siècles, Florian Dudaș fait revivre les hommes trop souvent ignorés par une historiographie qui s'est laissée fasciner par les grands. Or, cette continuité culturelle et cet attachement aux principes consacrés n'a pas manqué d'influencer même l'existence du monde du pouvoir. C'est en partant de cette image plus complète de la réalité culturelle et politique des siècles passés qu'une reconstitution plus authentique du temps qui nous a précédé deviendra possible.

A. D.

PICU PĂTRUȚ, *Miniaturi și poezie* (Miniatures et poésie). București, Asociația Româna, 1985, 194 p.

Ce beau volume qui nous restitue l'activité d'un lettré paysan du siècle passé sait refaire le vieux art des anciens manuscrits : des planches en couleurs reproduisent les miniatures qui faisaient rire les vers de Picu Pătruț. Né en Transylvanie, à Săliște près de Sibiu, en 1818 dans une famille de bergers, il mourut dans son village en 1872. A partir de 1837, il composa des vers inspirés par les grandes fêtes de l'église, le carême et le cycle pascal, ainsi que du théâtre religieux et des mélodies sur lesquelles on chantait ses vers. Son œuvre poétique se conserve

Rev. Études Sud-Est Europ., XXV, 1, p. 95—106, Bucarest, 1987



dans 50 manuscrits : il écrit 5 variantes dramatiques sur le mystère de la Nativité et des trois mages et un drame religieux intitulé « Les Myrrhophores ». Ses vers aussi bien que ses miniatures portent l'empreinte de la tradition orale qui au début du siècle passé commençait à adopter les formes de la culture écrite. De ce point de vue, Picu Pătruț nous offre un témoignage de premier ordre concernant le passage de l'oralité vers la culture imprimée et la genèse de l'image du paysan poète. Il est, en même temps, fascinant de poursuivre l'activité de cet écrivain qui continuait de faire des vignettes et des mélodies traditionnelles pendant que le monde changeait de visage partout en Europe.

Découverte par le distingué intellectuel, feu académicien Onisifor Ghibu, l'œuvre de Picu Pătruț dévoile ses traits saillants dans ce volume publié par les soins de Octavian O. Ghibu. Une préface de Zoe Dumitrescu-Buşulenga est suivie d'une dense étude de Vasile Drăguț, excellent connaisseur du mouvement artistique transylvain, et d'une suite de repères concernant la vie et l'activité de Picu Pătruț de la plume d'Octavian Ghibu et Crişan Mirciou qui ont ajouté à la fin du volume de très utiles résumés en français, allemand et anglais ; leur conclusion est que « l'originalité et la valeur de l'œuvre naïve de ce paysan qui n'a pratiquement jamais quitté son village natal s'expliquent par son contact direct avec l'art populaire dans l'aire duquel il était né et s'était formé. Il en continua et amplifia avec une surprenante fraîcheur les motifs, les techniques, les symboles et les significations. Picu Pătruț a réalisé un véritable monument de culture roumaine, unique par sa valeur et sa complexité pour la première moitié du siècle passé ».

A. D.

*Österreich im Europa der Aufklärung. Kontinuität und Zäsur in Europa zur Zeit Maria Theresias und Joseph II* Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1985, 2 volumes

Les contributions publiées dans ces deux gros volumes ont formé la substance d'un symposium international tenu à Vienne en octobre 1980. Trois rapports ont ouvert le débat : Grete Klingenstein a parlé de l'Autriche et l'Europe en 1780, Robert A. Kann du rapport progrès-tradition et Ernst Wangermann de Joseph II, progrès et réaction. Ont suivi des communications sur l'économie et la société, l'Etat et le droit, l'art, la littérature et l'éducation ; chaque section a été close par un rapport de synthèse : Gernot Heiss rend compte des contributions ayant trait à l'économie et à la société, Karl Vocelka de ceux qui se sont occupés de l'Etat et du droit, Helmut Reinalter de la section art, littérature et éducation. Une bibliographie des études consacrées à l'époque de Marie Thérèse et Joseph II se trouve à la fin du II<sup>e</sup> volume. Les auteurs ont mis en relief des aspects saillants de l'histoire des régions englobées dans l'ancien empire ou ont présenté des analyses ponctuelles sur des thèmes divers, comme la ré-féodalisation du Banat, les relations de Vienne avec les peuples balkaniques, le problème de l'absolutisme catholique éclairé, l'écho de la mort de Marie Thérèse en France et Belgique, le théâtre viennois, les écoles serbes ou les premiers pas vers la conscience nationale autrichienne.

Domage que dans cette richesse de données et idées le lecteur ne trouve pas des contributions sur les réalités roumaines ; d'autant plus que le rapport entre continuité et innovation acquiert des nuances méditées et précieuses dans le cas des Roumains qui ont salué avec enthousiasme les réformes de Joseph II, tout en maintenant leurs positions traditionnelles en religion, art, littérature. Le cas roumain aurait pu éclairer des aspects essentiels de la relation soumise aux débats. Mais le regret se transforme en surprise lorsque le lecteur ne trouve aucune mention à la série de travaux concernant l'époque parus en Roumanie dans la bibliographie qui enregistre souvent même des articles publiés dans les revues très spécialisées. Bon nombre d'études roumaines ont été publiées en allemand. Cette absence des Roumains du 18<sup>e</sup> siècle dans la fresque peinte par les distingués auteurs et des historiens Roumains du 20<sup>e</sup> siècle dans le soubassement de cette synthèse de belle tenue provoque une « Zäsur » dans la reconstitution de l'Europe de l'Aufklärung, tout en occultant une « Kontinuität » dans l'historiographie roumaine.

A. D.

TACHE PAPAĞAGI, *Din epoca de formațiune a limbii române. Probleme fonetice și morfologice*. Ed. soignée par Ecaterina Nadu, București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1985, 116 p.

Lc présent travail a été rédigé par l'auteur en plusieurs variantes successives. Au début, il a constitué l'objet d'un cours tenu à la Faculté des lettres de Bucarest, en 1923-1924. Le cours (9 leçons) a été lithographié, sous le titre *Din epoca de formațiune a limbii române* (Bucarest, 1923, 146 p.). Parmi les problèmes du cours, deux (*c, g + e, i*; et *La déclinaison latine vulgaire dans l'Orient roman*), révisés et complétés d'une bibliographie, auxquels on ajoute encore deux autres problèmes (*i provenant du lat. á(a) + n ou á(a) + n, m + cons.* et *Le participe des temps composés dans l'albano-roumain*) formeront l'objet de l'étude publiée, une année plus tard, dans la revue *Grai și suflet*, I-1, 1924, p. 201-234, sous le même titre et avec le sous-titre *Probleme etno-lingvistice*. Trois variantes autographes suivent : de 1949, 1954 et 1957 (chacune dans un cahier), non publiées jusqu'à la mort de l'auteur (1977). En l'absence de la dernière version, on publie maintenant la rédaction de 1954.

Provenant de la sœur de l'auteur, Mme Sofia Gregorian, le manuscrit n'a pas été mis au point par l'auteur (voir, par exemple, un renvoi non complété, à la p. 110; voir aussi la fin). En publiant le texte, l'éditeur lui ajoute une préface, une note sur l'édition et, après chaque chapitre, de brèves notices bibliographiques complémentaires.

Formé dans l'école de O. Densusianu, étant le plus fidèle des disciples de celui-ci, T.P. s'impose dans la linguistique roumaine comme une personnalité bien distincte, spécialement grâce aux importantes contributions regardant la formation de la langue roumaine, les relations roumano-balkaniques, la dialectologie roumaine nord- et sud danubienne.

Selon l'opinion de T. P. après la mort de l'empereur Constantin le Grand, le latin vulgaire de l'Orient devient la soi-disant langue romaine balkano-carpatique (p. 12). Dans ce cadre, à la fin du VII<sup>e</sup> — début du VIII<sup>e</sup> siècle, la langue roumaine « était définitivement formée » (*ibid*).

Dans ses études T. P. s'arrête à quelques aspects de phonétique, phonomorphologie et morphologie du processus de formation de la langue roumaine, aspects considérés comme significatifs dans l'ensemble des langues romanes. Pour le domaine de la phonétique on analyse : la clôture du *á* latin (+ position nasale) en *ă > i* et l'affriquatisation des vélaires latines *c* et *g* (+ *e, i*). Après la discussion d'un seul phénomène phonomorphologique — la soi-disant métaphore au pluriel des noms féminins du type *scare > scări > scări* « échelles » — l'auteur examine plusieurs structures morphologiques : une série de formes pronominales (*ipsu, ipsa; istu, ista; qualis, quid*, etc.), l'adjectif numéral cardinal et ordinal, et aussi quelques paradigmes verbales (l'imparfait de l'indicatif du verbe *esse*, l'optatif présent et passé et, enfin, le participe passé en *-ă* des temps composés).

Dans son analyse, l'auteur envisage non seulement les données offertes par les dialectes roumains sud-danubiens et par les patois daco-roumains, mais aussi l'ancienne littérature roumaine, comme les langues balkaniques, le substrat balkanique et les autres langues romanes.

En dernière instance, T. P. essaie, de manière tout à fait originale, de démontrer l'ancienneté des phénomènes et des structures respectives et d'argumenter quelques différenciations dialectales. Poursuivant l'évolution des faits en temps et une périodisation générale, l'auteur les considère antérieures à la séparation des dialectes. Une des conclusions qui se dégagent à la lumière de l'étude de la plus ancienne étape de la langue roumaine et qui est soulignée plusieurs fois pendant l'exposé porte sur la parfaite unité de la langue roumaine.

Même si, entre temps, les nouvelles recherches (par ex., les recherches de géographie linguistique, ou les éditions des anciens textes roumains publiés les dernières décennies) ont apporté certains éléments inconnus à Tache Papahagi ou certaines précisions (par exemple, en ce qui concerne le *t*-protétique pronominal), l'ouvrage que nous présentons représente une contribution originale de valeur à l'éclaircissement de certains aspects controversés du processus de structuration de la langue roumaine.

L. O.

ANDRÉ GRABAR, *L'Iconoclisme Byzantin. Le Dossier Archéologique*, Deuxième édition revue et augmentée, Flammarion, Paris, 1984, 398 p. + 160 pl. (dans le texte).

Cette deuxième édition d'un ouvrage déjà classique est publiée aux Editions Flammarion dans la collection *Idées et Recherches* dirigée par Yves Bonnefoy. Le lecteur y trouvera à peu près le même texte de la première édition (1957) mais revu parfois et corrigé par endroits. L'auteur a supprimé ainsi les passages concernant l'histoire du monnayage sous Justinien II

et ceux qui analysaient la présence, sur certaines œuvres byzantines, de deux portraits du Christ d'aspect différent. Au contraire, le professeur Grabar a augmenté l'étude en proposant, comme premier chapitre, un essai sur le destin des images dès la période des débuts chrétiens et jusqu'à l'époque de Justinien I<sup>er</sup>, un deuxième chapitre suivant la carrière des icônes jusqu'au règne de Justinien II.

L'attention sera donc retenue par cette première nouvelle partie du livre. Selon l'auteur, c'est le culte des reliques qui a dû contribuer à rendre sacrées les images chrétiennes mobiles (les images sur les boîtes-reliquaires, par le contact immédiat avec les objets sacrés, ont été amenées à faire elles-mêmes l'objet d'un culte). Il faudrait ajouter, d'autre part, l'influence du culte des empereurs (évident dans le portrait de l'apôtre Jean dont il est question dans sa *Vie* apocriphe grecque) et le rapport de certaines images avec des personnages divins ou saints (les icônes thaumaturges de la Vierge et, plus tard, les portraits achiropiites du Christ). Amorcée par les recherches de Charly Clerc sur les attitudes contre ou en faveur des images divines du dernier paganisme gréco-romain, la démonstration du professeur Grabar aboutit à la conclusion suivante : « comme chez les païens de la fin de l'Antiquité, amis et ennemis des icônes vivaient les uns à côté des autres et ne s'affrontaient pas, les deux attitudes étant traditionnellement acceptables. Mais tout changea lorsque le pouvoir impérial à Constantinople décida de prendre parti dans ce désaccord, et fit du problème de l'icône et de son culte une affaire d'Etat. C'est alors, contrairement à la longue tradition de tolérance à cet égard qu'on en arriva à des confrontations et à la Querelle des images byzantines du VIII<sup>e</sup> siècle » (p. 19).

On ne peut qu'en être reconnaissant pour cette nouvelle édition du livre d'un Maître. Toutefois, je voudrais faire une mineure remarque : le *Rossinensis* 251 — importante pièce justificative pour l'évolution de l'achiropiite du Christ (p. 52—53) — que le professeur Grabar date, avec prudence — au XI<sup>e</sup> siècle, me paraît appartenir au deuxième quart du XII<sup>e</sup> siècle, pour des raisons que j'ai montrées dans mon ouvrage *Manuscrite bizantine în colecții din România*, București, 1984, p. 29 (V. d'ailleurs J. R. Martin, *The Illustration of the Heavenly Ladder of John Climacus*, Princeton 1954, p. 110—112, 184 qui se prononce pour le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, et, tout récemment la confirmation indirecte, puisqu'elle regarde le ms gr 1294, de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, très apparenté au *Rossianus*, de Tamar Avner, *The Recovera of an Illustrated Byzantine Manuscript of the early 12th Century*, « Byzantion », LIV/1, 1984, p. 21—25). Néanmoins, l'argumentation d'André Grabar reste tout aussi convaincante.

D. B.

*Anastasimatarul de la Cluj-Napoca, manuscris 1106*. Edition soignée par Hrisanta Trebici-Marin, București, Edit. Muzicală, 1985, 560 p.

Les actes de culture doivent être non seulement signalés et, éventuellement, appréciés, mais aussi considérés avec responsabilité comme un effort permanent pour la conservation du patrimoine national. La maison d'Editions musicales de Bucarest, en publiant dans la série « Izvoare ale muzicii românești — Documenta et Transcripta » le volume *Anastasimatarul de la Cluj-Napoca, manuscris 1106* réalise un tel acte de culture d'une importance remarquable.

En ouvrant le cycle « Relations et structures dans la musique de tradition byzantine », l'auteur entreprend une incursion d'anvergure dans un domaine où les efforts et les résultats précédents laissent encore un vaste champs ouvert à l'investigation, surtout dans la zone des mécanismes profonds.

Ainsi que l'auteur même le déclare dans sa préface, « le volume s'inscrit parmi les tentatives destinées à faire valoir la thèse selon laquelle la musique byzantine et les psaumes, principales racines de la musique roumaine, forment dans le cadre général de la culture un important élément de cohésion de l'unité nationale ».

La nouveauté de l'approche réalisée par Hrisanta Trebici-Marin — remarquée d'ailleurs comme une contribution roumaine essentielle aussi par des spécialistes étrangers — réside dans la vision systématique qui lui a permis d'approfondir l'interdépendance texte/musique, fondée sur une investigation de type statistique des éléments spécifiques.

Conçu en trois parties (étude introductive, transcriptions et fac-similés), cet ouvrage remarquable par l'originalité et par la valeur des jugements est sûrement un volume de référence ; la priorité roumaine en la matière est marquée par le système d'analyse créé par l'auteur, système dans lequel se manifestent les relations entre la musique et le texte. Par



une pénétration toujours plus profonde dans l'intimité des structures, depuis le niveau sémantique, jusqu'à celui phonéto-acoustique (formantiel), l'auteur aboutit grâce à une parfaite maîtrise de la démonstration, à des conclusions susceptibles de servir comme point de départ à des recherches futures.

La réalité sonore est soumise à une pénétrante analyse, depuis le niveau sémantique jusqu'au niveau phonéto-acoustique, à travers les niveaux syntactiques et morphologiques ; l'auteur s'est formé de la sorte un instrument de travail remarquable autant par sa nouveauté que par les larges possibilités de connexion dans tous les domaines de la musique avec texte. La consubstantialité et la contextualité sont les deux trajets sur lesquels évolue l'analyse afin de mettre en lumière les mécanismes des relations qui s'établissent entre la musique et le texte, et le mérite de l'ouvrage réside dans la polarité stable-ouvert qu'il crée.

Le manuscrit analysé représente une étape déterminante dans l'affirmation de la culture musicale roumaine et en même temps une contribution au processus de consolidation de l'unité culturelle, par la vaste circulation du type auquel il appartient. L'auteur fait une délimitation précise entre le domaine physique, le contenu, les données liées à la relation musicale et la langue utilisée (le manuscrit est un des premiers exemples de traductions du grec en roumain) le poids étant concentré sur une analyse dont la profondeur est égalée par la subtilité et la finesse des nuances. Nous apprécions aussi l'originalité de la méthode de travail, créée par Hrisanta Trebici-Marin, méthode qui unifie d'une manière créatrice l'analyse sémantique et l'analyse du lexique musical allant jusqu'à la profondeur physique, lieu où la relation son-phonème se manifeste, successivement, dans des formes morphologiques et syntaxiques. L'esprit de synthèse propre à l'auteur se manifeste d'une manière pregnante, et augmente de la sorte la valeur du volume.

Depuis la pertinence et la précision des transcriptions de la notation neumatique en notation linéaire jusqu'à la mise en évidence des conclusions fondées sur une sérieuse argumentation Hrisanta Trebici-Marin témoigne d'un style sobre, élégant, d'une clarté raffinée.

Nous ne saurions conclure nos brèves observations sans rappeler la contribution tout aussi méritoire des Editions musicales pour la belle présentation du volume, qui suscitera sûrement l'intérêt toujours croissant de la musicologie contemporaine.

A. Ş.

HUBERT MOHR—WALDEMAR WAADE, *Byzanz und arabisches Kalifat. Darstellung für den Geschichtslehrer*, 4. Aufl., Berlin, 1984.

Der Geschichtskurs an der polytechnischen Oberschule der Deutschen Demokratischen Republik sieht eine Behandlung der byzantinischen und der arabischen Geschichte vor, und zwar wesentlich unter dem Aspekt der Komparation der verschiedenen feudalen Entwicklungswege. Für die Hand des Geschichtslehrers erarbeiteten die beiden Verfasser eine Wegleitung, deren mehrfache Neuauflagen ihre Brauchbarkeit verdeutlichen. Unter dem genannten Generalaspekt wird die byzantinische Geschichte lediglich bis zum Jahre 1204 geführt — unter besonderer Berücksichtigung der sozial-ökonomischen bei Zurückstellung der politischen und auch der kulturellen Entwicklungen. Die Einschätzungen entsprechen nicht durchweg dem neuesten Forschungsstand. Nützlich ist eine vergleichende Zeittafel vom ausgehenden 5. bis zum 13. Jahrhundert. Die empfohlene Literatur beschränkt sich auf Werke aus der DDR und der Sowjetunion.

Irm.

A. I. KORANTIS, *Διπλωματική Ιστορία τής Εύρώπης (1919—1956)*, III: 'Ο Δεύτερος Παγκόσμιος Πόλεμος, 1: 1939—1943, Thessaloniki, 1979.

Die mit äußerster Akribie gearbeitete diplomatische Geschichte Europas behandelt im vorliegenden Teil auf 873 Seiten die Ereignisse der Jahre 1939 bis 1943 nach den veröffentlichten Darstellungen und der Sekundärliteratur, freilich fast ausschließlich der westlichen. Die Balkanstaaten und unter diesen wieder Griechenland haben dabei naturgemäß ein vordringliches Interesse. Kapitel IV behandelt die italienische Aggression auf Griechenland, Kapitel V die deutsche Aggression auf Jugoslawien und Griechenland. Die ökonomischen und innerpolitischen Entwicklungen sind weitgehend ausgeklammert.

Irm.

RADU CONSTANTINESCU, *Vechiul drept românesc scris. Repertoriul izvoarelor 1340 — 1640*, Direcția generală a Arhivelor Statului din R. S. România, București, 1985, 311 p.

Cet utile répertoire des manuscrits juridiques roumains de droit canon, qu'ils fussent en grec ou en langue slave, comprend l'analyse comparée des pénitentiels, des nomocanons, des *Krmēije* et des copies locales de Blastarès et du Code d'Étienne Dušan. Une table analytique (en français) et l'index des 385 manuscrits employés rendent le livre utile et accessible au lecteur étranger. D'ailleurs ce n'est pas un traité qu'on doit lire tout entier, mais un livre à consulter, tout simplement. On y trouvera, ainsi, des tables généalogiques des *Krmēije* et des pénitentiels balkaniques, grecs, bulgares ou serbes, des XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, le répertoire systématique de la législation romaine et byzantine employée par les compilateurs roumains du Moyen Âge et plus tard, jusqu'à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la classification des encyclopédies juridique byzantines des XI<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, traduites ou adaptées en langue slave (y compris celle de Nikon de la Montagne Noire), des tables de concordance pour les manuscrits du *Syntagma* de Blastarès, du Code Dušan et de la Loi de Constantin (VI) et Justinien (II) dans son édition byzantine du début du XIV<sup>e</sup> siècle, enfin la liste des sources de Blastarès par chapitres

O. G.

TITOS P. JOCHALAS, *Στοιχεῖα ἑλληνο — ἀλβανικῆς γραμματικῆς καὶ ἑλλήνο — ἀλβανικοῦ διαλόγου*. Ἀνέκδοτο ἔργο Ἰωάννη Βηλαρά Thessalonique, 1985, 317 p. (Institute for Balkan Studies)

Après avoir édité, en 1980, la première partie du Codex Supplément grec 251 de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui contient le *Glossaire gréco-albanais* de Marko Boçari, maintenant, le chercheur grec Titos Jochalas met à la disposition des albanologues et des balkanologues, avec la même acribie philologique, les précieuses données de langue (aspect phonétique, morphologie et éléments de syntaxe) de la *Grammaire gréco-albanaise* élaborée en 1801 par Ioannis Vilaras (1771—1823), médecin et homme de lettres grec.

Cet ouvrage, défini par son auteur actuel comme une méthode pour apprendre l'albanais sans professeur, est formé par la grammaire proprement dite et une série de dialogues.

En rentrant d'Italie, où il avait pris son diplôme (en 1797), I. Vilaras a fonctionné comme médecin à la cour d'Ali Pacha Tépéléna. Cet érudit de marque de la culture grecque du début du siècle dernier, ayant d'importantes préoccupations de codification de la langue littéraire grecque (sa « Langue Roménique », parue en 1814 renoue avec la tradition vivante de la langue grecque et propose une véritable révolution de l'orthographe) a également dirigé son attention sur la langue albanaise, langue du milieu dans lequel il a déployé son activité. T. Jochalas propose comme date de rédaction de la grammaire l'année 1801, l'année d'une campagne de Veli Pacha, fils d'Ali Pacha Tépéléna contre le Pacha de Bérat ; I. Vilaras, en tant que médecin de Veli, l'aurait suivi dans cette campagne et aurait rédigé son ouvrage pendant le siège prolongé de la ville de Bérat.

T. Jochalas suppose que l'auteur a eu pour but de faire apprendre l'albanais à un étranger, sans difficultés. L'éditeur s'attache également à résoudre la question de l'alphabet special utilisé par Vilaras et se demande si Vilaras connaissait l'albanais. Au sujet de l'alphabet, qui a 30 signes et est fondé sur l'alphabet latin, T. Jochalas suppose qu'il n'aurait pas été tout à fait inconnu à l'époque et qu'il aurait pu être utilisé dans certains milieux albanais. En ce qui concerne la seconde question, Jochalas est d'avis que Vilaras ne connaissait pas l'albanais et que cette partie de sa grammaire a été rédigée par un Albanais ou un Grec qui parlait l'albanais. Le parler albanais utilisé n'est pas celui de la région de Janina, région d'origine de Vilaras, mais celui des alentours de la ville de Bérat, parler connu à son collaborateur supposé. Plus précisément, il s'agirait de la langue du triangle Préméti-Gjirokastra-Voskopola, ayant des éléments tant du dialecte *lab* que du dialecte *çam*.

L'importance de la partie grecque pour l'histoire de la langue littéraire (lexique, phraseologie, orthographe) est mise en évidence par le souci de l'éditeur, qui a accompagné presque chaque forme grecque et albanaise de notes explicatives. En ce qui concerne l'albanais, il s'agit de la première grammaire en dialecte tosc, représentant la phase de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Quelques observations s'imposent lorsqu'on jette un premier coup d'œil sur la partie albanaise. I. Vilaras introduit par des exemples (les commentaires et les explications manquent d'ailleurs totalement) : la déclinaison des substantifs en propositions, des séries d'adjectifs à tous les degrés de comparaison, de longues listes de verbes conjugués à tous les modes et temps, des listes de pronoms et d'adjectifs possessifs, de courtes propositions, de courts dialogues et un bref glossaire. On constate l'emploi au datif de la préposition *te* « à », ou *në* « dans », et pas de la terminaison du cas, l'apparition presque régulièrement de l'article adjectival, mais pas à celui du génitif, le fréquent emploi de la désinence *-ra* pour le pluriel des substantifs, la formation régulière de l'impératif avec la particule *le*, des formes inattendues de l'imparfait, la reprise de l'objet direct et indirect, des formes d'adverbes terminés en *-a*.

L'introduction riche, pleine de détails intéressants, les notes explicatives, l'indice de mots pour les deux langues, le répertoire de noms et de toponymes et les fac-similés clairs reproduits sur chaque page de la transcription de l'auteur, font de ce volume un très bon instrument de travail. En même temps, on voit l'œuvre linguistique de I. Vilaras — qui n'avait eu qu'un titre imprimé de son vivant — s'enrichir de cette édition d'un écrit si utile.

C. V. et C.P.-D.

GH. BULUȚĂ, SULTANA CRAIA, *Manuscrite miniata și ornate din epoca lui Matei Basarab* (Manuscrits enluminés et ornés de l'époque de Matei Basarab), București, Editura Meridiane, 1984, 81 p. + 40 pl.

En Roumanie, une véritable explosion bibliographique ayant, ces dernières années « redécouvert » le règne du prince valaque en tant qu'époque de renaissance culturelle et artistique (v. par exemple le beau livre de Cornelia Pillat<sup>1</sup>), nous savons gré à Gheorghe Buluță et à Sultana Craia d'avoir illustré l'époque de Matei Basarab par cet élégant album sur les manuscrits enluminés et ornés.

L'étude introductive, malgré sa concision, nous donne l'essentiel sur ce que fut cette Byzance tardive dans la culture roumaine, sur les éléments slaves ou européens du climat culturel de l'époque et surtout sur la synthèse roumaine si heureusement accomplie, en dépit des influences diverses.

Les nombreuses sources grecques employées par les auteurs (dont ne manquent ni les récentes études de Linos Politis, Olga Gratziou, Gheorghios Papazoglou, S. M. Pelekanidis, P. C. Christou, C. Th. Tsioumis et S. N. Kadas) leur permettent de détecter les importants contacts du puissant centre de l'art de l'enluminure des Pays Roumains avec l'enluminure athonite. Il s'en détache avec netteté l'existence de deux centres de cet art dans l'Europe Orientale. D'une part, la miniature athonite, « où l'on cultive une manière artistique plus austère, à caractère monastique prononcé, moins décorative et inventive ». Le second centre est celui qui se développe dans les Pays Roumains au XVII<sup>e</sup> siècle. Ajoutant à la tradition byzantine certains éléments de facture occidentale, que les auteurs n'hésitent pas à appeler « ce baroque avant le baroque », il en résulte un art somptueux et élégant, que des artistes tels Luca, évêque de Buzău et son contemporain et ami, Matthieu de Myres ont exécuté avec un talent inégalable. Le premier — dont on peut affirmer qu'il a formé une véritable école de calligraphie et d'enluminure — réalisa des œuvres répandues dans des collections célèbres du monde entier (Walters Art Gallery de Baltimore, la Bibliothèque Nationale et le Musée Byzantin d'Athènes, la Bibliothèque Nationale de Paris).

La minutieuse présentation des 46 manuscrits miniés et ornés de cet album rend, en même temps que leur description, l'état actuel des recherches contenant une précieuse bibliographie. Les manuscrits sont groupés dans quatre catégories : Tétravangéliques et Évangéliques, Psautiers, Livres liturgiques et actes de chancellerie.

Le raffinement de la composition, le sens de la couleur et la finesse de l'exécution peuvent être admirés dans les belles reproductions de cet album, où l'or, les nuances, tantôt fanées, tantôt intenses, les ornements floraux ou les gracieux oiseaux témoignent d'un goût exquis.

<sup>1</sup> Cornelia Pillat, *Pictura murală în epoca lui Matei Basarab*, București, Editura Meridiane, 1980, 103 p. + 46 pl.



Après l'album que Daniel Barbu avait consacré aux enluminures byzantines — commenté dans notre revue par Alexandru Duju — celui de Sultana Craia et de Gheorghe Buluță, joignant les mêmes qualités d'érudition et de goût, ajoute une pièce de choix à cette prestigieuse collection de la Maison d'Édition Meridiane. Ajoutons aussi l'utilité de l'excellent résumé français traduit par le regretté Radu Crețeanu.

C. P.-D.

*Gradska kultura na Balkanu (XV—XIX vek). Zbornik radova, Srpska Akademija Nauka Umjetnosti. Balkanološki Institut, Beograd, 1984, 421 p.*

Résultat des efforts des chercheurs de l'Institut d'Études Balkaniques de Belgrade, le volume qui porte le titre mentionné plus haut et qui comprend 19 études a été dédié au V<sup>e</sup> Congrès International d'études sud-est européennes.

La première contribution signée par l'académicien Radovan Samardžić, qui a assuré aussi la coordination scientifique du volume, porte sur la civilisation urbaine dans les Balkans aux XV<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles. Cette étude très étoffée et d'un remarquable esprit de synthèse, trace les principales coordonnées dans lesquelles s'est inscrit et a évolué le phénomène historique en question.

Devenues centres du commerce et des métiers, se séparant graduellement mais d'une manière irréversible des villages, les villes ont été soumises plus facilement aux influences extérieures en devenant de la sorte des parties intégrantes de la civilisation levantine. L'auteur se prononce contre l'image traditionnelle des villes considérées nucléée et centre d'appui de la domination étrangère, tout en démontrant que la réalité historique a été totalement différente de l'image que nous offre ce cliché superficiel. Il souligne en même temps que la civilisation urbaine dans les Balkans n'a pas été un phénomène transitoire, marqué d'une spécificité cosmopolite due à la domination étrangère, mais que, tout au contraire, elle s'est formée au cours d'une longue période de développement matériel et spirituel des peuples vivant dans cette zone. Cette culture — souligne l'auteur — a été forgée par et pour les hommes de la région qui par leur activité ont contribué — à travers l'histoire — au maintien et au déroulement de la lutte de libération nationale des peuples de la zone.

Certains auteurs ont dirigé leurs investigations vers la recherche de la structure sociale, économique, juridique et administrative des villes balkaniques dans la période mentionnée. Ainsi, le lecteur trouvera des aspects sur l'apparition du patriciat urbain en Byzance (Ljubomir Maksimović), le développement de l'administration locale dans les villes (Dusanka Bojanić-Lukać et Susana Djordjević), les relations juridiques dans les villes de l'ancienne Serbie (Djurica Krstić), la formation de la couche sociale de commerçants et des artisans dans la société serbe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. (Rajo Veselinović), les éléments culturels et historiques dans les localités de la Serbie à la veille de la révolte de 1804 (Vladimir Stojančević).

D'autres contributions scientifiques interdisciplinaires dues aux collègues du pays voisin visent des recherches portant sur les problèmes de la culture des villes dans les Balkans des XV<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles. Elle touchent différents aspects concernant l'impression et la transcription des livres aux caractères cyrilliques dans les villes balkaniques (Dragoljub Dragojlović), le motif de l'étranger dans la littérature serbe de la fin du XIX<sup>e</sup> s. (Predrag Palavestra), la poésie citadine serbe et phanariote (Miodrag Stojanović), la peinture postbyzantine en Serbie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> ss., (Payle Vasić), la description des iconostases des églises des villes de l'archevêché de Srem au XVIII<sup>e</sup> s. (Dinko Davidov).

Dans le même cadre, mentionnons les importantes contributions scientifiques matérialisées dans des études portant sur des aspects urbains, vestimentaires, ethnographiques, etc.

Presque tous les articles sont accompagnés d'un résumé en anglais; la contribution du Pr. R. Samardžić est traduite intégralement en anglais.

Paru dans des conditions graphiques excellentes, avec des illustrations bien choisies, riche en contributions scientifiques d'un haut niveau, le volume que nous avons signalé dans cette note trop brève pour embrasser la multitude des aspects abordés se présente comme une nouvelle réussite de la recherche scientifique yougoslave.

M. S.

NADIA DANOVA, *Националният въпрос в гръцките политическите програми през XIX век* (The national issue in the 19th cent. Greek political programs), Sofia, 1980, 335 p.

It is regrettable that Nadia Danova's excellent book should have passed quite unobserved in Romania due to its lacking a lengthier précis in a language of larger circulation. The fact accounts also for the present quite belated review on a work which interests us to a great extent. The reader can find here a deep insight into expression "megáli idéa" to which for the first time Iannis Coletis, leader of the pro-French party assigned the meaning of a political program. This happened on January 14, 1844 in his famous speech held before the Greek National Assembly within the debates for a constitution.

We are entitled to say that few such "ideas" were ever understood more controversially in point of their evolution and origin. Many have been the confusions and errors pertaining to its contents, displayed even by prominent historians. We do not mean to enumerate them here — Danova does it with outstanding competence in the extensive introduction where she reviews the Greek and foreign bourgeois and marxian historiography. Suffice is to mention that historians such as M. Lhéthier and Ed. Driault in their "classical" works equalized the "megáli idéa" with the Greek movement for national liberation, while others linked it to the Byzantine Empire, to the 1204 erucates or attributed it to E. Voulgaris (1771). According to the Greek historian I. Filimon and several others, the idea should be attributed to I. Ipsilantis, a Phanariot or to the Greek patriarchy etc. Faults are being perpetuated to this day. Starting with Colletis the expression has penetrated not only the Greek terminology and political life but also social and cultural life with most serious consequences at times which led to the dethronement of king Otto, to the rise or fall of several governments or political personalities.

The author reveals the numerous variations of the expression contents as well as the role it played within the various periods of the Greek history. There were instances when the "megáli idéa" seemed forgotten. Upon the proposal of a political man (O. Iademos) a request was made that those who would go on supporting it be considered traitors of their country. The author gives of course the required explanations. She demonstrated that when the Greek bourgeoisie passed on to reactionary positions it was easier for the "megáli idéa" to acquire a chauvinistic and imperialistic character. Relying on an extremely rich documentation (the paraphernalia alone attain 57 p.) and making use of a scientific method beyond reproach, the author analyses all political programs of the Greeks. The number of Greek works quoted by Danova and thus introduced into scientific circulation is outstanding. So is the examination of several political categories, the contents of which were mistaken by various historians. Danova's work is an instrument historians dealing with South-East Europe cannot do without. It is written in a fine convincing manner and exemplified with most relevant data.

C-N. V.

RUMJANA L. STANČEVA, *La réception des idées esthétiques et littéraires françaises dans les lettres roumaines d'entre les deux guerres mondiales*, «Etudes Balkaniques», 1984, n° 1, 13 p.

L'auteur de cette étude étaye ses assertions sur quelques prémisses générales ou particulières, fort judicieuses. Elle se prévaut en effet au premier chef de l'évidence que toute forme de communication entre deux littératures, dont celle donatrice jouit d'un prestige de longue date, favorise tant bien l'éclat stimulant, que l'essor intérieur, sinon la créativité de la littérature réceptrice (sans doute, plus importante dans le contexte). Invoquant à la fois le fait que pendant l'entre-deux-guerres les contacts entre les nations ont été sensiblement facilités, R. Stančeva signale parallèlement l'intérêt plus ancien des intellectuels des Balkans et en spécial celui des Roumains à l'égard de la culture française.

Une fois ces fondements posés, elle s'évertue de cerner non seulement le mécanisme, mais aussi la causalité et la portée du processus de la réception de quelques-unes des idées esthétiques-littéraires françaises, traitant surtout de la prose, sur le terrain roumain pendant cette époque si représentative de la France («berceau spirituel» des thèses novatrices) et de la Roumanie (qui connaît une remarquable efflorescence globale).

D'une manière toute naturelle, R. Stančeva s'attarde d'abord sur l'activité d'Eugen Lovinescu, sur son cercle et sa revue « Sburătorul » — vu qu'il s'est formé à des différentes écoles critiques françaises, assumant ensuite « le rôle d'un Hyppolite Taine » et que ses activités ont contribué à l'apparition de la « nouvelle vague littéraire », soutenant en fait les plus grands romanciers roumains ou postulant en théorie l'« objectivation » de la prose, donc contribuant à la consécration du roman réaliste.

D'autre part, l'auteur met en exergue un phénomène caractéristique de presque toute l'aire balkanique durant ladite époque — à savoir, la coexistence d'optiques littéraires nettement différentes, voire contradictoires. En vertu de ce « modèle stratifié », elle fait valoir l'apport simultané de Camil Petrescu à l'acchatement du « roman individualiste » et à sa conceptualisation — dû à l'influence explicite de certaines idées de Marcel Proust, interprétées à sa façon — tout en soulignant ses plaidoyers pour « l'authenticité », qui le relie étroitement, en dernier ressort, à ceux de Lovinescu, en dépit de leurs divergences d'opinions.

Sans omettre de mentionner ni la répercussion de l'œuvre de Proust ou d'André Gide sur d'autres écrivains prédisposés « à adopter un nouveau modèle esthétique », ni même celle des courants d'avant-garde sur quelques poètes, R. Stančeva prête une attention accrue au chef de file Eugen Lovinescu et à l'écrivain Camil Petrescu, dont le concours au développement des précitées formes du roman moderne, diamétralement opposés, lui paraît d'une extrême importance. L'auteur conclut que, par rapport à d'autres infiltrations étrangères de la même époque, l'influence de la littérature française est sans conteste la plus fructueuse et la plus significative — étant donné qu'elle a stimulé tant bien « la remise en question particularisée » de quelques idées esthétiques-littéraires d'envergure dans le but de les réajuster au plan d'une prose réaliste autochtone, qu'un vif désir de renouveau, c'est-à-dire de synchronisation avec les acquisitions des grandes littératures européennes.

L'étude de Rumjana Stančeva — démarche circonspecte, qui repose sur une vaste bibliographie de références — présente dans une nouvelle lumière une des facettes de la littérature roumaine. Sa valeur réside surtout dans la manière à la fois contextuelle (en tant que balkanique) et extrinsèque (en tant que non roumaine), qui a présidé à sa réalisation.

D. G.

Dr. ILIE CEAUȘESCU, dr. FLORIN CONSTANTINIU, dr. MIHAIL E. IONESCU, *200 zile mai devreme — Rolul României în scurțarea celui de-al doilea război mondial*, București, Edit. Științifică și Enciclopedică, 1985, 246 p.

Nous devons ce livre à des spécialistes connus de l'histoire militaire qui se proposent de présenter la deuxième guerre mondiale dans une lumière tout à fait nouvelle.

Les auteurs ne se rapportent pas à la guerre considérée dans son ensemble ; ce qui suscite leur intérêt est en premier lieu le fait d'avoir diminué la durée de cette guerre avec deux cent jours. D'ailleurs, le sous-titre du livre annonce ce point de vue adopté par les spécialistes militaires.

Le livre comprend sept chapitres : le premier fait une récapitulation des 2500 ans d'histoire et de ses racines dans la conscience des Roumains à la veille de la révolution d'Août 1944 ; les auteurs démontrent que celle-ci fut historiquement déterminée et que l'organisateur et l'animateur fut le Parti Communiste Roumain.

Les chapitres suivants s'occupent de la mise en lumière des succès militaires enregistrés dès la révolution roumaine d'Août, par l'armée en premier lieu. Ainsi, le chapitre II décrit les luttes qui ont eu lieu dans certaines régions de la Roumanie et qui ont conduit à la défaite de l'ennemi fasciste, proprement dit à son anéantissement, surtout après avoir perdu l'accès au pétrole roumain. Le chapitre III s'occupe de la réaction nazie vis-à-vis la révolution roumaine et fait mention en ce sens des contre-mesures politiques militaires et de propagande. Les auteurs présentent dans le chapitre IV le panorama des opérations militaires de l'armée roumaine au-delà du territoire roumain en marquant avec exactitude les endroits où ont eu lieu les batailles contre l'Allemagne nazie. Le chapitre V présente des statistiques édifiantes pour les succès acquis suite à la révolution d'Août 1944. Le chapitre VI offre un aperçu de la situation politique de l'époque et souligne que le mouvement politique d'Août 1944 a conduit au déclenchement d'une crise politique dans les pays alliés à l'Allemagne nazie : la Hongrie, la Bulgarie, la Croatie indépendante et la Finlande.

Le VII<sup>e</sup> et dernier chapitre porte sur les problèmes de la révolution roumaine considérée comme le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de la Roumanie. Même si l'accent se pose



sur des aspects purement politiques, la plupart des pages sont consacrées aux succès remportés par les armées roumaines contre l'ennemi fasciste, soit sur le territoire roumain, soit sur celui des pays voisins occupés par les armées fascistes.

Le livre est fondé sur un très riche matériel tiré des archives et de la littérature de spécialité. Les sources de premier ordre, la documentation sûre traduisent l'effort des auteurs — avoué dans l'introduction — d'appuyer leurs affirmations sur des documents incontestables.

Même si le titre incitant semble introduire le lecteur dans une hypothèse, les auteurs exposent d'une manière objective les succès de l'armée roumaine dans sa lutte contre le fascisme et la naissance d'une nouvelle époque dans l'histoire du peuple roumain.

M. V.

KARL-HEINZ SCHLARP, *Wirtschaft und Besatzung in Serbien 1941 — 1944*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1986, 443 S.

Diese Arbeit bietet einen neuen Beitrag zu einem ohnehin noch quellenreichen Thema der neuesten Geschichte. Es mag wahr sein, daß „Serbien im zweiten Weltkrieg im Vergleich mit den anderen Kriegsschauplätzen marginal und für Erkenntnisfortschritte wenig ergiebig“ erscheint, wie der Verfasser selbst in seinem Vorwort warnt. Und dennoch, wie er hinzufügt, stellt Serbien ein typisches Vorbild dar, was einerseits den Nazi-Einmarsch und die Nazi-Besatzung, die Landeserteilung und wirtschaftliche Ausbeutung bzw. Ausschöpfung der Bevölkerung, und andererseits der von Kommunisten geleitete heftige Widerstand gegen die Okkupation und ihre Folgen anbelangt.

Die vorliegende Arbeit gilt als Band 25 in der Reihe der „Quellen und Studien zur Geschichte des östlichen Europa“. Sie wird in sechs Kapitel, die unterschiedliche Aspekte behandeln, eingeteilt und enthält dazu noch Verzeichnisse, Sachregister, Übersichten und Karten.

Im ersten Kapitel (Einleitung) nimmt sich der Autor vor, die Zielsetzung der Arbeit verständlich zu machen und bespricht den Forschungsstand und die Quellenlage. Dabei werden Theorien und Konzepte, die mit der Domination des Donauraumes und besonders Jugoslawiens durch Deutschland eng verknüpft sind, erörtert.

Das zweite Kapitel (Jugoslawien und die Hegemonie im „Großwirtschaftsraum Südosteuropa“ bis 1941: Zusammenarbeit — Konflikt — Neuordnung) bezieht sich zunächst auf die wirtschaftlichen Beziehungen Nazi-Deutschlands zum Jugoslawien in den dreißigen Jahren, dann auf die Gründe die die Nazis dazu bewegten, Jugoslawien anzugreifen. Im demselben Kapitel werden die noch vor 1941 beharrlichen Anstrengungen des Deutschen Reiches in die Betriebe Jugoslawiens einzudringen, einschließlich der Kontrolle über „Schlüsselunternehmen“ wie das Kupferbergwerk Bor zu gewinnen, dargestellt. Anschließend werden die finanziellen und wirtschaftlichen Probleme, die zufolge der Besatzung und Aufteilung Jugoslawiens entstanden sind, geklärt.

Das darauffolgende dritte Kapitel („Rest-Serbien“ unter deutscher Besatzung) ist der Lage Serbiens — reduziert auf die Größe des ehemaligen Königreiches von 1908 — und zwar der durch Militärverwaltung, wirtschaftlichen Zerfall und Mangel an bürgerlichen Rechten gekennzeichneten Militärregime — gewidmet. Der Verfasser hat auch die politischen und sozialen Kräfte, die sich gleich nach der Besatzung für Anpassung oder Widerstand aussprachen, in Sicht.

Die nächsten zwei Kapitel bieten den wertvollsten Teil oder sogar den „Kern“ des Buches.

Das vierte Kapitel (Die Verfügung über die serbische Wirtschaft und ihre Einbeziehung in die deutsche Kriegswirtschaft) geht davon aus, daß, nach dem Scheitern eines kurzen und begrenzten Krieges Ende 1941 an dem Widerstand der sowjetischen Armee, die Rolle Serbiens — sowie anderer besetzten oder dominierten Ländern — in der Nazi-Strategie der Kriegsführung sich wesentlich geändert hatte. Es wird jedoch gezeigt daß die Durchführung einer neuen wirtschaftlichen Ordnung — wenn auch vorteilhaft für die Okkupanten — auf Papier blieb. Die Besatzungsmacht hat die serbische Ökonomie derart gerichtet, so daß sie die vollständige Ausnutzung der Produktionskapazitäten, die Ausschöpfung der Arbeiterkräfte und die Beschlagnahme der „Kriegsbeute“ erzielte. Ein besonderer Teil des gleichen Kapitels prüft die Entwicklung, zugunsten der Nazi-Domination, der Rohstofforderung und verfolgt sie mittels interessanten statistischen Angaben. Anschließend werden die Besatzungskosten, für welche Serbien aufzukommen verpflichtet war, errechnet.

Im fünften Kapitel (Die Auswirkungen der Okkupation auf die serbische Binnenwirtschaft) zeigt der Verfasser daß die Umstände und Fakten, die die Okkupation mit sich brachte,

die serbischen ökonomischen Zweige nachdrücklich benachteiligt hatten. Zu diesem reichen Thema stellt der Verfasser einige grundsätzliche Fragen zunächst mit Bezug auf die politische Lenkung der serbischen Wirtschaft durch die Militärbehörde während der Kriegsjahre, die „Verwertung“ des jüdischen Vermögens, die Agrarsituation im serbischen Banat. Eine vollgültige Aufmerksamkeit wurde der Versorgung der Bevölkerung mit Nahrungsmitteln verschenkt. „Der mit der Besetzung Serbiens entstandene Zwang zur Selbstversorgung — frühere Liefergebiete waren weggefallen und mußten durch eigene Produktion ersetzt werden — und die Absicht, längerfristig einen festen Ausfuhranteil... zu erreichen“ führten dazu, daß einerseits die Produktion einiger Agrarsektoren stark zunahm, andererseits die allgemeinen Nahrungsmittel allmählich aber ständig geringer und von schwacher Qualität waren. Die Analyse der Preis- und Einkommenverhältnisse, der Wahrung und des Kreditwesens sowie der Staatsfinanzen weisen darauf hin, daß die Besetzung zum wirtschaftlichen Niedergang des Landes maßgeblich beigetragen hat.

Das letzte Kapitel (Zusammenfassung und Schluß) bringt die wichtigsten Schlüsse des Buches hervor.

Die Arbeit entspricht dem zunehmenden allgemeinen Interesse an einer bedeutungsvollen Zeitperiode der neuesten Geschichte und wird vom historischen und wirtschaftlichen Standpunkt bewertet.

R.P.

*Transactions of the Sixth International Congress on the Enlightenment*, Brussels, July 1983, Oxford, The Voltaire Foundation (At The Taylor Institution), 1983, XX + 473 p.

Les documents du VI<sup>e</sup> Congrès International des Lumières, qui a eu lieu entre 24 et 31 juillet 1983 à Bruxelles, publiés dans un élégant volume, par les Fondations « Voltaire » d'Oxford, englobent environ 200 communications. En ce qui concerne les problèmes, les communications ont été structurées dans le volume en rapport direct avec les sections de déroulement du Congrès, prestigieuse manifestation scientifique, patronnée par l'Université Libre de Bruxelles (Groupe d'Etudes du XVIII<sup>e</sup> siècle), ayant à sa tête les professeurs H. Hasquin (le président du Comité d'organisation) et R. Mortier (le président du Comité scientifique).

Les 13 sections du volume abordent, tel qu'on peut constater dès la première lecture, une grande diversité des thèmes, considérés par les organisateurs, comme caractéristiques en ce qui concerne le phénomène des Lumières sur le continent, y compris les orientations actuelles et les options des recherches sur ce problème. La simple énumération des titres suggère cette affirmation : I) *Littérature anti-philosophique et contre-révolutionnaire* (pp. 1—41); II) *Sécularisation* (pp. 43—81); III) *L'Européen et la découverte de l'autre* (pp. 83—126); IV) *Art néo-classique et néo-gothique* (pp. 127—159); V) *Les idéologies de la noblesse* (pp. 161—188); VI) *La recherche de l'égalité* (pp. 189—226); VII) *La communication par l'imprimé* (pp. 227—269); VIII) *Controverses autour des physiocrates* (pp. 271—299); IX) *Les philosophes de la science* (pp. 301—332); X) *Morale et vertu* (pp. 333—373); XI) *Civisme, patriotisme et sentiment national* (pp. 374—413); XII) *La réfraction des Lumières au dix-neuvième siècle* (pp. 415—442); XIII) *Littératures nationales : relation et échanges* (pp. 443—473).

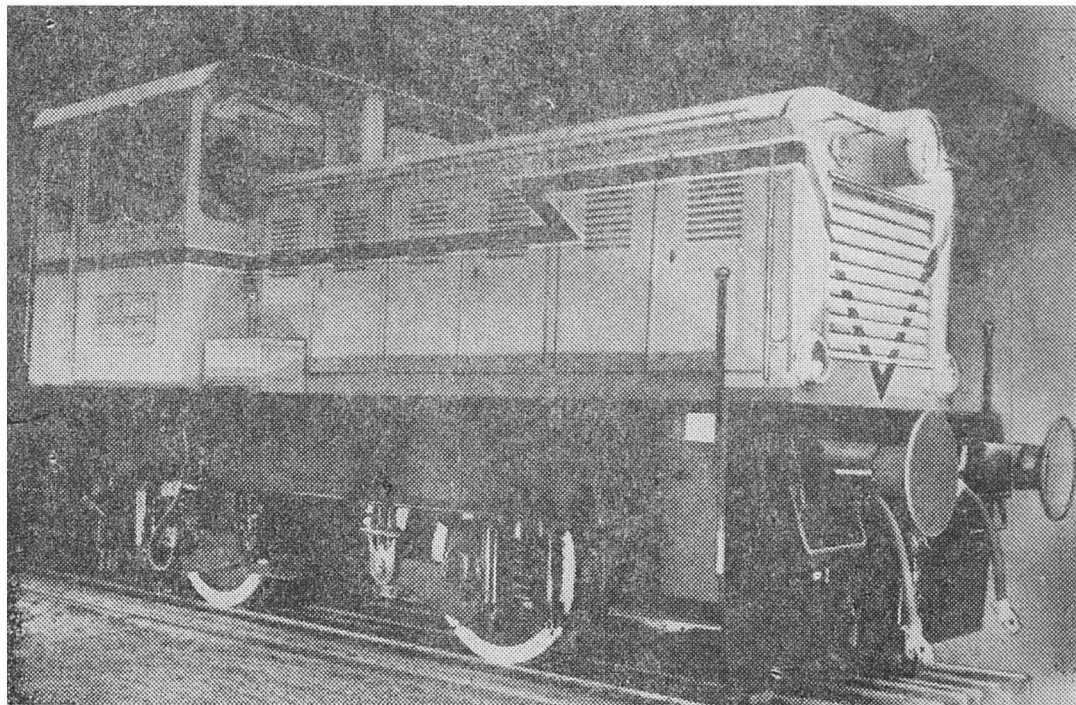
Certains problèmes que posent les Lumières roumaines, partie composante du phénomène continental, sont débattus dans 5 communications rédigées par des chercheurs roumains. Trois résumés ont été inclus dans les actes du Congrès : Al. Duțu, *Le Grand-Turc est-il européen? Démarcation de l'Europe du dix-huitième siècle* (pp. 104—105); N. Liu, *Les Lumières et l'orientation nationale de la culture roumaine* (pp. 392—394); I. Mârza, *Horizon livresque des Lumières dans les bibliothèques roumaines de Transylvanie depuis le milieu du 18<sup>e</sup> siècle jusqu'aux premières décennies du 19<sup>e</sup>* (pp. 251—252).

Pour deux des cinq communications roumaines, qui s'annonçaient très intéressantes par les problèmes abordés, les textes n'ont pas parvenu aux éditeurs. Il s'agit de P. Cornea, *L'autre et la découverte de l'Europe ou des suites de la non-synchronisation des développements culturels entre l'Ouest et le Sud-est de l'Europe* (p. 102); A. Marino, *Lumières, littérature nationale et cosmopolitisme* (p. 458).

On peut constater, en partant des résumés des communications préparées pour le VI<sup>e</sup> Congrès International des Lumières, la variété des options dans les thèmes de recherche qui sont à l'attention des spécialistes de l'Europe, de l'Amérique et du Canada et les immenses possibilités d'investigation qu'offre, généreusement, le phénomène des Lumières avec toutes ses implications dans les différents compartiments de la société humaine.

I.M.

# TRANSPORT TODAY



## MECANOEXPORTIMPORT ROMANIA

### OFFERS

#### LOCOMOTIVES

- Diesel hydraulic locomotives between 180 – 2400 HP
- Diesel electric locomotives between 1100 – 4000 HP
- Electric locomotives of 5100 Kw, 25 kv, 50 Hz
- Subassemblies and equipments for locomotives.

#### RAILCARS

- Light and heavy railcars
- Diesel motor units

#### ELECTRIC TRAINSETS

- Suburban and interurban trainsets

#### METRO TRAINSETS

Mecanoexportimport ensures a high-quality service as well as the necessary spare parts for all the above-mentioned units



EXPORTER

**MECANOEXPORTIMPORT ROMANIA**

10, Mihai Eminescu Street  
Tel. 11 98 55 Telex 10269  
P.O. Box 22 107

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)



## TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- ANDREI PIPPIDI, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI—XVIII* (La tradition politique byzantine dans les pays roumains aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles), 1983, 274 p.
- GEORGE MURNU, *Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre* (Etudes historiques concernant le passé des Roumains d'outre-Danube). Ed. soignée par Nicolae Șerban Tanașoca, 1984, 203 p.
- \* \* \* **Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor. Studii. Vol. II** (Relations roumano-bulgares à travers les siècles. Etudes. II<sup>e</sup> volume), 1984, 172 p.
- \* \* \* **Intelectuali din Balcani în România (sec. XVII—XIX)** (Intellectuels des Balkans en Roumanie aux XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles). Coordonnateur Alexandru Dușu, 1984, 206 p.
- \* \* \* **Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol (30 august 1741 — decembrie 1742)** (La représentation diplomatique de la Moldavie à Constantinople du 30 août 1741 au mois de décembre 1742). Traduction du grec, étude introductive, notes et commentaires par Ariadna Camariano-Cioran, 1985, 308 p.
- \* \* \* **Bibliografia istorică a României. VI. 1979—1984** (Bibliographie historique de la Roumanie). Sous la direction de Ștefan Pascu, 1985, 308 p.
- \* \* \* **Nouvelles Etudes d'Histoire**. Publiées à l'occasion du XVI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques, Stuttgart, 1985. Coordonnateurs : Ștefan Pascu, Ștefan Ștefănescu, Dan Berindei, 1985, 288 p.
- AL. ZUB, *De la istoria critică la criticism* (De l'histoire critique au criticisme). Coll. « Biblioteca istorică », LXV, 1985, 312 p.

ISSN 0035 — 2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXV, N<sup>o</sup> 1, p. 1—106, BUCAREST, 1987



I.P. Informația c. 2730

43 456

Lei 50